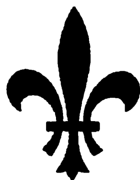



Guy Laviolette

HISTOIRE du CANADA

6e et 7e ANNÉES




LES FRÈRES DE L'INSTRUCTION CHRÉTIENNE

Guy Laviolette

Histoire du CANADA

6e et 7e ANNÉES

L'Épopée canadienne

"Ton Histoire est une épopée
Des plus brillants exploits"...



Procure des Frères de l'Instruction Chrétienne
LA PRAIRIE, P. Q.

Illustrations de
Madame Odette Vincent-Fumet

Cartes de J. Bernier

Approuvé par le COMITÉ CATHOLIQUE du CONSEIL de l'INSTRUCTION PUBLIQUE, le 12 décembre 1953.

L'Épopée canadienne

Chers Élèves,

Voici un nouveau manuel d'Histoire du Canada, écrit tout exprès pour vous. Fièrement intitulé *l'Epopée canadienne,* il n'a d'autre but que de vous donner une magnifique *vue d'ensemble* de notre histoire de manière à

Faire aimer notre pays,
Dieu qui l'a créé,
et les hommes qui l'ont transformé!

Chaque fois que c'est possible, on vous présente encore ici l'Histoire sous forme de récits vivants et de tableaux animés. On organise les épisodes et les scènes de manière à constituer des *ensembles,* où il devient facile de situer les événement particuliers, de les relier les uns aux autres.

Utilisant la matière vue les années précédentes, votre nouveau Manuel rattache les connaissances entre elles, présente d'une façon saisissante les faits les plus saillants, les personnages qui ont eu le plus d'influence sur notre histoire. Il recourt encore aux illustrations, aux cartes, aux croquis et autres moyens concrets pour vous *faire voir* les situations, pour mieux faire *revivre* le passé.

Tout le long de l'année, vous vous appliquerez donc à relier le passé au présent, en cherchant les traces du passé

dans notre pays, en observant les monuments, les édifices anciens, les coutumes, les souvenirs historiques qui nous rattachent à nos origines.

Vous chercherez des sources de renseignements supplémentaires au Manuel: volumes des années précédentes qu'il serait souvent fort utile de revoir, albums plus spécialement destinés aux jeunes: collections *Tavi, Parade historique, Gloires nationales,* ou autres du genre.

Vous pratiquerez les lectures libres, consacrant même à l'histoire certaines heures de lecture silencieuse. Vous organiserez des équipes chargées de recueillir la documentation sur tel ou tel sujet à l'étude avec l'ambition de communiquer aux camarades les résultats de vos recherches.

Ce qui importe plus que la mémorisation des textes, c'est l'intelligence de ce qui constitue l'*essentiel* de notre histoire:

• La pureté et la noblesse de nos origines.

• Les luttes épiques qu'il fallut soutenir contre les forces de la nature et contre des adversaires terribles souvent supérieurs en nombre.

• La grandeur d'âme, la vaillance, l'héroïsme de ceux qui ont su se montrer plus grands que les difficultés, qui ont su mourir même pour la patrie.

Bref, nous rechercherons à vous amener, chers jeunes, à comprendre le beau rôle que vous pouvez jouer, vous aussi, dans l'histoire de notre temps.

Nous enthousiasmerons vos jeunes cœurs pour ceux qui ont vécu l'*Epopée canadienne.*

Nous orienterons vers un grand idéal votre vie de petits Canadiens d'aujourd'hui qui, eux aussi, voudront devenir généreux, vaillants, conquérants: *de vrais patriotes, quoi!*

Programme

En 1re année, nous avons dit — vous vous en souvenez — *Chez les Indiens, les missionnaires sont venus.*

Et en 2e année: *Les Français s'établissent au pays des Indiens.*

En 3e année, nous avons évoqué *les grandes figures de notre histoire* :

Cartier, Champlain, Marie de l'Incarnation, Catherine de Saint-Augustin, Maisonneuve, Jogues et Goupil, Brébeuf et Lalemant;

Jeanne Mance, Marguerite Bourgeoys, Mgr de Laval, Dollard des Ormeaux, Frontenac, d'Iberville, Montcalm et Lévis;

Carleton, de Salaberry, La Fontaine, Mgr Bourget, missionnaires et colons d'aujourd'hui...

En 4e année, nous sommes partis *à la découverte de notre pays* avec Colomb, Cabot, Hudson, Cartier, Champlain, Nicolet, Radisson, Albanel, Jolliet et Marquette, La Salle, La Vérendrye, Mackenzie, Hearne, Franklin, et toute la lignée de nos missionnaires, que ne rebutent ni les distances, ni le froid, ni la privation des plus élémentaires commodités...

En 5e année, nous nous sommes penchés sur *La vie des pionniers du Canada.* Nous les avons vus se fixer à Port-Royal d'Acadie, à Québec, à Trois-Rivières, à Ville-Marie...

Nous avons vu les Loyalistes de la Nouvelle-Angleterre venir fonder chez nous la florissante province de l'Ontario; Selkirk établir une colonie à la rivière Rouge (Manitoba), et Mgr Provencher fonder l'Eglise de l'Ouest canadien.

Nous avons assisté à la naissance de la Saskatchewan, de l'Alberta et de la Colombie britannique. Nous nous sommes réjouis des progrès de la colonisation dans la région des Bois-Francs, au sud du grand fleuve, et au nord, dans le Lac-Saint-Jean, le Témiscamingue et l'Abitibi.

Après avoir étudié *la vie du peuple canadien d'aujourd'hui,* nous avons refermé le volume sur une pensée d'espoir:

"Avec les qualités des ancêtres,
les Canadiens d'aujourd'hui feront grandir encore le Canada."

Et voici maintenant que nous aborderons l'étude complète de notre histoire, étude à laquelle nous donnerons le beau titre d'EPOPÉE CANADIENNE.

Les grandes lignes du programme vous diront l'importance du sujet:

1° Epopée mystique (1604-1663);

2° Esquisse d'un empire français d'Amérique (1663-1713);

3° Trente ans de paix (1713-1744);

4° Luttes épiques (1744-1760); capitulation de Montréal.

Est-ce la fin de la Nouvelle-France? Mais non. Groupé autour de ses prêtres et de ses chefs civils, notre petit peuple de 60 000 âmes se remet à vivre d'une vie intense, bien personnelle. Et l'histoire continue:

5° Un gouverneur bienveillant: Murray.
L'Eglise canadienne se développe sous Mgr Briand.

6° Les Canadiens prennent conscience de leur force:
a) Attaque du gouverneur Craig.
b) Trois lutteurs: Panet, Papineau, Bédard.

7° Organisation religieuse: l'œuvre immense de Mgr Bourget.

8° Le Nord de la Province se peuple: l'œuvre de Mgr Labelle.

9° La Confédération; les "Pères"; les Provinces.

D'un océan à l'autre!

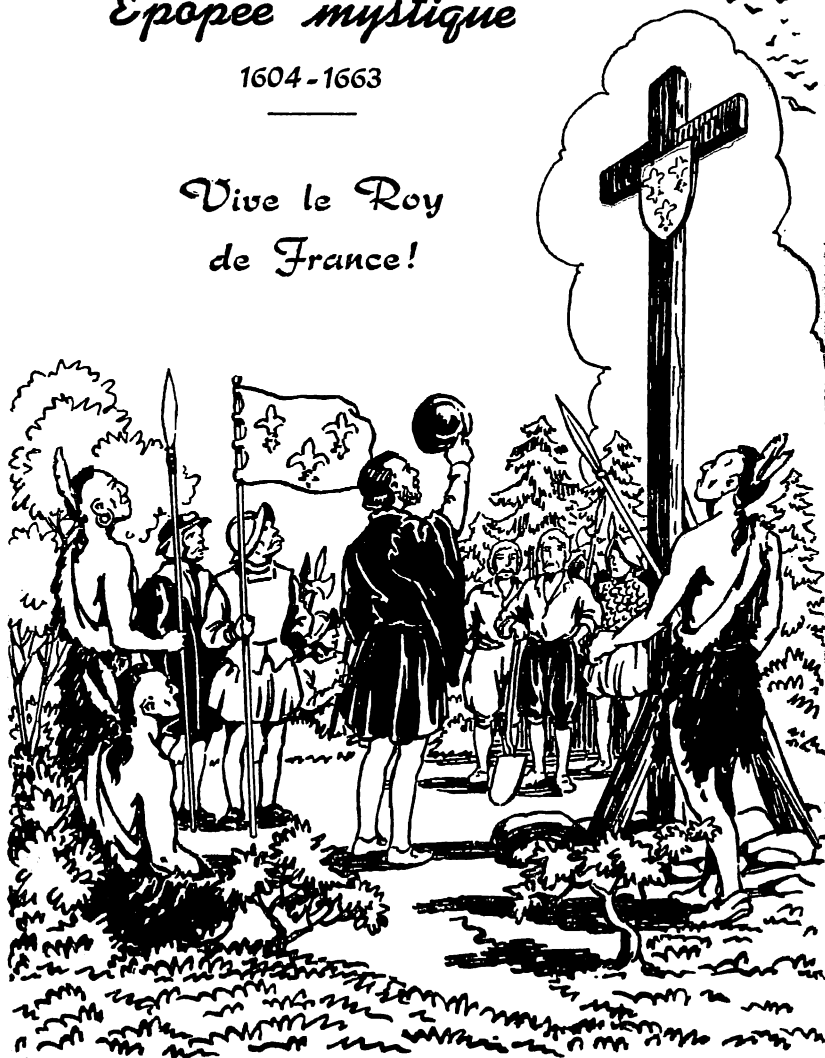


Chapitre 1er

Épopée mystique

1604 - 1663

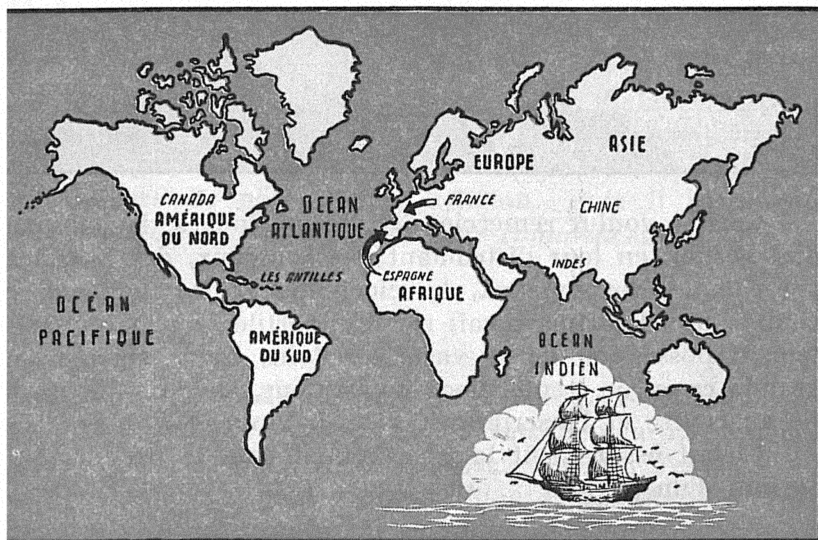
Vive le Roy de France!



1. Jacques Cartier, le précurseur

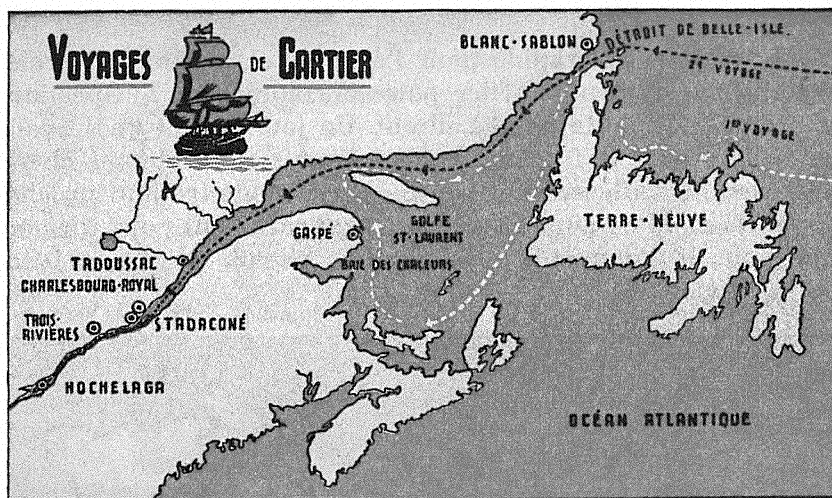
C'était en 1534. Jacques Cartier, le hardi marin de Saint-Ialo, avait reçu de François Ier la mission de venir en Amé-ique pour y découvrir la route de la Chine et des Indes, et ans doute aussi pour en rapporter de l'or, de la soie ou des pices.

Le voyage fut rapide pour l'époque, et au bout de trois emaines seulement, Cartier pouvait commencer l'inspection inutieuse du golfe Saint-Laurent. Un jour il crut qu'il avait nfin découvert le fameux passage depuis si longtemps cher-hé; rempli d'allégresse il baptisa le promontoire tout proche *spérance!* Mais non; les rives se rapprochaient pour former ne baie, et comme il y faisait très chaud, ce fut la baie e la *Chaleur*.



Gaspé (1534)

Une autre baie devait cependant procurer beaucoup de contentement au découvreur du Canada: *Gaspé,* magnifique port de mer, où quelque deux cents Indiens s'adonnaient à la pêche. D'abord étonnés de voir les navires s'avancer sur les eaux de leur baie, les Indiens se jetèrent bientôt dans l'eau jusqu'aux genoux. Ils s'arrosèrent la tête pour montrer leur joie, levèrent les bras au ciel, et vinrent toucher respectueusement les beaux costumes des hommes blancs de France.



Cartier voulut remercier les Peaux-Rouges de leur cordial accueil en leur distribuant des couteaux, des bracelets, des peignes, des anneaux, des clochettes et des chapelets. Et comme le sol lui paraissait riche et fertile, il prit immédiatement possession de ce vaste territoire en y érigeant une grande croix de trente pieds de hauteur, avec des fleurs de lis au centre et l'inscription: *Vive le Roy de France !*

C'était assurément la plus belle façon de prendre possession d'un pays.

Hochelaga (Montréal) (1535)

L'année suivante, Cartier remonte le grand fleuve jusqu'à la bourgade d'Hochelaga; il y atterrit le 2 octobre, à peu près à l'endroit où le pont Jacques-Cartier atteint aujourd'hui l'île de Montréal. Les Indiens, venus nombreux sur la grève, ne savent trop comment exprimer leur joie: ils chantent, dansent, et offrent des présents.

Le lendemain matin, les visiteurs revêtent leur costume de cérémonie et s'acheminent dans le sentier qui conduit à la bourgade d'Hochelaga. Tous les Peaux-Rouges se sont groupés sur la place publique: hommes, femmes, et enfants. Ils ont étendu par terre des nattes pour permettre aux hommes blancs de s'y asseoir. Les femmes surtout veulent voir de près ces étrangers mystérieux. Elles veulent toucher leur visage, leurs bras et leur poitrine en signe de respect; elles présentent leurs enfants pour les faire caresser.

Seul le grand chef malade est absent. Mais voici qu'il apparaît tout à coup, porté sur une peau de cerf par une dizaine d'hommes. Il fait un grand salut, et demande à Cartier de le guérir. Puis d'autres malades, vieillards et infirmes, s'approchent à leur tour, réclamant la même faveur.

Cartier regrette de ne pas être favorisé du don des miracles, mais il trace tout de même sur les malades le signe de la croix et demande au bon Dieu, non seulement de guérir les corps, mais aussi de faire comprendre à ces infidèles les mystères de notre sainte religion. Puis il récite sur eux l'évangile de saint Jean : *"Au commencement était le Verbe..."*

Retour à Québec

Le soir même de sa visite à la bourgade d'Hochelaga, Cartier reprenait la direction de Québec. Son carnet ne mentionne qu'un arrêt — à Trois-Rivières — où l'endroit lui parut si important qu'il y planta l'une de ces grandes croix dont il se plaisait à marquer sa route d'explorateur.

Pendant l'hiver qu'il vécut à Stadaconé, Cartier perdit malheureusement vingt-cinq de ses compagnons, qu'il dut ensevelir dans la neige. Ce fut une épreuve terrible, mais plutôt que de se laisser abattre par le malheur, il se tourna vers celle qu'on nomme parfois *l'Espérance des désespérés;* vers celle qu'en France on invoquait fréquemment sous le vocable de *Notre-Dame de Roc-Amadour.*

A cinquante pas du fort, Cartier fixa sur un arbre l'image de la madone et pria ses compagnons plus ou moins valides de s'y traîner avec lui. Cette première procession mariale à Québec se fit au chant des psaumes et des cantiques.



Quelques jours plus tard, le chef des Blancs apprit des Indiens la façon de s'y prendre pour guérir du scorbut: tisane d'épinette blanche (*anedda,* en langue du pays) qui, en huit jours seulement, remit les malades sur pied. Les survivants de la terrible aventure purent alors reprendre la mer et, de retour en France, s'agenouiller dans le célèbre sanctuaire de Roc-Amadour.

Grand découvreur

Les connaissances que Jacques Cartier avait acquises sur le pays lui firent entrevoir la possibilité d'y fonder des établissements. Le découvreur du Canada prépara lui-même un plan de colonisation, qu'il fut chargé de réaliser en 1541.

Malheureusement, le Roi donna le contrôle de l'entreprise au sieur de Roberval, sans expérience ni sérieux; les tentatives d'établissement à Charlesbourg-Royal échouèrent complètement.

Est-ce à dire que les Français cessèrent alors de voyager au Saint-Laurent ? Mais non, pendant un demi-siècle, les neveux du découvreur et d'autres trafiquants vinrent régulièrement au grand fleuve, y acheter des pelleteries: car c'est un droit de premier occupant que Jacques Cartier venait d'acquérir à la France. A juste titre nous le saluons aujourd'hui comme le *Découvreur du Canada.*

2. Les premières Compagnies

En Europe, les *brasseurs d'affaires* s'intéressaient de plus en plus à notre pays. Ils voulurent y établir des comptoirs de commerce et fondèrent à cet effet des *Compagnies* qui s'engageaient non seulement à y faire le commerce des fourrures, mais à y transporter des colons et à leur assurer le vivre et le couvert, pendant les premières années au moins. Elles devaient aussi pourvoir aux besoins des prêtres et des missionnaires, sans aucune source de revenus chez nous, de même qu'à ceux des soldats chargés de défendre le pays.

Pierre Chauvin

Ainsi, le 15 janvier 1600, Pierre Chauvin obtenait du roi Henri IV le privilège d'être seul à commercer avec les Indiens sur la côte du fleuve Saint-Laurent, à partir de Tadoussac. Il s'engageait, en retour, à y transporter cinquante colons tous les ans, et il y vint avec le sieur de Monts et François de Pontgravé, un habitué des voyages au Saint-Laurent.

Or Chauvin cherchait avant tout le succès de la traite. Malgré l'avis de ses lieutenants, il résolut d'installer ses pre-



miers colons à Tadoussac même : excellent poste de traite, bien sûr, mais tout à fait impropre à la colonisation.

On y érigea une sorte de petit fort avec logement, où seize hommes passèrent l'hiver (1). Comme la nourriture était insuffisante et que les nouveaux venus ne possédaient aucune expérience des rudes hivers canadiens, onze d'entre eux périrent du scorbut. Les autres auraient subi le même sort si de charitables Montagnais ne les avaient recueillis dans leurs cabanes.

Chauvin revint à Tadoussac en 1601; il y séjourna même quatre mois, s'adonnant surtout à la traite des fourrures, mais il mourut l'année suivante, et ses privilèges furent transférés au sieur de Chastes.

Le sieur de Chastes

Monsieur de Chastes s'intéressait à l'évangélisation et à la colonisation de la Nouvelle-France. Afin d'éviter les risques désastreux, il envoya d'abord sur nos rives deux hommes de valeur — Champlain et Pontgravé — avec mission d'explorer le grand fleuve, de trouver les lieux les plus propres à

(1) Ce fut la première maison construite au Saguenay. Elle était située au fond de la rade, sur la terrasse où s'élève actuellement le grand *Hôtel Tadoussac.*

l'établissement d'une colonie, et de poursuivre la traite avec les Indiens.

En 1603, Champlain et Pontgravé profitèrent d'une assemblée générale des Montagnais, des Algonquins et des Etchemins à la Pointe-aux-Alouettes, en face de Tadoussac, du côté sud du Saguenay, pour rencontrer les Indiens, fumer le calumet, et conclure avec eux le premier traité d'alliance entre Français et Peaux-Rouges d'Amérique.

Les Indiens célébrèrent l'événement par un festin et des danses; le lendemain, ils traversèrent à Tadoussac, afin de rendre visite à leurs nouveaux alliés, les Français.



Le long du Saint-Laurent

Champlain remonta quelque temps le Saguenay, mais convaincu qu'il n'était pas facile d'établir une colonie sur ses bords, il reprit plutôt la route du Saint-Laurent avec Pontgravé.

A mesure que les rives du grand fleuve se rétrécissaient, Champlain s'émerveillait: "Le pays va de plus en plus en s'embellissant, disait-il; si ces terres étaient cultivées, elles seraient aussi bonnes que les nôtres". En passant, il admira la belle cascade qu'il nommera un jour *Montmorency*, en l'honneur du vice-roi de la Nouvelle-France; puis il remarqua le sauvage promontoire de Québec. Le 29 juin, il atteignit un élargissement du fleuve formant un beau lac, que l'explo-

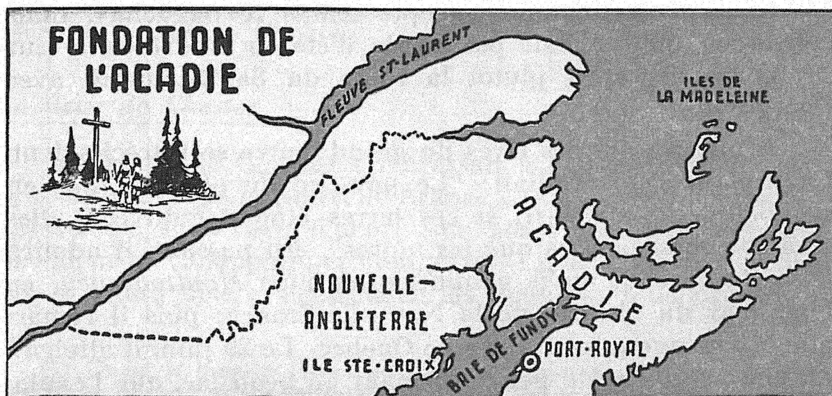
rateur baptisa *Saint-Pierre,* en l'honneur du saint dont on célébrait ce jour-là la fête.

Arrêté par les rapides du sault Saint-Louis, Champlain dut rebrousser chemin, mais bien à contre-cœur, parce qu'il aurait aimé se rendre jusqu'à cette mer intérieure (les Grands Lacs, sans doute) dont lui parlaient les Indiens. Avant de repasser l'océan, il voulut encore explorer les côtes de la Gaspésie, de la baie des Chaleurs et de l'Acadie, dont les mines de cuivre l'intéressaient.

Puis il s'éloigna, persuadé que rien ne valait les rives du Saint-Laurent pour l'établissement d'une colonie. Mais à son arrivée en France, Champlain sut que monsieur de Chastes, le chef de l'entreprise, était mort; le successeur, monsieur de Monts, ne connaissait du Saint-Laurent que les rochers et les buttes sablonneuses de Tadoussac; il opta pour l'Acadie, dont le climat lui paraissait moins rigoureux, le sol particulièrement fertile, la mer poissonneuse, et les Indiens fort sympathiques.

Fondation de l'Acadie (1604-1605)

L'hiver de 1604, passé dans la toute petite île de Sainte-Croix, fut si funeste aux Français qu'ils perdirent trente-six de leurs hommes, morts du scorbut. Complètement découragé



monsieur de Monts voulait tout abandonner; Champlain le persuada de chercher plutôt sur la terre ferme un site plus favorable à l'établissement d'une colonie.

Ils trouvèrent dans la baie de Fundy une rade immense, commode et sûre, qu'ils nommèrent *Port-Royal* (aujourd'hui Annapolis). Monsieur de Monts y fit planter une croix, et certains se mirent courageusement à défricher la terre, tandis que d'autres édifiaient une nouvelle habitation avec résidences, magasins, forge, etc.

A l'automne de 1606, de beaux épis de blé français — les premiers mûris au soleil du Canada — vinrent récompenser les labeurs des pionniers. Les jardins produisirent bientôt des pois et des fèves, des navets, des radis, des choux et de la laitue. Quant à la chasse, elle fournissait les mets les plus variés: outardes, perdrix, élans, caribous, lièvres, castors...

Même les dirigeants de la colonie prenaient une part active aux travaux de la terre. C'est ainsi que Champlain, alors modeste explorateur, préparait lui-même son jardin et le cultivait avec beaucoup de soin. Louis Hébert, le futur colon québécois, plantait des vignes et semait du blé. Marc Lescarbot, catéchiste, poète et historien, construisait un moulin à farine, un alambic à goudron, et des fourneaux pour la préparation du charbon de bois. "Que de choses les hommes blancs savent faire!" disaient les Indiens ébahis.

C'est au cours de l'hiver 1606-1607 que l'Ordre de Bon-Temps fleurit à la table du sieur de Poutrincourt, successeur de M. de Monts, avec Champlain, Louis Hébert et le joyeux boute-en-train, Marc Lescarbot [1].

Révocation de privilèges

Tout allait pour le mieux à Port-Royal d'Acadie quand certains pêcheurs et marchands français, jaloux des privilèges du sieur de Monts, réussirent à lui faire perdre ses droits

(1) "L'Ordre de Bon-Temps", *Histoire du Canada*, 5e année, pp. 14 et 15.

de traite au moment même où il sacrifiait la majeure partie de sa fortune en frais d'installation. "Hé ! bon Dieu, s'écriait Champlain, qu'est-ce que l'on pourra désormais entreprendre, si tout se révoque de cette façon ! Ce sont ceux qui ont le moins de connaissances qui crient le plus fort..."

Il fallut abandonner Port-Royal, mais tout en repassant les mers, Champlain se consolait de sa mésaventure en s'abandonnant au rêve caressé depuis quelques années déjà : tenter fortune ailleurs, sur les bords du Saint-Laurent. Car, après avoir exploré maintes régions de l'Amérique, c'est toujours vers le rocher de Québec qu'il tournait de préférence ses regards, vers ce rocher dont il avait un jour remarqué les avantages.

3. Fondation de Québec

A force d'instances, monsieur de Monts finit par obtenir le privilège de la traite des fourrures sur les bords du grand fleuve, pour un an seulement. Champlain, son fidèle lieutenant, s'éloigna de Honfleur au printemps de 1608, à la tête de deux navires — le *Don-de-Dieu* et le *Lévrier* — et d'une trentaine de colons, d'ouvriers, ou d'artisans, dont plusieurs avaient connu les rives hospitalières de l'Acadie.

Après avoir laissé ses navires à Tadoussac, par crainte des récifs, Champlain remonta le fleuve en barques et ne s'arrêta qu'au pied d'un cap couronné de vignes et de noyers, probablement à l'endroit où s'élève aujourd'hui la chapelle dédiée à Notre-Dame des Victoires.

Les Indiens nommaient l'endroit *Kébec,* c'est-à-dire *passage rétréci,* parce que le Saint-Laurent s'y trouve resserré entre deux rives à pic. Champlain jugea que, de ces hauteurs, il serait facile de se défendre contre n'importe qui. Le port est magnifique. Il peut contenir une flotte nombreuse, et les navires venant de la mer y accèdent facilement. Au pied



du cap coule le Saint-Laurent, qui permet de s'enfoncer jusqu'au cœur du continent.

Le 3 juillet 1608, Champlain met ses hommes à l'ouvrage: tandis que certains abattent les arbres, d'autres les scient et les préparent à devenir du bois de construction. D'autres enfin arrachent les vignes sauvages, creusent des fossés ou nettoient le terrain.

Un certain nombre retournent à Tadoussac en chaloupes, afin d'en rapporter les provisions, les meubles, et les instruments qu'on y a laissés. Et comme il faut un magasin pour abriter ces vivres, ces marchandises et ces instruments précieux, le fondateur de Québec décide de construire immédiatement une maison spacieuse, à deux étages, qui servira de résidence au gouverneur et de magasin général pour la colonie.

L'Habitation

La maison prend le nom d'*Habitation.* Champlain l'entoure d'une galerie servant de promenoir, d'un fossé de six pieds de profondeur et de quinze pieds de largeur. Entre la rivière et le fossé, il dresse enfin une plate-forme sur laquelle

il installe quelques pièces de canon pour la défense de la maison. Les Indiens regardent d'un œil étonné ces hommes blancs, si habiles, et qui savent faire de si belles maisons. en si peu de temps.

Ils voient bientôt quelques Visages-Pâles abattre des arbres et semer entre les souches. La récolte est bonne. Champlain fait aussi planter des vignes avec l'espoir qu'il récoltera des raisins aussi beaux que ceux de France. Et un soir, il écrit toutes les belles choses qu'il sait maintenant de Québec:

"Le pays est beau et plaisant. Les grains et les légumes y mûrissent facilement. Les arbres ou arbustes fruitiers sauvages sont nombreux: noyers, cerisiers, pruniers, framboisiers, fraisiers, groseilliers... Il y a beaucoup de poissons dans les rivières; les prairies sont nombreuses, et le gibier en nombre presque infini."



L'explorateur apôtre

L'hiver qui suivit son arrivée à Québec, Champlain vit avec douleur dix-sept de ses compagnons mourir du scorbut: dix-sept sur vingt-sept. Heureusement qu'une vingtaine d'hommes vinrent au printemps grossir la troupe des pionniers. C'est alors que les Hurons, les Montagnais et les Algonquins s'amenèrent auprès de Champlain, disant: "Il y aura bientôt dix lunes que tu nous as promis de nous assister contre nos ennemis, les Iroquois..."

Champlain se vit donc obligé d'accompagner ses alliés à la guerre sur un lac qui porte son nom: *Champlain.* Eux se sentaient braves en compagnie de ces Blancs, armés de tubes mystérieux qu'on n'avait même pas besoin de lancer, et qui crachaient la foudre et le feu. Quant au fondateur de Québec, il était fier de pouvoir, du même coup, continuer l'exploration du pays [1].

En 1613, Champlain remonta la rivière Outaouais jusqu'à l'île aux Allumettes, où il dressa une grande croix aux armes de la France. Ce qu'il ambitionnait avant tout, c'était de propager la foi parmi les barbares: "Le salut d'une âme, disait-il, vaut mieux que la conquête d'un empire".

Au cours d'un voyage en France, il obtint quatre religieux récollets ou franciscains: les Pères Denis Jamay, Jean Dolbeau, Joseph Le Caron, et le Frère Pacifique Duplessis. C'était en 1615. Dès le 24 juin, le Père Jamay célébra la première messe à la rivière des Prairies (Montréal) en présence de Champlain. Le lendemain, première messe à Québec dans la modeste chapelle érigée à la hâte par le Père Dolbeau. Un mois plus tard, le Père Jamay célébrait encore une première messe à Trois-Rivières, et le 12 août enfin, le Père Joseph Le Caron offrait le saint Sacrifice au bord des Grands Lacs, et en présence d'un si grand nombre d'Indiens qu'il en oubliait toutes les fatigues du voyage.

Au pays des Hurons

Pour atteindre le pays des Hurons, le Père Le Caron avait dû ramer tout le jour pendant des semaines, prenant plus de cent fois le canot sur son dos afin d'éviter les rapides; il avait couru sur les roches coupantes, s'était nourri de farine de blé d'Inde et s'était abreuvé d'eau claire. Enfin, chaque nuit, il avait soutenu une lutte acharnée contre des milliards de moustiques ou de maringouins.

(1) Voir *Histoire du Canada,* 4e année, chapitre 5e: "Les combats de Champlain".

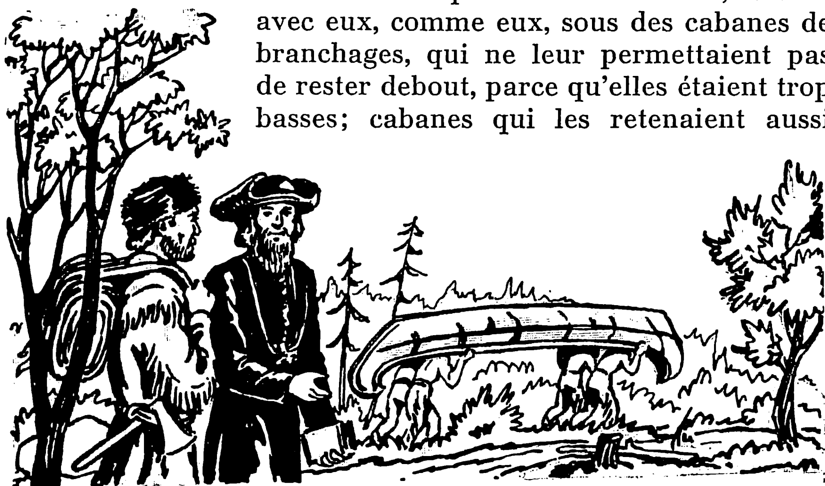
Obligé de passer l'hiver de 1615 au pays des Hurons, Champlain profita de cette circonstance pour étudier les mœurs des indigènes, apprendre leur langue et les accompagner à la chasse. Il vit que le pays était riche et bien peuplé, mais ses habitants plongés dans la plus complète ignorance: "C'est bien dommage, disait-il, que tant de pauvres créatures vivent et meurent sans aucune religion ni loi!"

Et comme les Récollets ne suffisaient pas à la tâche, Champlain fit venir d'autres religieux — les Jésuites — qui allaient un jour mériter ce beau témoignage d'un historien anglo-protestant (Bancroft):

"L'histoire des travaux des Jésuites se rattache aux origines de toutes les villes renommées dans les annales de l'Amérique française. Pas un cap ne fut doublé, pas un fleuve exploré, sans qu'un Jésuite n'indiquât le chemin."

Chasseurs d'âmes

Pour la plus grande gloire de Dieu, nos premiers missionnaires se firent chasseurs d'âmes. Afin de mieux gagner le cœur des Indiens, ils allèrent parfois jusqu'à les suivre dans leurs expéditions lointaines, vivant avec eux, comme eux, sous des cabanes de branchages, qui ne leur permettaient pas de rester debout, parce qu'elles étaient trop basses; cabanes qui les retenaient aussi



prisonniers, parce que le froid, la neige, et aussi le danger de s'égarer les contraignaient de rentrer au plus vite dans "ces cachots sans serrures ni clefs".

C'est ainsi que le Père de Brébeuf vécut des semaines au milieu d'Indiens malpropres et de chiens-loups qui faisaient partie de la famille. Il souffrit du froid, parce que souvent, une branche de pin seule le séparait de la neige. Il souffrit encore plus de la chaleur, car s'il gelait d'un côté, il grillait du côté du feu.

Et que dire de la fumée? "Je vous confesse, écrit le Père Le Jeune, que c'est un martyre. Elle nous terrassait tous, tant que nous étions. Et bien que les Indiens soient accoutumés à ce genre de tourments, ils étaient parfois contraints, comme moi d'ailleurs, de se coucher sur le ventre et de manger de la terre pour ne pas avaler la fumée."

Une nouvelle compagnie: les Cent-Associés (1627)

Champlain traversa plusieurs fois la mer — vingt fois en vingt-cinq ans — afin de plaider auprès du Roi la cause de la colonie. Les progrès n'en restaient pas moins très lents. Dix ans après sa fondation, Québec ne comptait encore qu'une cinquantaine d'âmes. Et les compagnies? Pourquoi donc ne remplissaient-elles pas leurs obligations relatives au peuplement du pays? C'est qu'elles rencontraient sur leur route des obstacles de toutes sortes, et qu'elles songeaient plutôt à s'enrichir par la traite des fourrures qu'à travailler au développement de la Nouvelle-France.

Mais en 1627, heureusement, une nouvelle compagnie venait de naître en France, compagnie puissante, qui porte dans l'histoire le nom de *Cent-Associés.*

Comme les compagnies précédentes, celle des Cent-Associés obtint le droit de fortifier le pays, de le gouverner à son gré, d'y faire la guerre et la paix, et d'y exercer la traite des fourrures. Elle s'engageait, en retour, à transporter en Amérique, chaque année, deux à trois cents hommes

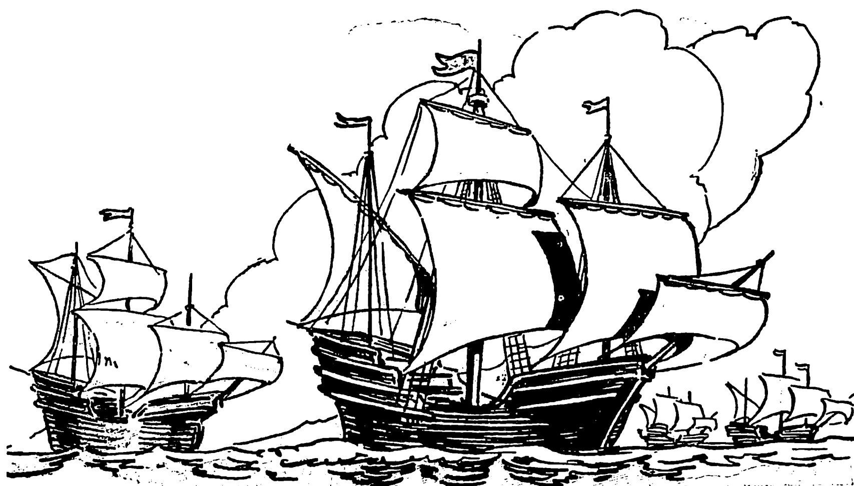
ou femmes de tous les métiers, à les loger, à les nourrir et à les entretenir pendant trois ans; c'est-à-dire jusqu'à ce qu'ils aient eu le temps de défricher les terrains nécessaires à leur subsistance. Une ère de progrès s'était-elle donc enfin levée sur Québec?

Les Kirke (1628-1629)

Au moment même où la réussite paraît assurée, sur les rives du Saint-Laurent, trois corsaires français au service de l'Angleterre, Louis, David et Thomas Kirke, ravagent Port-Royal et Tadoussac, montent la garde à l'entrée du golfe, et somment finalement Champlain de leur livrer Québec.

Le fondateur, qui ne possède guère plus de cinquante livres de poudre à canon et sept onces de pain par jour pour chacun de ses hommes, trouve cependant la force de faire bonne contenance et de braver son adversaire, disant:

"Nous ne serions pas dignes de paraître devant notre Roi si nous rendions le fort de l'Habitation dans l'état où nous sommes maintenant; si votre chef a envie de nous voir de plus près, qu'il s'achemine et qu'il ne nous menace pas de si loin!"



Etonné d'une aussi fière réponse, David Kirke ne remonta pas le fleuve et se contenta d'intercepter les navires français cherchant à ravitailler Québec. "Pendant ce temps, dit le Frère Sagard, franciscain, il y avait dans l'Habitation de Québec, quatre-vingts bouches dont les dents croissaient comme l'herbe en bonne terre, faute d'avoir de quoi les employer."

Espoir et déception

Les résidents du petit poste québécois reprirent tout de même courage en apprenant que cinq navires, chargés de vivres et de munitions, et envoyés par la Compagnie des Cent-Associés, voguaient vers l'Amérique. Mais les Kirke veillaient. Après un combat de huit heures, quatre de ces navires durent baisser pavillon, tandis que le cinquième courait en France porter la nouvelle du désastre.

L'hiver qui suivit, on ne vécut à Québec que d'anguilles, d'orignaux, de pois et de racines. Et quand, le 19 juillet 1629, le parlementaire anglais fit de nouveau son apparition sous les murs du petit fort, Champlain dut capituler. Vingt ans de labeurs anéantis; et quels labeurs!

Retour du Canada à la France (1632)

A son départ de l'Amérique en 1629, Champlain promit à la Vierge d'ériger un sanctuaire en son honneur, si le pays redevenait français. Or l'humble prière du pieux capitaine fut exaucée de point en point.

Quand les Kirke arrivèrent en Europe, fiers de leur capture, ils apprirent, à leur très vif regret, qu'avant même la reddition de la colonie, l'Angleterre et la France avaient conclu la paix. Les corsaires n'en refusèrent pas moins de lâcher leur proie, et Champlain dut multiplier les démarches pendant trois ans, tant à Londres qu'à Paris. "Depuis que les Anglais ont pris Québec, disait-il, les jours me semblent des mois."

Après trois ans d'efforts, Champlain obtint enfin l'objet de ses revendications. Par le traité de Saint-Germain-en-Laye (1632), la Nouvelle-France retournait à ses premiers maîtres, et le 23 mai 1633, trois navires français mouillaient dans la rade de Québec: le *Saint-Pierre,* le *Saint-Jean* et le *Don-de-Dieu.*

4. Renouveau

Le Roi venait de réorganiser la Compagnie des Cent-Associés, et en 1633, Champlain débarquait avec le titre officiel de *Gouverneur de la Nouvelle-France.* Il était suivi de deux cents hommes ou femmes, tous gens honorables et habiles dans leurs métiers.

Pour accomplir son vœu à la Vierge, Champlain fit ériger une petite église sous le vocable de *Notre-Dame de la Recouvrance.* Il y plaça une statue de la Vierge, retirée comme par miracle des débris d'un navire naufragé quelques années auparavant.

La chapelle servit quelque temps d'église paroissiale, et les offices religieux y furent célébrés chaque dimanche avec grande solennité: messe avec prône et sermon, offrande du pain bénit, catéchisme, vêpres, comme dans toute paroisse bien organisée de la vieille France.

Nouveaux postes

A peine de retour sur les bords du Saint-Laurent, Champlain fit aussi ouvrir un nouveau poste à Trois-Rivières. L'endroit était bien choisi, et le modeste fortin du *Platon* n'allait pas tarder à rendre les services les plus signalés comme *sentinelle de la colonie.*

La Nouvelle-France vit encore arriver sur ses rives des ouvriers et des colons courageux: *Robert Giffard,* par exemple, et une quarantaine de personnes, dont la plupart se



fixèrent sur la côte de Beaupré. Ceux-là étaient des *faiseurs de terre;* on les appela *habitants,* parce qu'ils venaient pour rester, et non pas simplement pour trafiquer les fourrures et retourner ensuite en France.

Dès l'année 1636, s'ouvrait à Québec le premier collège de l'Amérique du Nord. Ce fut le célèbre collège des Jésuites, où l'on enseignait la doctrine chrétienne, la langue française et les éléments du latin.

Nouveaux missionnaires

Tandis qu'un certain nombre de Jésuites restaient à Québec pour les besoins du ministère ou du collège, d'autres suivaient les Hurons dans leur pays pour les instruire de notre sainte religion: les Pères de Brébeuf, Daniel et Davost, par exemple.

"Si au moins vous étiez armés, avouaient les Peaux-Rouges aux missionnaires prêts à monter dans leurs canots; si vous pouviez nous protéger contre nos ennemis! Mais que ferions-nous de ces longues robes, qui ne portent pas d'arquebuses?..."

A force de cadeaux cependant, on finit par obtenir du capitaine indien qu'il prît à son bord les Pères de Brébeuf, Daniel et Davost. Le voyage allait durer un mois, et Brébeuf raconte que, cinquante fois le jour au moins, son canot faillit

verser ou se briser contre les roches; que le soleil le brûlait pendant le jour, et que les maringouins le dévoraient la nuit; qu'il n'absorbait, pour toute nourriture et toute boisson, qu'un peu de blé cuit et de la belle eau claire; que la terre nue lui servait de lit, quand ce n'étaient pas les roches inégales et raboteuses; pour abri, les étoiles, et tout cela dans un silence perpétuel!

Une épreuve encore plus lourde guettait le Père de Brébeuf à son arrivée en terre païenne. Un jour, ses guides l'abandonnèrent seul sur le rivage, sans vivres, sans cabanes, et à plusieurs milles de toute habitation. Plutôt que de maudire son sort, l'Apôtre commença par saluer l'Ange tutélaire du pays, puis il s'offrit de nouveau à Jésus-Christ pour le salut des pauvres Hurons dont il voulait tant la conversion.

N'emportant avec lui que ses effets les plus précieux, il cacha le reste sous un amas de branches et partit à la recherche du plus proche village. Guidé par son bon Ange, il atteignit la bourgade Saint-Joseph où les Indiens l'accueillirent avec joie.

Chétive cabane

Maltraités, eux aussi, et menacés d'être abandonnés sur l'île aux Allumettes, les Pères Daniel et Davost rejoignirent enfin le Père de Brébeuf. Tous trois s'installèrent dans une chétive cabane, qu'ils divisèrent en trois compartiments, et dont le premier servit de procure, le second de cuisine, de réfectoire, de chambre, et le troisième de chapelle.

"Il faut ici se refaire petit écolier, avoue modestement le géant Brébeuf. Et tandis qu'on apprend la langue à l'école de ces pauvres gens, il faut accepter d'être longtemps muet avant même de bégayer... Si vous pouviez aller nu et porter des charges de cheval sur votre dos, comme ils le font, alors vous seriez savant en leur doctrine et reconnu pour un grand homme; autrement, non!"

L'héroïque missionnaire craint d'en avoir trop dit sur le compte de ses souffrances. Aussi s'empresse-t-il de corriger:

"Mais quoi! Pensez-vous que tout cela jette de l'eau sur le feu qui me brûle, et diminue le zèle que j'ai pour la conversion de ces peuples? Je vous déclare que je me sens plus que jamais porté d'affection pour la Nouvelle-France, et que si je savais un lieu sous le ciel où l'on souffrît davantage, je voudrais y aller."

Entre la vie et la mort

Brébeuf savait aussi que la vie des missionnaires ne tenait qu'à un fil. Ainsi leur cabane était construite en paille, et le feu pouvait y éclater à tout instant. A toute heure du jour, un idiot pouvait les aborder et leur fendre la tête, parce qu'on les tenait responsables de la fécondité de la terre, sous peine de vie ou de mort. La cause de la sécheresse, c'était le missionnaire: s'il ne pouvait agir directement sur la pluie, il n'avait qu'à disparaître.

A maintes reprises, les sorciers ou jongleurs s'en prirent aux Robes-Noires des malheurs du pays. Le danger fut si grand en 1637, lors d'une peste qui désolait la contrée, que le Père de Brébeuf dut en prévenir son supérieur de Québec: "Si vous entendez dire que Dieu ait couronné nos petits travaux, ou plutôt nos désirs, lui écrivit-il, bénissez-le, car c'est pour lui que nous désirons vivre et mourir."

Tous les missionnaires signèrent la lettre à la suite de leur chef. Et cependant, la mort ne vint que plus tard et d'une autre direction: du côté des Iroquois.

Femmes de Dieu

La Nouvelle-France possédait ses hommes missionnaires; l'année 1639 lui suscita des femmes missionnaires. Québec, n'était en effet qu'un rocher pittoresque aux pieds duquel s'entassaient quelques maisonnettes françaises, que déjà Mère Marie de l'Incarnation et ses compagnes ursulines débarquaient sur nos rives, en même temps que madame de la



Peltrie, leur très généreuse bienfaitrice, et un groupe de religieuses hospitalières.

Un Indien, présent ·à l'arrivée de ces premières *femmes de Dieu,* disait en son langage naïf et savoureux: "Il y avait de grandes filles, vêtues de noir, et qui, pour l'amour de nous, sont venues en ce pays. Les unes prirent des filles montagnaises qu'elles faisaient manger avec elles, et à qui elles donnaient de beaux habits. Les autres, qui étaient habillées d'un autre costume de même couleur, prirent les malades, qu'elles soulageaient et veillaient jour et nuit..."

Ursulines de Québec

La première maison des Ursulines était si pauvre, qu'on n'y trouvait ni lits, ni couvertures, ni provisions d'aucune sorte. Comme local, une sorte de magasin à deux chambres, dont l'une servait de classe, et l'autre de cuisine, de réfectoire, de chœur et de parloir.

L'été, les religieuses étouffent dans leur étroit réduit; l'hiver, elles grelottent, à cause des planches tellement disjointes qu'on peut contempler les étoiles à travers les fentes... Bah ! notre Mère Marie de l'Incarnation et ses compagnes se préoccupent peu de ces petites ou grandes misères. Ce qui

les intéresse avant tout, ce sont les petites sauvagesses qu'elles veulent instruire dans les sciences divines et humaines.

Avec l'argent de madame de la Peltrie, sa très généreuse amie, Mère de l'Incarnation put élever un couvent à trois étages, de 92 pieds sur 28, dont l'inauguration fut une si grande fête pour les religieuses et leurs élèves qu'elles en célébrèrent le souvenir pendant vingt ans.

Puis une nuit, l'avant-veille du jour de l'An 1651, des cris éclatèrent partout à la fois: Au feu ! Au feu !..." Oui, il était en feu le couvent des Ursulines, la gloire de la colonie ! Très lourde épreuve, qui n'empêcha pas cependant Marie de l'Incarnation et ses compagnes de remercier le bon Dieu, à genoux, sur la neige. A cette vue, l'un des spectateurs ne put s'empêcher de dire: "Il faut que ces femmes soient folles, ou qu'elles aient un bien grand amour de Dieu !"

Fallait-il boucler ses malles et repasser la mer? Mais non. Un an et demi plus tard, Marie de l'Incarnation écrivait en France qu'elle habitait un nouveau couvent, et qu'il y avait "du miracle là-dedans".

Hospitalières de Québec

Dès les premiers temps de la colonie, il y eut, à côté des Ursulines, des Hospitalières occupées spécialement au soin des malades. Le danger de se faire massacrer par les Iroquois était déjà si grand, que le Gouverneur avait ordonné aux religieuses de se retirer chaque nuit dans un endroit plus sûr que l'Hôtel-Dieu. Il ne restait à l'hôpital, le soir, que trois ou quatre sœurs pour le soin des malades et la garde du très Saint-Sacrement. L'une d'elles — Sœur Catherine de Saint-Augustin — ne s'effrayait pas outre mesure du danger pourtant très grave:

"Je continue à aimer de tout mon cœur ma chère vocation du Canada, écrivait-elle en France, et je crains plus que jamais de quitter ce bien-aimé pays. On nous fait peur au

sujet des Iroquois, et on nous dit que s'ils continuent de faire des progrès autant qu'ils en ont fait depuis trois ans, ils obligeraient tous les Français à quitter le pays. Nous sommes entre la vie et la mort, mais tout cela, je vous assure, ne me fait aucune peur. Je sens mon cœur disposé à faire et à souffrir tout ce qu'il plaira à mon bien-aimé Maître de m'envoyer."

5. "Croisés" de Ville-Marie

L'inauguration d'un nouveau poste à Trois-Rivières, en 1634, dénotait une certaine bravoure chez nos ancêtres, en un temps où les Iroquois menaçaient déjà d'anéantir la colonie.

Huit ans plus tard, l'histoire enregistrait un nouveau bond de quatre-vingt-dix milles au delà de Trois-Rivières, et en des circonstances telles que les fondateurs de Montréal méritèrent le titre enviable de *Croisés de Ville-Marie.*

Les auteurs de cette œuvre, réellement merveilleuse, se nommaient Olier, La Dauversière, Paul de Maisonneuve, Jeanne Mance...

Société Notre-Dame de Montréal

Messieurs de la Dauversière et Olier n'avaient jamais entendu parler l'un de l'autre, mais ils poursuivaient tous deux le même but: travailler au salut de la Nouvelle-France. Or un jour, ils se rencontrèrent comme par hasard à Paris et s'entretinrent de Montréal pendant trois heures, comme s'ils y avaient toujours vécu.

Monsieur Olier ne se contenta pas d'encourager son nouvel ami, mais il lui remit cent louis d'or pour commencer là-bas "l'ouvrage de Dieu". Avant de posséder un pouce de terre sur les bords du Saint-Laurent, il prépara l'expédition des objets de première nécessité: vingt tonnes de vivres et d'outils.

Aidés de plusieurs autres personnes généreuses, tellement modestes que nous ignorons encore aujourd'hui la plupart de leurs noms, messieurs de la Dauversière et Olier fondèrent la *Société Notre-Dame de Montréal,* qui promettait de transporter quarante à cinquante colons sur l'île de Montréal pour la fortifier et la défricher.

La Société songeait aussi à y établir, pour la gloire de Jésus-Christ et le salut des Indiens, une nouvelle église qui s'efforcerait d'imiter la vie pure et la charité des premiers chrétiens. Elle s'engageait enfin à fonder un séminaire d'ecclésiastiques, une communauté de religieuses et un hôpital pour le soin des malades.

— Entreprise de rois! disaient certaines gens.

— C'est le Roi des rois qui s'en mêle! leur répliquait monsieur de la Dauversière.

Profitant des heureuses dispositions de la Société, monsieur Olier suggéra d'offrir le nouvel établissement à la sainte Vierge pour qu'elle le défendît comme sa propriété. Les trente-cinq associés de l'œuvre s'agenouillèrent dans l'église Notre-Dame de Paris, consacrèrent Montréal à l'auguste Reine du ciel, adoptèrent comme sceau de la Compagnie la figure de Notre-Dame, et convinrent enfin que la nouvelle fondation s'appellerait *Ville-Marie.*

Il manque un chef

Tout est prêt à La Rochelle pour le départ des cinquante colons; mais il manque un chef. Il faut un homme vertueux, brave et désintéressé, capable de porter la croix, de l'escorter, de la défendre au besoin. A qui s'adresser ? On ne sait pas encore, bien que monsieur de la Dauversière ait demandé au ciel d'accorder un chef à la lointaine expédition.

Or la même Providence qui a déjà permis la rencontre de messieurs de la Dauversière et Olier, envoie aussi le conducteur désiré: Paul de Chomedey, sieur de Maisonneuve.

Aux propositions faites à ce sujet, Maisonneuve répondit : "J'emploierais de grand cœur ma bourse et ma vie au service de la Nouvelle-France, sans ambitionner d'autre honneur que d'y servir Dieu et le Roi".



Jeanne Mance

Dernier souci: qui prendra soin des malades et des blessés? Jeanne Mance, la fille de Pierre Mance, procureur du Roi; Jeanne qu'on appellera bientôt l'*Ange de la colonie.*

Le départ

Maisonneuve a quitté la France avec son groupe choisi de colons. Servir le Roi de la terre en même temps que l'immortel Roi des cieux, civiliser les Indiens, fonder une ville sous le patronage de la Reine des Anges, voilà plus qu'il n'en fallait pour enthousiasmer les nouveaux croisés. Ils jetèrent l'ancre devant Québec, un matin d'août 1641.

C'était une véritable fête, chaque année, que l'arrivée des vaisseaux. Mais cette fois, l'allégresse baissa vite quand les Québécois surent des nouveaux venus que leur intention bien arrêtée était d'aller se fixer à deux cents milles plus haut, en un lieu que les Indiens désignaient comme *l'île où il y avait eu une bourgade.*

Belle proposition: non moins belle réponse

Monsieur de Montmagny, le nouveau gouverneur de Québec, conseillait aux arrivants de s'établir à l'île d'Orléans, toute proche, plutôt qu'à celle de Montréal, si éloignée. Voisines l'une de l'autre, les deux colonies de Québec et de l'île se porteraient mutuellement secours en cas d'attaques de la part des Iroquois: c'était plein de sens pratique.

On aurait d'ailleurs tout l'hiver pour repenser les mêmes projets, car il était impossible d'aller s'installer à Montréal en cette saison déjà trop avancée. Bon gré mal gré, les *croisés* hiverneront à Québec.

Or si la proposition de M. de Montmagny était pleine de sens, elle ne cadrait tout de même pas avec les ordres reçus là-bas, en France, et Maisonneuve dut répondre au gouverneur de Québec: "Ce que vous me dites, Monsieur, serait bon si j'étais envoyé pour délibérer; mais je suis venu pour exécuter. Tous les arbres de Montréal seraient-ils changés en autant d'Iroquois, il est de mon devoir et de mon honneur d'aller y établir une colonie, et j'irai!"

Second départ

Maisonneuve et ses compagnons profitèrent de la saison morte pour confectionner les embarcations nécessaires à la dernière partie du voyage. Aux premiers jours chauds du printemps, ils s'éloignèrent de Québec sous la direction de M. de Montmagny lui-même, qui voulait honorer de sa présence la fondation de Ville-Marie.

Qui côtoyait ainsi les rives du grand fleuve?
C'était le fondateur, c'était de Maisonneuve,
Avec de Montmagny, le courageux soldat,
Vimont, l'apôtre saint, fier d'un double mandat,



Et, comme pour dorer cette ère qui commence,
Deux femmes, deux grands cœurs: de la Peltrie et Mance!

Voici enfin la terre promise, l'île merveilleuse que M. Jérôme le Royer de la Dauversière a si souvent contemplée en songe! "Ce ne sont tout alentour, disent les témoins, que forêts majestueuses, rives émaillées de fleurs sauvages, aux couleurs éclatantes et variées, aux formes inconnues, gazouillis d'oiseaux innombrables..."

On devine la joie des nouveaux arrivés:

Et bientôt sur la berge
Avec le dôme bleu du ciel nu pour auberge,
Nos hardis voyageurs dressent leur campement.
Puis ensemble, à genoux, dans le recueillement,
Rappelant au Très-Haut sa divine promesse,
Naïfs ou fiers chrétiens vont entendre la messe,
Au pied d'un tabernacle à la hâte élevé.

(Louis Fréchette)

Messe en plein air

Mademoiselle Mance et madame de la Peltrie — deux femmes qui n'ont pas craint de partager le sort des pionniers — cueillent les plus belles fleurs de l'île pour la décoration d'un autel en plein air. Avant de célébrer la messe, le Père Vimont, jésuite, entonne le *Veni Creator,* et tout le groupe implore avec foi l'assistance du Saint-Esprit sur l'œuvre de Montréal, "œuvre d'une merveilleuse importance".

A l'évangile, le prêtre adresse à l'assistance groupée devant lui ces paroles qui ressemblent à une prophétie: "Ce que vous voyez ici, messieurs, n'est qu'un grain de sénevé; mais il est jeté par des mains si pieuses et si animées de foi et de religion que le ciel a sans doute de grands desseins puisqu'il se sert de tels instruments pour son œuvre. Oui, je ne doute nullement que ce petit grain ne produise un grand arbre, qu'il ne fasse un jour des progrès merveilleux, ne se multiplie et ne s'étende de toutes parts!"

Et pendant que l'hostie, en sa châsse sacrée,
Illuminait l'autel de sa blancheur nacrée,
Un long *Pange Lingua* s'élevait dans les airs
Vers le Dieu des cités et le Dieu des déserts.

Prise de possession

Le Saint-Sacrement demeure exposé toute la journée. Ainsi le Christ prend tout de suite possession de cette terre barbare dont il doit être tant aimé, cette terre qui va renouveler les merveilles des temps apostoliques.

En guise de lampe du sanctuaire, on enferme dans une fiole des mouches à feu qui, la nuit, donnent une clarté pareille à celle de plusieurs petites bougies assemblées. "Captives, les mouches semblaient illuminer la gloire de leur Créateur, captif lui aussi dans l'adorable Eucharistie."

Après avoir partout placé des sentinelles,
Près du fleuve roulant son flot silencieux,
La troupe s'endormit sous le regard des cieux.
Et pendant que ces forts, âpres à la corvée,
Voyaient dans leur sommeil grandir l'œuvre rêvée,
Astre pieux, trônant dans le calme du soir,
Sur l'autel, dans un pli du drapeau, l'ostensoir
Ouvrait son nimbe d'or et flamboyait dans l'ombre...

(Louis Fréchette)

6. Vie héroïque de la jeune colonie

Sentinelles de Ville-Marie

A Ville-Marie, le danger de se faire tuer par les Iroquois était encore plus grand qu'à Trois-Rivières ou à Québec. Les hommes devaient se rendre à leur travail en groupes, les armes à la main, et toujours suivis de chiens fidèles.

Afin de protéger les colons et de hâter la conquête du blé sur la forêt, Maisonneuve établit un corps de soldats armés, chargés de veiller sur les travailleurs et de sonner l'alarme en cas de danger. Le nombre des volontaires s'éleva rapidement à soixante-douze, et Ville-Marie reconnaissante leur donna le beau nom de *Soldats de la Vierge.*



Les défenseurs de Ville-Marie témoignaient d'un courage vraiment extraordinaire. Voulez-vous connaître le secret de leur force et de leur vaillance? Voici: "Si nous mourons dans l'exercice de nos fonctions, disaient-ils, Notre-Dame elle-même viendra chercher notre âme pour la conduire en paradis".

Encore au pays des Hurons

C'était aux alentours de 1649. Depuis plusieurs années, la grâce coulait à flots sur les bourgades Saint-Jean-Baptiste,

Saint-Joseph, Saint-Ignace et Sainte-Marie. Chacune d'elles se glorifiait de posséder une petite église rustique avec cloche qui tintait soir et matin pour appeler les fidèles à la prière. Le dimanche, on passait presque toute la journée sous le toit du bon Dieu.

Un des Hurons convertis était tombé aux mains des Iroquois. "Dis à ma mère, recommandait-il à un ami, qu'elle ne pleure pas ma mort, car dans le feu, je ne penserai qu'au paradis!" Un autre se dépouillait de ses vêtements et se roulait dans la neige pour résister à une tentation. Un troisième s'appliquait un charbon rougi sur le corps en disant: "Si ce feu te fait peur, qu'en sera-t-il de celui de l'enfer?"

Vertus extraordinaires

Les vertus extraordinaires des Robes-Noires avaient fini par toucher le cœur des barbares. "Montre-nous tes plaies, disait un Iroquois au Père Jogues, car elles nous disent mieux que tu ne pourrais le faire que nous devons obéir à celui qui te rendra un jour tes membres coupés."

Bref, ces contrées infidèles, qui ne renfermaient aucun chrétien à l'arrivée des missionnaires, en comptaient *huit mille* en 1649. Par ailleurs, les Hurons faisaient toujours preuve d'une impardonnable insouciance. Plutôt que de se grouper pour résister à l'ennemi commun — l'Iroquois — la plupart fumaient tranquillement leurs pipes à la porte de leurs cabanes. D'autres, délaissant leurs femmes et leurs enfants, se dispersaient par petites bandes en quête de chevelures.

Pendant ce temps, douze cents Iroquois, armés jusqu'aux dents, n'attendaient que le signal des chefs pour se précipiter au cœur du pays huron, et pour massacrer non seulement les hommes, les femmes et les enfants, mais aussi les Robes-Noires qui n'avaient fait que du bien, comme le Père de Brébeuf, le Père Lalemant, le Père Garnier, le Père Daniel, le Père Chabanel...

Destruction des bourgades huronnes (1649)

Si les sentinelles de la bourgade Saint-Ignace avaient été vigilantes dans la nuit du 16 au 17 mars 1649, elles auraient distingué des ombres glissant sur la neige fondante, des ombres sorties du pays même des Iroquois. Les veilleurs n'étant pas à leurs postes, les Iroquois massacrèrent aisément les guerriers hurons, sauf trois qui coururent sonner l'alarme à Saint-Louis où se trouvaient les Pères de Brébeuf et Lalemant.

Le Père de Brébeuf s'empressa de diriger les femmes et les enfants vers la bourgade Sainte-Marie que défendaient une quarantaine de Français. Aux hommes qui le suppliaient de fuir, lui aussi, Brébeuf répondit: "Ma place est au milieu de vous, mes enfants. Je veux rester avec vous pour vous encourager à la lutte, et au besoin, pour vous aider à passer au paradis."

Le soleil venait à peine de se lever le matin du 17 mars, qu'un millier d'Iroquois forcenés se ruaient à l'assaut de Saint-Louis, défendu par une centaine de Hurons seulement. Une première fois, puis une deuxième fois, les assaillants durent reculer, mais à la troisième attaque, la palissade céda. Guerriers ou missionnaires furent emmenés captifs à Saint-Ignace pour y être bafoués par les vainqueurs, maltraités, ou même brûlés à petit feu.

Le martyre des missionnaires

Les Pères de Brébeuf et Lalemant connaissaient suffisamment la cruauté des Iroquois pour deviner le genre de martyre qui les attendait. A la vue du poteau de torture qui devait lui ouvrir les portes du ciel, Brébeuf se prosterna et baisa l'instrument de son supplice. Puis se tournant vers les chrétiens, captifs comme lui: "Courage, leur dit-il; levez les yeux vers le ciel. Dans quelques heures seulement, nous y serons tous réunis."

"Echon[1] de malheur! rugissaient les bourreaux; veux-tu te moquer de nous? Attends un peu..." Et ils lui enfonçaient sous la peau des alênes rougies au feu, lui fendaient la bouche jusqu'aux oreilles, lui coupaient les lèvres et le nez. Ils lui posaient des haches brûlantes sur la poitrine, le dos, les reins...

Brébeuf souffrit en silence pendant trois longues heures. A la fin, fatigué de le voir souffrir, l'un des bourreaux lui fendit la poitrine d'un coup de couteau. Alors, tous ces tigres à face humaine se précipitèrent sur leur victime, lui arrachèrent le cœur et le dévorèrent à belles dents avec l'espoir d'hériter d'une partie de son courage.

Quant au Père Lalemant, son supplice fut si lent qu'il ne dura pas moins de dix-sept heures. Enveloppé d'écorces qui devaient le consumer vivant, il endura, lui aussi, les alênes rougies au feu, les flots d'huile bouillante que des Hurons apostats lui versaient sur la tête pour tourner en dérision le sacrement du baptême...

D'autres missionnaires jésuites tombèrent également avec leurs fidèles sous la hache des Iroquois: les Pères Daniel, Chabanel, et Garnier, par exemple, si bien qu'à la fin, le travail splendide des Jésuites au pays des Hurons parut être exterminé.



(1) Nom que les Indiens donnaient aux missionnaires.

Audace des Iroquois

Une fois les bourgades huronnes anéanties, l'audace des Iroquois ne devait plus connaître de bornes. Ainsi, trois cents Hurons des Grands Lacs qui étaient venus se réfugier à l'île d'Orléans s'y croyaient parfaitement en sûreté. Or un jour qu'ils ensemençaient paisiblement leurs terres, ils furent tout à coup cernés par une troupe d'Iroquois sortis de la forêt voisine et massacrés sans pitié, à l'exception d'une soixantaine qui durent s'entasser comme prisonniers de guerre au fond des canots.

Rangées en ordre de bataille, les fières embarcations des vainqueurs glissèrent audacieusement, en plein midi, sous les canons de Québec qui se refusèrent à gronder par crainte de représailles plus terribles encore.

Dans la région de Trois-Rivières

Blottis dans les roseaux du lac Saint-Pierre, campés dans les îles de Sorel, ou solidement retranchés à Pointe-du-Lac, près de Trois-Rivières, les barbares s'attaquaient à tous les Blancs qui osaient encore s'aventurer sur le grand fleuve.

Elle est longue la liste des pauvres Trifluviens qui, malgré des précautions infinies, tombèrent finalement entre les mains des sanguinaires Peaux-Rouges d'Amérique. En 1652, par exemple, il y en eut quinze, et parmi eux, le gouverneur Duplessis-Kerbodot et un autre Trifluvien renommé, Godefroy de Normanville. L'année suivante, les ennemis s'attaquèrent au fort lui-même, mais le nouveau gouverneur, Pierre Boucher, les mit en déroute.

A Ville-Marie

Au printemps de 1660 enfin, douze cents Iroquois intrépides devaient s'assembler à la Roche-Fendue, près de Montréal, et aller exterminer l'un après l'autre les postes français de Ville-Marie, de Trois-Rivières et de Québec.

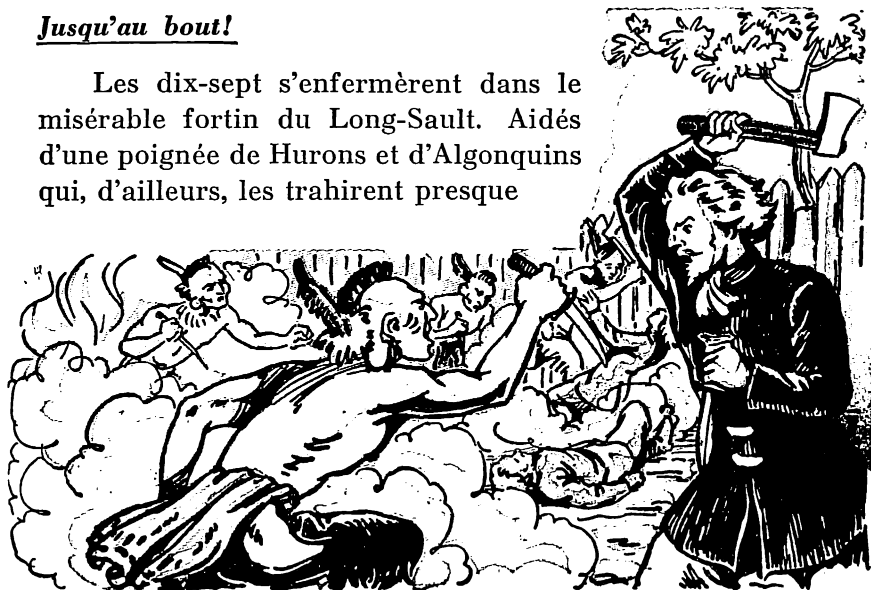
Les Iroquois descendirent, en effet, la rivière des Outaouais, mais à l'endroit qu'on appelle aujourd'hui le Long-Sault, ils durent s'arrêter parce qu'une poignée de Blancs les empêchaient d'aller plus loin. Que s'était-il donc passé? Voici.

Dollard des Ormeaux, jeune Français venu chez nous à l'âge de vingt-deux ans, s'était fixé à Ville-Marie, le poste le plus dangereux de la Nouvelle-France. "Nous pouvons encore sauver la colonie, s'était-il dit en apprenant que les Iroquois menaçaient d'anéantir les Blancs; il se peut que nous mourions, mais la gloire sera belle." Et comme il lui fallait des camarades, il alla de porte en porte. Seize braves comme lui consentirent à le suivre le long de l'Outaouais.

Bien des colons s'émurent à cette nouvelle: une aventure si périlleuse, à un moment où la colonie avait un si pressant besoin de tous ses bras ! Monsieur le gouverneur de Ville-Marie lui-même, hésitait à donner son consentement; à la fin cependant, il permit aux braves de partir.

Jusqu'au bout!

Les dix-sept s'enfermèrent dans le misérable fortin du Long-Sault. Aidés d'une poignée de Hurons et d'Algonquins qui, d'ailleurs, les trahirent presque



tous au moment suprême, Dollard et les siens soutinrent une lutte opiniâtre contre un ennemi quarante fois supérieur en nombre. Mais à la fin, un barillet de poudre, qui devait semer la mort parmi les assaillants, éclata au milieu même des défenseurs.

Et ce fut la fin des dix-sept héros du Long-Sault. "Mais tout était perdu, dit le Père Jérôme Lalemant, s'ils n'eussent péri, et leur malheur a sauvé le pays."

Est-ce à dire que la Nouvelle-France se trouvait complètement hors de danger? Non, pas encore. Pendant la seule année 1661, plus de cent Français disparurent entre Québec et Montréal. "Les Iroquois ont fait gémir Trois-Rivières, écrivait l'annaliste du temps, ils y ont mêlé les larmes des pauvres mères avec le sang de leurs enfants. Il suffirait de quelque deux cents hommes bien armés pour tenir les barbares en échec, mais notre mère-patrie, qui n'est pas à la porte, a bien d'autres chats à fouetter."

7. État précaire du Canada en 1660

Habile plaidoyer

Le gouverneur d'Avaugour, débarqué à Québec le 31 août 1661, voulut visiter les principaux postes de la colonie. A la vue des champs couverts de blé, il ne put s'empêcher de faire remarquer qu'en France on ne savait pas la richesse du Canada: "Sans quoi, disait-il, on ne le laisserait pas dans le triste état où il se trouve.

"Pour rendre témoignage à la vérité, continuait-il, rien dans le monde ne m'a paru si beau que le fleuve Saint-Laurent, si commode à la vie, si abondant pour le commerce et si avantageux pour établir les fleurs de lis dans l'étendue des deux royaumes. Depuis six semaines, j'ai mangé ici d'aussi bons melons qu'en Espagne et qu'en Italie..."

Le gouverneur demandait au ministre de France, Colbert, trois mille soldats pour s'emparer du pays des Iroquois, et six cents colons. Comme les secours réclamés n'arrivaient pas, il écrivit au Roi lui-même, le priant instamment de prendre la Nouvelle-France sous sa protection.

Rôle de Pierre Boucher

D'autres personnages écrivirent à leur tour dans le même sens, ou traversèrent l'océan pour mieux plaider auprès du Roi la cause de la colonie et parmi eux, Pierre Boucher, le gouverneur de Trois-Rivières, qui disait:

"Les Iroquois nous serrent de si près qu'ils nous empêchent de jouir des commodités du pays. Si les colons vont à la chasse ou à la pêche, pour ne pas mourir de faim, ils risquent à tout moment de se faire massacrer par ces barbares. S'ils labourent leurs champs ou s'ils coupent leur foin, le même danger existe, car les Iroquois dressent des embuscades de tous les côtés à la fois. Il suffit d'un buisson pour permettre à six ou sept d'entre eux de se cacher à l'affût et de se jeter sur vous à l'improviste."

Le Roi de France écouta Pierre Boucher avec beaucoup d'attention. Il fut bien surpris d'apprendre qu'un si bon pays avait été si négligé, et promit d'expédier, dès qu'il le pourrait, un régiment de soldats qui s'en irait attaquer les Iroquois jusque dans leur pays.

Au tour de Mgr de Laval

A Monseigneur de Laval, qui avait aussi traversé la mer dans le même but que Pierre Boucher, le Roi promit également de supprimer le régime des Compagnies au Canada, de prendre lui-même en main les intérêts du pays, auquel il accordait une nouvelle forme de gouvernement, ou *Conseil Souverain* formé du gouverneur, de l'évêque, de l'intendant et de trois à cinq conseillers.

En 1663, le Canada devenait une province de France, et Québec était honoré du nom de ville. Bref, des jours meil-



leurs ne tarderont pas à luire sur ces colons tenaces que ni la maladie, ni le froid, ni la famine, ni le péril constant de la part des Iroquois, n'étaient parvenus à terrasser, sur ces colons qui savaient si bien défendre leur vie, leurs institutions et leurs biens.

Epineuse question de l'eau-de-vie

En se rendant en France, Monseigneur de Laval ne s'était pas proposé uniquement de plaider la cause de la colonie; il avait aussi voulu régler, une fois pour toutes, l'épineuse question de l'eau-de-vie.

Dès les premiers temps de la colonie, Champlain s'était aperçu que les Peaux-Rouges manifestaient une véritable pas-

sion pour l'eau-de-feu. Aussi le fondateur de Québec défendit-il sévèrement aux Français de leur en fournir. Ses successeurs renouvelèrent l'interdiction, mais à l'arrivée de Mgr de Laval, l'infâme trafic avait pris le dessus.

Sous l'effet de l'alcool, païens et nouveaux baptisés se livraient aux plus déplorables excès d'immoralité et de barbarie. Aux chants de joie succédaient les cris et les luttes sanglantes: les pères égorgeaient leurs enfants, les maris tuaient leurs femmes...

"Mon encre n'est pas assez noire pour peindre ces désordres", écrivait Marie de l'Incarnation. De leur côté, les commerçants soutenaient qu'il leur fallait absolument de l'eau-de-vie pour trafiquer avec les Indiens, et que, de toute façon, les Hollandais continueraient de payer leurs fourrures avec de l'alcool.

Aux grands maux, les grands remèdes

En présence d'aussi graves abus, Mgr de Laval groupa ses prêtres et leur demanda s'il ne fallait pas excommunier les coupables. Tous, prêtres ou religieux, répondirent, *oui,* sans hésiter. C'est pourquoi Monseigneur de Laval développa du haut de la chaire cet ordre du ciel à Moïse: "Descends de la montagne, ton peuple a péché!"

Après avoir rappelé les conséquences funestes de la vente de l'eau-de-feu aux Indiens, il prononça l'excommunication contre ceux qui persistaient à exercer ce honteux trafic. Appuyées d'abord, et fortement soutenues par l'autorité civile, les menaces de l'Evêque produisirent d'admirables effets.

Mais un jour, le gouverneur d'Avaugour revint sur sa décision, et l'odieux commerce reprit de plus belle. "Nous perdons en un mois les sueurs et les travaux de vingt années", concluait tristement le Père Lalemant.

Et Marie de l'Incarnation: "Notre saint Evêque a pensé mourir de douleur. Il s'embarque pour la France afin de remédier à ces désordres. Je crois que s'il ne peut réussir, il

ne reviendra pas, ce qui serait une perte irréparable pour cette nouvelle Eglise et pour les pauvres Français."

Epreuve salutaire

Quand Mgr de Laval revint en Nouvelle-France, il apprit avec plaisir que l'alcool avait de lui-même cessé de couler, à cause des violents tremblements de terre qui avaient secoué le pays pendant six mois. On avait vu le peuple terrifié courir au saint tribunal de la pénitence. Un prêtre avait entendu pour sa part huit cents confessions générales!

"Quand Dieu parle, écrit encore le Père Jérôme Lalemant, il se fait bien entendre, surtout quand il emprunte la voix des tonnerres ou des terre-tremble, qui n'ont pas moins ébranlé les cœurs endurcis que nos plus gros rochers. Ils ont fait d'aussi grands remuements dans les consciences que dans nos forêts."

Et Marie de l'Incarnation de conclure: "Les jours de carnaval ont été changés en jours de pénitence et de tristesse. Les prières publiques, les processions, les pèlerinages ont été continuels. On a vu des réconciliations admirables, les ennemis se mettant à genoux les uns devant les autres pour se demander pardon."

Défense formelle

De concert avec Mgr de Laval, le nouveau gouverneur, M. de Mésy, défendit sévèrement de vendre de l'eau-de-vie aux Indiens, "pas même un coup, sous peine de trois cents livres d'amende la première fois."

L'amende était applicable comme suit: le tiers à celui qui dénonçait le coupable, l'autre tiers à l'Hôtel-Dieu, et le troisième tiers à l'Etat. A la deuxième offense, on recourait au fouet ou au bannissement.

Dans cette grave affaire de l'eau-de-vie se trouvaient engagés la santé de notre race et l'honneur même de notre

sang, le péril n'existant pas seulement pour les Indiens. Ceux qui transportaient l'eau-de-feu dans les bois s'y brûlaient eux-mêmes.

"La lutte constante que Mgr de Laval soutint contre ce fléau dévastateur, dit l'historien Ferland, forme comme un de ses plus beaux titres à la reconnaissance du Canada."



ACTIVITÉS PÉDAGOGIQUES

I. ***Coin des chercheurs.***

La belle figure de Cartier vous est maintenant familière, puisque nous avons parlé de lui en 1re, en 2e, en 3e, en 4e, et enfin en 6e année.

Pouvez-vous, aidé de vos frères et sœurs, réunir ces différents volumes, en revoir les images, ou en relire les plus beaux passages ? Connaissez-vous d'autres livres ou albums traitant de Jacques Cartier: celui de la collection *"Parade historique"*, par exemple, ou *"Gloires nationales"* ?

Pouvez-vous, maintenant, raconter à votre façon, ou dramatiser les beaux épisodes suivants ?

1. Le départ de Saint-Malo.
2. La plantation d'une croix à Gaspé en 1534.
3. L'évangile sur les malades (Hochelaga, 1535).
4. La procession à la Vierge (Stadaconé, 1536).

II. *Sujets de discussion :*

a) Est-ce bien exact que le premier grand geste de notre histoire soit un geste de foi ?

b) Cartier était-il un grand chrétien ? Comment l'a-t-il prouvé ?

c) Comment Cartier a-t-il mérité le titre de *découvreur du Canada ?*

III. *Cartographie, dessin :*

a) Tracez la carte des voyages de Cartier, en ayant soin d'y inscrire les principaux lieux visités.

b) Dessinez de trois à cinq petits tableaux se rapportant aux principaux actes de la vie de Cartier; inspirez-vous des images de votre manuel de la 6e année ou des manuels précédents.

IV. Compagnies de la Nouvelle-France : *Conversation sur le texte et les images :*

1. Quels sont ceux qui cherchaient alors à établir des postes de traite chez nous ? Et à qui s'adressèrent-ils ?

2. Savez-vous maintenant à quoi s'engageaient les Compagnies ?

3. Où Pierre Chauvin descendit-il ses colons ? Avait-il raison de se fixer à Tadoussac ?

4. Pierre Chauvin eut-il tort de s'occuper avant tout de la traite des fourrures ?

5. Que voit-on aujourd'hui à l'endroit même où Pierre Chauvin établit le petit fort qui servait de logement ?

V. Aymard de Chastes; Champlain et Pontgravé.

1. Montrez que le sieur de Chastes était doué d'un grand cœur; qu'il était un homme vraiment supérieur.

2. M. de Chastes a-t-il bien fait d'envoyer d'abord Champlain et Pontgravé à titre d'éclaireurs ?

3. Que pensez-vous du premier traité d'alliance fait avec les Indiens à la Pointe-aux-Alouettes, en 1603 ?

4. On a dit de Champlain qu'il était un grand explorateur; en quoi cela se voit-il dans ce premier voyage le long du Saint-Laurent ?

5. Champlain restait persuadé que rien ne valait les rives du Saint-Laurent pour l'établissement d'une colonie; lui donnez-vous raison ?

VI. Monsieur de Monts et la fondation de l'Acadie. ***Questions d'intelligence.***

1. Pour quelles raisons Champlain fut-il contraint de se fixer d'abord en Acadie, plutôt que sur les rives du Saint-Laurent ?

2. M. de Monts avait-il tort de s'établir dans la toute petite île de Sainte-Croix ?

3. Le premier hiver passé en Acadie fut très rude; était-ce une raison suffisante pour tout abandonner ?

4. Quel beau nom donna-t-on au nouvel établissement d'Acadie ?

5. Montrez que ce nom de *Port-Royal* était bien choisi.

VII. L'établissement de Port-Royal et l'Ordre de Bon-Temps.

1. Nous avons eu, en 5e année, la bonne fortune de revivre la fondation de Port-Royal et son Ordre de Bon-Temps. Avec ce que nous venons de dire en 6e année, pouvez-vous maintenant dramatiser (ou raconter à votre façon) ce bel épisode de l'histoire d'Acadie ?
   a) Monsieur de Monts plante une croix.
   b) On élève des résidences, une forge, des magasins...
   c) Louis Hébert sème du blé et plante des vignes.
   d) Champlain cultive lui-même un jardinet.
   e) Marc Lescarbot construit un moulin à farine.
   f) Les Indiens sont dans l'admiration.
   g) L'Ordre de Bon-Temps.
   h) Membertou à la table de Champlain.

2. Pouvez-vous dessiner ?
   a) Le moulin de Marc Lescarbot.
   b) L'arrivée des convives, membres de l'Ordre de Bon-Temps.

3. Comment se fait-il qu'un établissement aussi prospère que celui de Port-Royal ait dû fermer ses portes si tôt ?

4. Est-ce vrai que les Français avaient su gagner le cœur des Indiens ? Quelle preuve en avez-vous ?

5. Montrez que Champlain ne se laissait pas abattre par l'abandon de Port-Royal, et qu'il avait une autre idée en tête.

VIII. La fondation de Québec par Champlain (1608).

Comme celle de Cartier, la figure de Champlain nous est bien connue. Elle mérite certes d'être inscrite aux premières pages d'une

"Epopée de la Nouvelle-France". Vous voulez en convaincre vos camarades, et après avoir revu vos manuels de 3e, de 5e et de 6e années, vous leur racontez avec émotion l'histoire de la fondation de Québec par Champlain, en 1608 :

a) Champlain s'éloigne de Honfleur sur le Don-de-Dieu.

b) Il laisse ses navires à Tadoussac.

c) Il remonte le fleuve en barques.

d) Il s'arrête dans une rade magnifique.

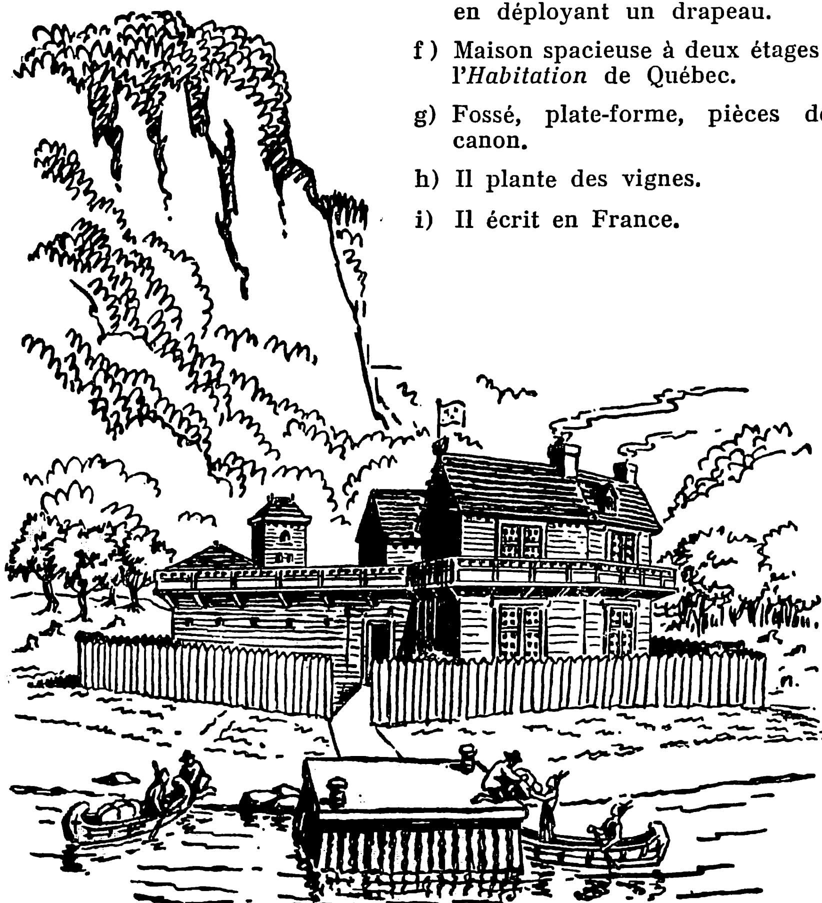
e) Il prend possession de Québec en déployant un drapeau.

f) Maison spacieuse à deux étages: l'*Habitation* de Québec.

g) Fossé, plate-forme, pièces de canon.

h) Il plante des vignes.

i) Il écrit en France.



IX. L'explorateur apôtre.

1. Lecture conseillée: *Histoire du Canada,* 4e année: pages 75 à 89.

2. Phrases à compléter:
   a) Champlain se voit obligé d'accompagner ses alliés à la . . . .
   b) Il est heureux de pouvoir continuer l'. . . . . du pays.
   c) Il disait souvent: "Le salut d'une âme vaut mieux que. . . . ."
   d) Il obtint quatre religieux . . . . pour la conversion des. . . .
   e) Il fit aussi venir des Pères . . . . en 1625.

3. Dessiner :
   a) La carte des explorations de Champlain.
   b) Champlain plante une croix sur le bord des Grands Lacs.

X. Les Cent-Associés (1627).

1. Dix ans après sa fondation, Québec ne comptait encore qu'une cinquantaine d'âmes. Comment expliquer cela ?

2. Une nouvelle compagnie venait de naître en 1627: la connaissez-vous ? A quoi s'engageait-elle ?

3. Quel nouveau malheur vint interrompre l'œuvre si bien commencée de la Compagnie des Cent-Associés ?

4. Dramatiser: *La prise de Québec par les Kirke :*
   a) Fière sommation des Anglais.
   b) La réponse de Champlain.
   c) Bonne nouvelle, suivie d'une amère déception.
   d) Hiver très dur; la capitulation.

XI. Le retour du Canada à la France (1632). ***Les phrases ci-dessous sont-elles vraies? Corrigez s'il y a lieu.***

1. Le Canada revint à la France par le traité de Saint-Germain-en-Laye.

2. Madame veuve Hébert et son gendre, Guillaume Couillard, étaient restés à Québec pendant l'occupation anglaise.

3. Champlain nous revenait avec le titre de gouverneur.

4. L'un des premiers soins de Champlain fut de fonder un nouveau poste à Ville-Marie.

5. Parmi les colons venus chez nous à cette époque, il convient de citer Robert Giffard, seigneur de Beauport.

XII. Hommes et femmes de Dieu.

1. Votre jeune frère, à la maison, vous a demandé de lui raconter en détail le voyage de nos premiers missionnaires au pays des Hurons. Il vous a posé des questions sur la cabane du missionnaire, sur les difficultés de toutes sortes qu'il devait rencontrer là-bas, sur le danger de mort même qui devait planer sur sa tête... Vous répondez de votre mieux à toutes ses questions. Que lui dites-vous ?

2. De son côté, votre jeune sœur s'intéresse plus spécialement à nos premières *femmes de Dieu*, et vous lui racontez l'arrivée de nos religieuses — Ursulines ou Hospitalières — l'étonnement des Indiens, les grands sacrifices qu'elles s'imposent pour instruire les jeunes ou prendre soin des malades ... Que lui dites-vous ?

XIII. Les "croisés de Ville-Marie".

1. Dramatiser la merveilleuse histoire de Ville-Marie :

1er tableau : Fondation à Paris de la Société Notre-Dame de Montréal.

2e " Il manque un chef. Il manque une garde-malade.

3e " L'arrivée à Québec des "croisés de Ville-Marie". Fière attitude de M. de Maisonneuve.

4e " La fondation de Ville-Marie :
a) L'arrivée dans l'île.
b) La messe et l'allocution du Père Vimont.

5e " La petite troupe qui s'endort sous le regard des cieux.

2. Collectionner les images se rapportant aux villes étudiées dans ce premier chapitre : Québec, Trois-Rivières, Montréal....

XIV. Vie héroïque de la jeune colonie.

1. A peine fondée, Ville-Marie se voit en butte aux incursions des Iroquois. Quelle confrérie M. de Maisonneuve établit-il pour la protection de ses colons ?

2. A l'occasion de la fête des saints Martyrs canadiens, on vous a demandé de raconter à la radio le bien que nos premiers missionnaires accomplissaient au pays des Hurons, leur courage en face du martyre... Vous terminerez votre toute petite causerie par une prière aux saints Martyrs canadiens.

3. *Phrases à compléter.*

a) Après la destruction des bourgades huronnes, l'audace des ... ne connut plus de bornes.

b) Dollard des Ormeaux et ses braves compagnons se dévouèrent jusqu'à la ... pour sauver la colonie en ... .

c) Et leur malheur a sauvé le ...

XV. Etat précaire du Canada en 1660.

Plusieurs personnages se rendirent en France pour plaider la cause de la colonie: Pierre Boucher, par exemple, et Mgr de Laval. L'Evêque de la Nouvelle-France cherchait également à faire régler une question très épineuse: laquelle? Avait-il raison de batailler ferme à ce sujet ? Motivez votre réponse.

XVI. A) ***Qui suis-je ?***

1. J'organisai le système des Compagnies pour le Canada.
2. Louis XIV me retira mes privilèges.
3. Nous avions seules le droit de faire la traite des pelleteries.
4. Je fus la principale compagnie établie en Nouvelle-France.

B) ***Charades.***

1. Mon premier est la qualité de celui qui possède beaucoup d'argent.................

   Mon second indique la place : ....

   Mon tout est le nom d'un homme célèbre dans l'histoire des compagnies. Qui suis-je ?..........

2. Mon premier indique un lieu élevé.................
   Mon second est la seconde note de la gamme musicale.........
   Mon troisième termine tous les adjectifs en *al*...............
   Mon tout désigne la métropole du Canada. Qui suis-je ?......

3. Mon premier sert à nous abriter tous, hiver comme été, à la ville comme à la campagne.................
   Mon second est, au féminin, la qualité de ce qui est neuf......
   Mon tout désigne le fondateur de Ville-Marie. Qui suis-je ?....

XVII. ***Identification : Pouvez-vous identifier les personnages, les villes ou les pays dont il est question ici ?***

1. A Gaspé, je fis planter une croix de trente pieds de hauteur:.....

2. J'eus pitié des bons et braves compagnons de Cartier qui s'étaient traînés jusqu'à mon image au chant des psaumes et des cantiques:........... .

3. Je remontai le grand fleuve et la rivière des Outaouais jusqu'à l'île aux Allumettes, où je dressai une grande croix aux armoiries de la France:.............

4. J'ai dû ramer pendant des semaines, prendre plus de cent fois le canot sur mon dos afin d'éviter les rapides:.............

5. A la demande de M. de Champlain, nous sommes venus évangéliser les Indiens et nous avons même l'honneur d'être les premiers missionnaires de la Nouvelle-France:.............

6. Notre première maison était si pauvre qu'on y trouvait une seule couverture pour toutes les religieuses; pas de lits ni de provisions:.............

XVIII. ***Etes-vous bon dans les dates? (Choisissez la vraie réponse)***

1. En quelle année commença le système des Compagnies ?
   Réponse : 1608, 1604, 1642.
2. En quelle année eut lieu la fondation de Québec ?
   Réponse : 1634, 1660, 1608.
3. En quelle année eut lieu la lutte du Long-Sault ?
   Réponse : 1560, 1660, 1663.
4. En quelle année eut lieu la fondation de Montréal ?
   Réponse : 1627, 1634, 1642.
5. En quelle année eut lieu la fondation de Trois-Rivières ?
   Réponse : 1634, 1689, 1625.

XIX. ***Soulignez la réponse de votre choix.***

1. Fondatrice de la Congrégation de Notre-Dame :
   Jeanne Mance, Marguerite Bourgeoys, Madame de la Peltrie.
2. Après beaucoup de difficultés, j'ai fondé Québec en 1608 :
   Champlain, Cartier, Maisonneuve.
3. J'administrai le Canada de 1627 à 1663 :
   Champlain, Henri IV, La Compagnie des Cent-Associés.
4. Je fus surnommé le "Père de la Nouvelle-France" :
   Mgr Laval, Richelieu, Champlain.
5. Je fondai la ville de Trois-Rivières :
   Maisonneuve, Laviolette, Champlain.
6. Nous arrivâmes en 1625 pour évangéliser les Indiens :
   Les Oblats, les Récollets, les Jésuites.
7. Je fis la guerre aux Iroquois au Long-Sault;
   Dollard, Lambert Closse, Frontenac.

Vous savez maintenant que . . .

1. Jacques Cartier, le découvreur du Canada, planta la croix à Gaspé, en 1534.
2. Aux alentours de 1600, le roi de France accordait à des Compagnies le privilège de la traite des fourrures en Amérique, moyennant la promesse d'y transporter des colons. C'est à l'une de ces Compagnies — celle de M. de Monts — que revient l'honneur d'avoir fondé l'Acadie en 1604.
3. Quatre ans plus tard (1608), Champlain remonta le Saint-Laurent et fonda Québec, au pied du cap Diamant.
4. Des missionnaires vinrent bientôt évangéliser les Indiens: les Récollets en 1615, et les Jésuites en 1625.
5. La Compagnie des Cents-Associés, fondée en 1627, promettait de faire beaucoup pour le développement de la colonie. Malheureusement, la prise de Québec par les Kirke, en 1629, vint entraver son action. Le traité de Saint-Germain-en-Laye (1632) rendait le Canada à la France.
6. L'année 1639 vit arriver nos premières femmes missionnaires: les *Ursulines,* qui s'occupèrent de l'éducation de la jeunesse, et les *Hospitalières,* qui prirent soin de nos malades.
7. En 1642, Maisonneuve fonda Montréal et le défendit contre la fureur des Iroquois. Ces mêmes Iroquois détruisirent les bourgades huronnes (1649) et massacrèrent la plupart de nos missionnaires. Dès lors, l'audace des Iroquois ne connut plus de bornes.
8. Dollard des Ormeaux et seize compagnons, braves comme lui, moururent au Long-Sault (1660) pour le salut de la colonie.
9. Plusieurs personnages éminents se rendirent en France afin de plaider la cause de la colonie: Pierre Boucher, par exemple, et Mgr de Laval.
10. Monseigneur de Laval voulait également régler, une fois pour toutes, la très épineuse question de l'eau-de-vie.



Chapitre 2

Un empire français en Amérique

1663 - 1713

1. Louis XIV et le Gouvernement Royal

L'année d'abondance

Le jeune roi de France, Louis XIV — il n'avait que 25 ans en 1663 — témoignait un vif intérêt pour les colonies, et plus spécialement pour celle du Canada. Aussi ne craignit-il pas d'employer de fortes sommes au profit de la Nouvelle-France. Comme preuve de sa bonne volonté, il nous envoya trois cents hommes ou femmes en 1663 et trois cents l'année suivante.

Mais la grande année, celle qui devait faire époque dans notre histoire et l'emporter sur toutes les autres par le nombre et l'importance des secours expédiés, ce devait être l'année 1665, puisqu'elle nous valut d'abord un nouveau gouverneur — l'habile monsieur de Courcelles — et l'intendant Jean Talon, qui méritera bientôt le titre de *Grand Intendant.*

Quoi encore?

Quatre à cinq cents colons, hommes ou femmes, parmi lesquelles quatre-vingt-deux jeunes filles à marier, douze chevaux, des vivres et des munitions en quantité. Les chevaux excitèrent naturellement la curiosité des indigènes, qui trouvaient les "orignaux de France" plus calmes et plus dociles que ceux de l'Amérique.

Nous reçumes enfin — et ce n'était pas la part la moins intéressante du cadeau royal — treize cents soldats du régiment de Carignan: de braves soldats, qui venaient de se distinguer en Europe dans la guerre contre les Turcs: spectacle merveilleux que de les voir défiler en parfait ordre, vêtus de leurs uniformes et précédés de la musique guerrière. Les naturels n'avaient jamais rien vu de si grandiose.

Le chef de cette troupe d'élite, déjà fort avancé en âge, passait pour un homme sage, pieux et intrépide. Son nom? Le marquis de Tracy.

Enfin, la paix!

Le marquis de Tracy commença par élever, le long du Richelieu, des forts qui devaient servir à la fois de postes de traite, de magasins pour les provisions de l'armée et de barrières contre les Iroquois. Ce furent les forts *Sorel, Chambly* et *Sainte-Thérèse.*

Malgré son âge avancé, le Marquis voulut diriger lui-même la grande expédition destinée à châtier les Iroquois. Le voyage fut pénible à cause de la longueur de la route, des rapides à franchir, des marécages et des forêts à traverser et surtout à cause de la saison déjà passablement avancée.

Les troupes parvinrent enfin au pays des Iroquois et s'emparèrent facilement des différentes bourgades qui, à la vue des uniformes et au bruit des tambours battant la marche, prirent la fuite en disant:

"Sauvons-nous! Tout le monde s'est levé contre nous!"

Comme il fallait s'y attendre, les Iroquois demandèrent à signer la paix, paix qui dura dix-huit ans, et pendant laquelle l'intendant Talon, le gouverneur de Courcelles et le comte de Frontenac, son successeur, travaillèrent de toutes leurs forces à coloniser le pays, à l'étendre et à le fertiliser.

2. Talon et les progrès de la colonie

Parmi les soldats que le Roi de France nous envoya pour détruire les Iroquois se trouvaient des gens de métier qui aidèrent Jean Talon à créer des industries chez nous.

Beaucoup d'autres allaient épouser des filles du pays, obtenir un domaine sur les bords d'un cours d'eau — le long du Richelieu surtout — et commencer tout aussitôt le défrichement de leurs terres.

Colonie forte et prospère

"Faites de la Nouvelle-France une colonie forte et prospère, avait dit Louis XIV à tous ceux qui étaient venus lui demander du secours. Ce mot d'ordre, l'intendant Talon le prit à la lettre. Son souverain lui avait demandé de préparer chaque année trente à quarante habitations pour y recevoir autant de nouvelles familles, d'abattre les arbres nécessaires et d'ensemencer les terres. Or dès la première année de son séjour au Canada, Talon jeta les yeux sur un emplacement de la banlieue de Québec pour y fonder trois villages qu'il appellera : *Bourg-Royal, Bourg-la-Reine,* et *Bourg-Talon.*

Il voulut aussi donner l'exemple du travail en fondant une ferme modèle sur les bords de la rivière Saint-Charles, ferme où il entretint des chevaux, des volailles et un beau troupeau de bêtes à cornes. Il fit aussi ouvrir un chemin dans la direction des nouveaux villages, chemin qui s'appela précisément l'*avenue Bourg-Talon.*

Premier recensement

Dès l'année 1666, l'intendant fit le recensement du pays. A Ville-Marie, il ne trouva que sept cent soixante âmes, et pas même d'église paroissiale, puisque les offices religieux se célébraient encore dans la chapelle de l'Hôtel-Dieu.

Très peu de chemins à Ville-Marie — Talon n'y trouva que six ou sept sentiers de huit à douze pieds de largeur — mais l'intendant profita de son séjour à Montréal pour hâter le défrichement. C'est alors que furent mises en culture les terres de la Longue-Pointe, de la Pointe-aux-Trembles, de La Prairie et de Lachine.

Talon se rendit aussi visiter les forts du Richelieu, et plus spécialement ceux de Sorel et de Chambly, où la hache des défricheurs accomplissait de l'excellente besogne. Il se rendit aussi compte par lui-même de la situation des forts, des besoins de leur garnison, de même que de la richesse de nos forêts. C'est ainsi qu'il mérita cet éloge des révérends Pères jésuites: "Monsieur Talon s'applique avec une activité infatigable à la recherche des moyens par lesquels il pourrait rendre le pays florissant".

Nombreuses industries

Parmi ces "moyens" qui pouvaient rendre le pays florissant, il y avait l'agriculture, la pêche à l'anguille, à la morue,



au saumon; la chasse au phoque, la construction des navires; le commerce et la multiplication des industries domestiques, comme le tissage de la laine et du chanvre, la fabrication de la potasse, du goudron, de la bière, etc.

Doué d'une "activité infatigable", Jean Talon s'intéressait à tout. Le 13 novembre 1666, il affirme au ministre Colbert qu'il commencera au printemps suivant à faire des essais sur les pins et les sapins, qui croissent facilement dans toute l'étendue de la Nouvelle-France, en vue d'obtenir du brai, de la résine, de l'encens et du goudron. Et afin de mieux réussir dans ses essais, il demande au ministre de lui envoyer des ouvriers experts dans le métier.

Les "faiseurs" de goudron

Trois ans plus tard, il parlait au ministre d'un "faiseur" de goudron qui avait fait écorcher quinze cents pieds de pin durant l'hiver, et qui, dans l'endroit même où il s'était établi, croyait trouver suffisamment de matière première pour y exercer son métier pendant trente ans.

Vers la fin de 1671, le maître-goudronneur, qui avait déjà réussi à fabriquer huit barils de goudron à Baie-Saint-Paul, ne craignit pas de comparer sa marchandise à n'importe quelle autre des pays étrangers. Non seulement il fit préparer six mille pieds d'arbre, mais sur l'ordre de l'intendant, il enseignait aux soldats et aux colons la manière de fabriquer le goudron: "Les arbres verts, leur disait-il, doivent d'abord être dépouillés de leur écorce afin de conserver la sève à l'intérieur du tronc et de mûrir ensuite pendant un an ou deux, avant qu'on puisse en tirer du goudron par distillation dans les fourneaux".

Bref, on en vint à conclure que le pin de Baie-Saint-Paul surtout pouvait fournir du goudron "bien meilleur que celui de la Norvège".

3. L'oeuvre de Monseigneur de Laval

Fondation du séminaire de Québec

Une grande figure domine l'Eglise canadienne aux alentours de 1665 : celle de Mgr François de Montmorency-Laval.

Le 26 mars 1663, Mgr de Laval établit à Québec une maison de formation pour les jeunes gens sérieux qui paraissaient propres au service de Dieu: ce fut le chef-d'œuvre de sa vie, celui qui suffirait à rendre son nom immortel.

Monseigneur, qui voulait faire de ses prêtres une grande famille dont il fût le père, appela sa communauté la sainte famille des Missions Etrangères. Au fronton de l'édifice construit à l'un des plus beaux endroits de la ville, il fit inscrire: S. M. E., *Séminaire des Missions Etrangères,* et fit agréger sa maison au Séminaire du même nom à Paris.



Dans sa pensée, le Séminaire ne devait pas être seulement une maison de formation, mais aussi un foyer où les prêtres fatigués pouvaient venir se reposer, refaire leurs forces, et même vivre en paix leurs derniers jours.

Monseigneur assura aussi la subsistance de ses prêtres en établissant la dîme. Il multiplia les paroisses — on en comptait déjà 25 en 1681 — et fit à plusieurs reprises la visite de son immense diocèse.

Cinq ans après l'organisation du Grand Séminaire, Monseigneur de Laval établit le petit Séminaire, dont le but principal était de "franciser" les Indiens. Seize enfants, dont huit Peaux-Rouges, s'entassèrent dans l'ancienne maison de Guillemette Hébert, veuve de Guillaume Couillard.

Mais on s'aperçut bientôt, hélas! que les petits Indiens possédaient plus d'aptitudes pour la chasse et la pêche que pour l'étude du latin. Il fallut les renvoyer au fond de leurs savanes et se contenter d'instruire les Blancs.



Œuvre magnifique

Le nombre des étudiants au petit Séminaire passa rapidement de huit à trente-deux. Il fallut construire et Monseigneur céda généreusement à cette occasion les vingt-cinq

mille francs ($ 5,000.00) que Monsieur Berthelot venait de lui donner en retour de l'île d'Orléans. Le généreux évêque y ajouta huit bourses pour enfants pauvres; plus tard, il légua au Séminaire tous ses biens, meubles ou immeubles.

Québec s'enorgueillissait déjà de son bel édifice en pierres, capable de loger tous les élèves du petit et du grand Séminaire, quand un premier incendie vint le détruire de fond en comble en 1701. Monseigneur faillit lui-même périr dans les flammes, et l'on dut renvoyer quatre-vingts jeunes gens dans leurs familles.

A peine reconstruit, le Séminaire brûla de nouveau (en 1705). On se remit à la tâche, et depuis, à force et d'économies et de privations, l'œuvre de Monseigneur Laval, n'a jamais cessé de grandir.

Ecole d'Arts et Métiers

Au Séminaire de Québec se rattacha bientôt l'Ecole d'Arts et Métiers de Saint-Joachim, sur la côte de Beaupré. Monseigneur remarqua que les petits Canadiens se montraient habiles aux travaux manuels, et c'est afin de favoriser cette aptitude naturelle qu'il établit l'école de Saint-Joachim.

A part le calcul et la grammaire, on enseignait à Saint-Joachim les métiers de couvreur, de maçon, de cordonnier, de couturier, de charpentier, de menuisier, de serrurier, de sculpteur...

L'école apprenait encore l'amour de la patrie: témoins, les prodiges de bravoure que réalisèrent ses élèves pendant l'attaque de Phipps en 1690.

Père de l'Eglise canadienne

Si Champlain mérita le surnom de Fondateur de la Nouvelle-France, Jean de Brébeuf, celui du Géant des Missions huronnes, et Jean Talon, celui de Grand Intendant, il faut accorder à Mgr de Laval le titre de *Fondateur et Père de l'Eglise canadienne.*

A quatre-vingt-quatre ans, Monseigneur montait encore à Montréal pour y administrer le sacrement de confirmation. L'une de ses plus chères consolations fut le baptême de Garakonthié, chef indien, aussi remarquable par la bravoure que par la noblesse de son caractère. Principal délégué des cantons iroquois à l'assemblée de 1669. Garakonthié termina son discours en disant qu'après avoir écouté les enseignements des missionnaires pendant seize ans, il voulait devenir chrétien à son tour. S'adressant à Mgr de Laval, en présence de toute l'assemblée, il demanda le baptême. Il le reçut des mains de l'évêque.



"Laissez-nous approcher! Laissez-nous voir le saint!" criaient les enfants à la mort du premier évêque de la Nouvelle-France. C'était à qui ferait toucher une médaille ou un chapelet au corps du vénéré défunt; à qui posséderait quelques cheveux ou un lambeau de ses vêtements, pour les porter sur soi en guise de relique.

Aujourd'hui, l'Eglise canadienne se fait un devoir d'adresser chaque jour au ciel cette instante prière: "Cœur immaculé de Marie, obtenez-nous de votre divin Fils la glorification sur cette terre du vénérable François de Montmorency-Laval et des autres serviteurs de Dieu qui ont illustré l'Eglise du Canada".

4. Découverte du Mississipi, 1673

L'Empire français d'Amérique

Grâce à l'énergique impulsion de Jean Talon: jésuites, explorateurs, trappeurs et chasseurs français sillonnaient les rivières et les lacs, au sud, à l'est, à l'ouest et au nord du Saint-Laurent. Certains recherchaient les âmes; d'autres, les terres nouvelles, et d'autres enfin, les peaux de castor. Mais tous travaillaient de concert pour le plus grand bénéfice de Sa Majesté, découvrant des terres, nouant des alliances, ou établissant des relations commerciales.

C'est ainsi qu'en 1669, Louis Jolliet monte au lac Supérieur avec mission d'y examiner les gisements de cuivre que l'on dit très riches. L'année suivante, il reprend le chemin de l'Ouest en qualité de commerçant de fourrures. Il assiste à la célèbre assemblée qui groupe les représentants des quatorze nations indiennes établies sur les bords des Grands Lacs, et signe le procès-verbal de la réunion tout de suite après les Pères Jésuites et Nicolas Perrot, l'un de nos principaux explorateurs.

Un demi-siècle après la colonisation du Canada par Champlain, l'immense région qui s'étend au sud des Grands Lacs n'est pas encore explorée. On sait qu'un grand fleuve — le *Mississipi* ou *Meschacébé* — baigne la contrée, mais personne n'en a encore contemplé les eaux. Où se déverse-t-il: dans le golfe du Mexique ou dans celui de Californie ? Mène-t-il à la Chine, au pays de l'or et des épices ? Mystère.

Jean Talon, qui veut en avoir le cœur net, décide l'exploration de la Grande-Rivière. Il s'y résout d'autant plus volontiers que le Roi lui a permis d'offrir une récompense à celui qui mènera l'entreprise à bonne fin. Mais rappelé en France avant d'avoir pu réaliser son dessein, Jean Talon conseille



au nouveau gouverneur Frontenac de confier cette importante et difficile mission au sieur Louis Jolliet.

On s'adressera donc, pour la découverte du Mississipi, non pas à un marin de la vieille France, mais à un simple traiteur de vingt-sept ans, qui a tracé des cartes précises de ses voyages aux Grands Lacs, relevant avec soin les portages, les chutes, les rapides, les rivières et les lacs qu'il a rencontrés.

Préparatifs de départ

Louis Jolliet, qui a reçu de Frontenac des instructions précises au sujet de la prochaine expédition, cherche à se procurer des canotiers habiles et une solide embarcation. Il accumule une bonne provision de farine et de viande séchée, des aiguilles, des couteaux, des haches et des miroirs, comme marchandises de traite; il entasse ses instruments de navigation ou d'astronomie, et ajoute du papier pour tracer des cartes et relater son voyage.

Le 8 décembre, le futur découvreur du Mississipi monte à Michillimakinac ou Mission Saint-Ignace, que vient de fonder son ami, le jésuite Marquette, et où il restera cinq mois pour se perfectionner dans la langue huronne, interroger les naturels, et dresser une carte probable des régions qu'il visitera.

Puis un matin de mai 1673, deux canots d'écorce, que montent sept Français bien résolus à tout faire et à tout souffrir pour le succès de l'expédition, pointent hardiment vers la baie des Puants. L'espoir brille à l'avant des canots français. Il est vrai que les embarcations paraissent bien frêles, et que les voyageurs se verront souvent à deux doigts de la mort, mais qu'importe! A la grâce de Dieu et sous la protection de la Vierge! a dit Marquette, co-découvreur et aumônier de l'expédition.

A la grâce de Dieu!

Voici que les canotiers franchissent le détroit de Makinac, s'engagent dans la baie Verte, mais s'arrêtent un moment pour instruire la tribu de la Folle-Avoine, ainsi dénommée parce que l'avoine croît dans la région sans qu'il soit nécessaire de la semer, et que les naturels n'ont qu'à recueillir les épis flottant à la surface de l'eau.

Un peu plus loin, la Nation du Feu tient à bien accueillir ses visiteurs. Elle orne la place de peaux de bêtes, de ceintures rouges, d'arcs et de flèches. A Jolliet, qui déclare être envoyé de la part du grand Capitaine pour découvrir de nouvelles terres, elle accorde volontiers les deux guides demandés.

Jolliet et ses compagnons traversent maintenant un pays de rivières aux mille détours, de lacs et de marécages tellement encombrés de riz sauvage et de folle avoine, que, sans l'aide des deux guides indiens, ils s'y égareraient certainement. Puis après un portage de deux mille sept cents pas, ils s'aperçoivent tout à coup qu'ils abandonnent les rivières se dirigeant vers Québec, pour s'aventurer sur celles qui s'allongent vers le sud.

A la poursuite du Meschacébé

Les deux guides sauvages refusent d'aller plus loin, cependant. A la pensée des ennemis féroces qui les guettent sans doute le long de la Grande-Rivière, ils reprennent le chemin de leur bourgade, abandonnant leurs compagnons seuls dans un pays étrange que nul Européen n'a encore foulé.

Jolliet et Marquette s'engagent malgré tout sur la rivière Wisconsin, large et profonde. Ils ne se lassent pas d'admirer la végétation luxuriante de ces contrées, les îles couvertes de vignes sauvages... Souvent, ils s'arrêtent, à l'heure des repas, dressent des cartes, explorent les alentours, herborisent, puis reprennent gaiement l'aviron.

Un samedi, 17 juin 1673, — un peu plus d'un mois après le départ de Michillimakinac, — ils entrent soudain dans le Mississipi "avec une joie qui ne peut s'exprimer".

Les deux canots français glissent majestueusement au gré de la Grande-Rivière pendant quatorze jours, sans rencontrer personne. Mais on aperçoit enfin sur le rivage des pistes humaines conduisant à un sentier bien battu. Jolliet et Marquette s'y engagent audacieusement, l'oreille tendue, l'œil toujours en éveil, jusqu'à ce qu'une bourgade indienne apparaisse à leurs regards, six milles plus loin: celle même des Illinois, qui, elle aussi, accueille fort bien les visiteurs venus de si loin.

Jusqu'à l'embouchure de l'Arkansas

Réconfortés par la chaude sympathie que viennent de leur témoigner les Illinois, nos hardis explorateurs continuent à descendre le grand fleuve. Après avoir failli se faire tuer plusieurs fois par des tribus belliqueuses, ils atteignent enfin la région de l'Arkansas, qui ne voit jamais de neige, et ne connaît l'hiver que par la pluie tombant alors en plus grande abondance que durant l'été.



Jolliet apprit qu'il pouvait atteindre la mer en quelques jours seulement, mais qu'il ferait beaucoup mieux de ne pas s'aventurer plus loin, sous peine de se faire massacrer sans pitié. L'envoyé de Frontenac savait maintenant que le Mississipi ne se décharge pas à l'ouest, dans la mer Vermeille, mais qu'il se déverse au sud, dans le golfe du Mexique.

Jolliet savait aussi que les Espagnols régnaient en maîtres dans le sud, et qu'il ne ferait pas bon de se jeter entre leurs mains ou entre celles de leurs alliés sauvages, très nombreux et très habiles à manier les armes à feu. Et plutôt que de perdre les fruits de son voyage, il décida de rebrousser chemin au plus tôt. A la fin de septembre, il était de retour à la baie des Puants, sur le lac Michigan: en quatre mois, il avait parcouru trois mille milles, soit en moyenne, vingt-cinq milles par jour.

Demande officielle

Au souvenir des magnifiques prairies naturelles qu'il avait rencontrées le long du Mississipi, Jolliet songea quelque temps à s'établir avec une vingtaine d'hommes dans la fertile vallée de l'Illinois. Il en fit même la demande officielle au Roi, mais Sa Majesté ne voulut pas y consentir, par crainte de trop éparpiller les forces vives de la colonie.

L'honneur de compléter la découverte du Meschacébé devait être réservé à un autre explorateur de génie: *Robert Cavelier de la Salle.*

5. *La Salle en Louisiane,* 1682

Aventurier de génie

Robert Cavelier de La Salle fut nommé commandant du fort Cataracoui, sur le lac Ontario. Il aurait pu rester tranquille à son poste et devenir riche, mais il préférait de beaucoup le risque et l'aventure. Et c'est ainsi qu'un jour, il obtint de continuer l'exploration de Louis Jolliet et de Jacques Marquette le long du Meschacébé.

La Salle relia d'abord le Saint-Laurent au Mississipi par une série de forts: Niagara, Miamis, Crèvecœur... Ce dernier fortin voulait-il rappeler par son nom même les contrariétés de toutes sortes qui ne cessaient d'assaillir son fondateur ? C'est possible, car le malheur semblait s'acharner sur cet aventurier de génie.

Un jour, par exemple, on vint apprendre à La Salle que son magnifique voilier, le *Griffon,* destiné au commerce des fourrures sur les Grands Lacs, venait de sombrer avec tout son équipage. A quelque temps de là, les fournisseurs de Québec et de Montréal s'emparèrent des biens de l'explorateur, y compris le lit de son secrétaire. Enfin, un compagnon

même du découvreur tenta d'empoisonner son maître, dont l'humeur lui paraissait trop batailleuse.

Courage extraordinaire

La Salle allait-il se décourager? Allait-il abandonner son projet d'exploration sur le Mississipi? Mais non. Se raidissant contre le malheur, cet homme doué d'un courage invincible et d'une volonté réellement extraordinaire, descendit à Montréal avec trois hommes frais et dispos, régla ses affaires en huit jours, et revint au fort Frontenac avec vingt-cinq nouveaux engagés.

Et il partit, plus endetté, mais aussi plus résolu que jamais à ne pas manquer le but qu'il s'est proposé d'atteindre: l'embouchure même du grand fleuve Mississipi.

La caravane comprend, cette fois, vingt-trois Français et une trentaine d'Indiens. La Salle ne songe plus à construire de ces voiliers qui coûtent beaucoup trop cher et dont la perte entraîne de véritables désastres; il poursuit donc sa course en canots, tout simplement.

Il avance, il découvre, il colonise, il fonde,
Il avance toujours...

Le fleuve s'élargit à vue d'œil. Et voici qu'après avoir traversé la région de l'Arkansas, et passé de la saison d'hiver à la floraison du printemps puis aux splendeurs de l'été, Robert Cavelier de La Salle arrive en triomphateur dans une superbe contrée qu'il nomme *Louisiane,* en l'honneur de Louis XIV, son illustre souverain.

Bien loin des grands pays d'Asie.
Qu'il cherchait, sous des cieux vibrant de poésie,
Dans un berceau de fleurs, de mousses, de lianes,
C'est vous qu'il découvrit, vierges Louisianes!
Et puis la mer! la mer! le beau golfe du Sud!

(Fréchette)

Prise de possession

Transporté d'un légitime orgueil, le dompteur d'espaces oublie quelques instants ses épreuves et ses tracas financiers. Entouré de ses compagnons, l'heureux et fier découvreur proclame françaises toutes les terres qu'arrose le Mississipi, dresse une colonne aux armes royales et une grande croix au pied de laquelle il enterre une plaque de plomb portant ces lignes

"Au nom de Louis XIV, roi de France et de Navarre, le 9 avril 1682."

Le chant du Te Deum et du Vexilla Regis et les décharges de fusil complètent la démonstration. Mais comme les vivres se font rares, il faut se hâter de revenir aux Grands Lacs.

On a maintenant la preuve que la Grande-Rivière ne conduit pas à l'océan Pacifique, pas plus qu'en Chine, mais qu'elle offre une voie navigable entre Québec, Montréal et le golfe du Mexique. Ainsi, avec une population de dix mille âmes à peine, la Nouvelle-France s'étend du Labrador au delta du Mississipi.

Projet magnifique

Une idée géniale flotte maintenant dans le cerveau de La Salle : établir solidement le domaine de la France à l'embouchure du Mississipi, puis tendre la main à la colonie du Saint-Laurent au moyen de forteresses installées sur les rives du fleuve. Un tel projet donnait à la France le plus beau domaine colonial qu'une nation ait pu rêver, et l'Amérique du Nord devenait française!

La Salle s'empressa de traverser l'Atlantique pour exposer son plan au Roi et demander deux vaisseaux, qui aideraient à reconnaître l'entrée du Mississipi par mer et permettraient de commencer l'établissement d'un fort en Louisiane. Enthousiasmés, Louis XIV et son ministre lui en donnèrent quatre: le *Joly,* la *Belle,* l'*Aimable,* et le *Saint-François.*

Nouvelles difficultés

Par malheur, La Salle admit au hasard les quelque deux cents personnes dont il avait besoin pour coloniser son nouveau domaine. Dès le départ de la France, la querelle sema la division sur les navires. Des pirates espagnols s'emparèrent de l'un d'eux — le Saint-François — qui transportait la majeure partie des vivres et des outils. La Salle lui-même et la plupart de ses compagnons tombèrent malades en mer, et pour comble d'infortune, lorsque les vaisseaux atteignirent le golfe du Mexique, ils passèrent au large du Mississipi sans en apercevoir l'embouchure, par suite d'une brume épaisse qui flottait dans l'atmosphère.

Trois cents milles plus loin, La Salle soupçonnant l'erreur, voulut rebrousser chemin, mais le capitaine Beaujeu refusa net, et le découvreur de la Louisiane se vit contraint d'atterrir sur les côtes du Texas. La déception fut tellement grande pour les voyageurs, que plusieurs, capitaine en tête, retournèrent en France sans même avoir pris la peine de débarquer les boulets et les canons qui se trouvaient à bord du navire amiral.

Beaujeu n'ignorait pas, cependant, que La Salle et les siens possédaient huit canons, mais pas un seul boulet; qu'ils se trouvaient perdus sur une côte déserte et malsaine, et qu'il leur serait même impossible de communiquer avec les Antilles, toutes proches.

Fort Saint-Louis

Après le départ de leurs compagnons, les malheureux exilés songèrent à s'abriter d'une attaque toujours possible des indigènes, en construisant un fort à l'embouchure du Rio Colorado. Ce fut le fort *Saint-Louis*. Mais le travail était si pénible, le climat si brûlant, la nourriture si rare et si malsaine, que les plus robustes paraissaient épuisés. Certains désertèrent, et d'autres tombèrent sous le tomahawk des Peaux-Rouges en s'éloignant du fort pour la chasse ou la pêche.

La Salle se redressa. Il ne serait pas dit que Robert Cavelier de La Salle avait fléchi devant le malheur. Suivi d'une cinquantaine d'hommes, il partit à la recherche du grand fleuve, tandis que Joutel restait au fort avec les autres engagés. Mais quand les chercheurs revinrent, au bout de plusieurs mois, harassés, les habits en lambeaux, la moitié de leurs compagnons de route manquaient à l'appel.

Fin de l'aventure

On continuerait les recherches, c'est entendu. On franchirait même le continent pour trouver du secours. Mais hélas! aveuglés ou affaiblis outre mesure par les incroyables privations endurées depuis des mois, les compagnons du grand explorateur en vinrent à une résolution funeste: se débarrasser de leur chef.

Un jour que La Salle traversait une prairie couverte de hautes herbes, il tomba soudain, frappé d'une balle à la tête. Ainsi mourait à quarante-trois ans, sur le sol même qu'il avait découvert, exploré, arrosé de ses larmes et de son sang, Robert Cavelier de La Salle, dont l'étonnante carrière tient à la fois de la légende et de l'épopée.

6. Guerre avec les Anglais

L'empire français d'Amérique s'étendait du Labrador au golfe du Mexique; il fallait le défendre contre des voisins puissants: les Anglais et les Iroquois.

C'est ainsi que, soutenus par les Anglais qui avaient de nouveau déclaré la guerre à la France en 1688, les Iroquois recommencèrent, eux aussi, leurs déprédations. Dans la nuit du 4 au 5 août 1689, sept à huit cents de leurs guerriers réduisirent en cendres le village de Lachine, près de Montréal, massacrant une partie des citoyens et emmenant les autres prisonniers.

Un tel malheur pouvait abattre bien des courages, mais le vieux comte de Frontenac, revenu comme gouverneur en octobre de la même année, sut ranimer partout la confiance et l'ardeur.

Un gouverneur énergique

Frontenac fit face à tous les ennemis à la fois. Il entoura Montréal d'une nouvelle palissade en pieux de cèdre de quinze pieds de hauteur; il passa ses troupes en revue, les divisa en patrouilles pour mieux sillonner la campagne, et dressa des forts aux endroits périlleux.

Il voulut aussi regagner la confiance et l'amitié des Indiens alliés; amitié que le gouverneur précédent, Denonville, avait malheureusement perdue par suite d'un manque de droiture et d'honnêteté.

A l'assemblée générale de juillet 1690, Frontenac accueillit les chefs outaouais avec beaucoup d'égards, vanta leurs vertus, les admit à sa table, se montra publiquement en leur compagnie, paya grassement leurs fourrures et ne craignit pas de leur dire:



"Mes chers amis, il ne faut plus attendre les propositions des Iroquois, car ce sont des ennemis qu'il faut combattre désormais. Je les ai longtemps ménagés, pensant qu'ils finiraient par reconnaître l'affection de leur ancien père, mais il n'est pas possible de patienter plus longtemps. Je compte bien que vous marcherez tous avec nous contre les Iroquois."

Frontenac brandit la hache de guerre

Saisissant une hache, le vieux comte la brandit au-dessus de sa tête en dansant, et lui-même entonna le chant de guerre à la façon des Indiens.

Avant le départ de ses alliés, il passa leurs troupes en revue et constata que le nombre des guerriers s'élevait à douze cents hommes, tous résolus à combattre l'Iroquois.

Frontenac avait également reçu instruction de porter la guerre chez nos voisins du sud, les Anglais. Profitant des bonnes dispositions qui animaient les Canadiens, il les envoya détruire les avant-postes de *Corlar, Salmon Falls* et *Casco.*

Corlar

Le premier parti de guerre, formé à Montréal à la fin de janvier 1690, comprenait deux cents hommes ayant à leur tête l'habile Le Moyne de Sainte-Hélène et son frère d'Iberville, dont nous relaterons bientôt les prouesses à la baie d'Hudson. Provisions à l'épaule, fusils en bandoulière et raquettes aux pieds, les braves se mirent en route, au plus fort de l'hiver. En dix-huit jours, ils atteignirent *Corlar,* dont les portes n'étaient même pas fermées à cette heure tardive — il était onze heures — car on ne s'attendait guère à une pareille visite en cette saison de l'année.

Couverts de givre, exténués de fatigue et grelottant de froid, les Canadiens investirent la place sans bruit. A une heure du matin, ils prirent d'assaut le fort et le village, et massacrèrent tous ceux qui tentaient de résister. Ils n'épargnèrent que le major Glen et ses domestiques, en reconnaissance des égards dont ils avaient coutume d'entourer les Français tombés aux mains des Iroquois. Soixante Anglais périrent pendant l'attaque; une vingtaine parvinrent à s'enfuir du côté d'Albany, et les autres se constituèrent prisonniers.

Salmon Falls, sur la côte de l'Atlantique

Le second parti, formé à Trois-Rivières, comprenait une cinquantaine d'hommes résolus, commandés par Hertel. En suivant la vallée de la rivière Saint-François et celle du Connecticut, les nôtres atteignirent le village de Salmon Falls, que protégeaient de hautes palissades.

Comme la lutte menaçait d'être longue, Hertel lança ses hommes sur tous les points à la fois. Trente Anglais périrent pendant l'action, et cinquante-quatre furent faits prisonniers.

Informés de cette nouvelle, deux cents habitants d'un village voisin résolurent de barrer la route aux vainqueurs, qui les attendirent au passage d'un pont étroit. Sûrs de la victoire, les assaillants s'engagèrent résolument sur le pont, mais au signal de leur chef, les Canadiens les chargèrent avec énergie, en tuèrent une vingtaine et semèrent l'épouvante parmi les autres.

Casco, aujourd'hui Portland

Enfin, le troisième parti de guerre, formé d'une cinquantaine de Canadiens et de soixante Abénaquis, partit de Québec et s'achemina vers Casco, gros bourg que défendaient huit canons et de nombreux soldats. Incapable de s'attaquer de front à une telle forteresse, Portneuf fit creuser une tranchée dans un monticule qui protégeait le fort. Il allait atteindre la palissade même, lorsque les défenseurs crurent prudent de



hisser le drapeau blanc. Ils furent tous faits prisonniers. Les fortifications furent rasées, et les habitations brûlées à deux lieues à la ronde.

Portneuf dut même abattre deux mille têtes de bétail, que nos adversaires destinaient à l'alimentation de leurs troupes pendant la prochaine guerre contre la Nouvelle-France.

Les expéditions organisées par Frontenac avaient donc toutes trois remporté le plus éclatant succès.

La revanche des Bostonnais

Un moment terrifiés par l'attaque si subite de leurs avant-postes, les colons de la Nouvelle-Angleterre résolurent de venger les dommages subis à Corlar, à Salmon-Falls et à Casco. Au cours d'une grande assemblée tenue à l'endroit désigné aujourd'hui sous le nom de New-York, ils convinrent d'attaquer la Nouvelle-France de deux côtés à la fois: Québec et Montréal.

Au printemps de 1690, deux mille cinq cents hommes, sous la conduite du général Winthrop, descendirent le Richelieu avec le dessein de mettre le siège devant Montréal. Mais la petite vérole s'étant déclarée dans le camp, Winthrop fut contraint de rebrousser chemin.

De son côté, l'amiral Phipps s'emparait de Port-Royal et des autres principaux postes de l'Acadie. Le 9 juin, il revenait à Boston avec soixante-quinze prisonniers. Accueilli partout avec transport et salué comme "un grand homme de guerre", il réunit, cette fois, trente-quatre vaisseaux et plus de trois mille hommes.

Phipps se mit en route si tard à l'automne, qu'on avait cessé de l'attendre dans la capitale de la Nouvelle-France. Frontenac présidait alors la vente annuelle des pelleteries à Montréal, où il s'était rendu avec le dessein de mobiliser mille deux cents soldats pour faire face à l'armée de Winthrop. Il ne se doutait nullement de la maladie survenue aux troupes anglaises du Richelieu, non plus que du grave péril qui me-

naçait maintenant Québec. Mais un canotier, qui avait franchi en trois jours la distance Québec-Montréal, vint heureusement l'en prévenir.



Aux armes!

A dix heures du soir, le 14 octobre, Frontenac entrait à Québec, avec trois cents hommes d'élite; le 16, trente-quatre navires anglais pointaient à l'horizon.

Québec ne disposait que d'une vingtaine de canons et ne possédait que peu de munitions. Mais l'entente la plus complète régnait entre ses citoyens. Les plus riches avaient généreusement souscrit quatre mille livres ($800.00) pour la défense de ses remparts: somme considérable pour l'époque.

Le retour de Frontenac rassura les plus timides. Même les étudiants du Séminaire réclamèrent l'honneur de s'enrôler dans la milice de Beauport, sous les ordres du seigneur Juchereau de Saint-Denis.

Monseigneur de Laval, qui venait de donner sa démission comme évêque de Québec, avait suggéré de fixer un tableau de la Sainte-Famille au clocher de l'église; et monseigneur de Saint-Vallier, le nouvel évêque, adressa une circulaire pour stimuler le zèle des défenseurs.

L'assurance devait grandir encore quand, aux premiers jours du siège, les soldats de Montréal et de Trois-Rivières entrèrent solennellement dans la ville au son des tambours et des trompettes.

Ultimatum en règle

Se croyant en face d'une ville sans défense, Phipps adressa par l'un de ses parlementaires, la sommation sévère que voici:

"Au nom de leurs très excellentes Majestés, Guillaume et Marie, Roi et Reine d'Angleterre, moi, Guillaume Phipps, je viens venger les insultes faites aux paisibles colons de la Nouvelle-Angleterre. Cependant, désireux d'éviter les actions inhumaines et contre le christianisme, je demande que vous me remettiez vos forts et vos châteaux sans les démolir, de même que toutes les munitions, les captifs, vos propres personnes et vos biens.

"Si vous faites cela, vous pourrez espérer le pardon de moi, comme un chrétien. Si vous refusez, je vengerai par la force des armes les torts et les injures des Français. Vous regretterez amèrement de ne pas avoir accepté la faveur qui vous est offerte de devenir sujets de la couronne d'Angleterre. J'attends votre réponse positive dans une heure."

Fière réponse

Très en colère, Frontenac patienta tout de même jusqu'à la fin de la lecture.

"Je ne vous ferai pas attendre une heure, répondit-il à l'envoyé de Phipps. Votre général croit-il que, même s'il m'offrait des conditions un peu plus douces, je serais d'humeur à les accepter?"

Montrant les officiers en costume de guerre, dont le château Saint-Louis était rempli, il ajouta:

"Croit-il que tous ces braves gens qui m'entourent y consentiraient et me conseilleraient de me fier à la parole d'un homme qui vient de violer les clauses de la capitulation de Port-Royal? Non, Monsieur! Sachez que je vais répondre à votre général à coups de fusil et par la bouche de mes canons. Apprenez qu'on n'envoie pas sommer de la sorte un homme comme moi."

Hésitations de l'adversaire

Les soldats français bandèrent les yeux du parlementaire, comme ils l'avaient fait d'ailleurs à son arrivée, et le

conduisirent en tous sens, à travers la ville, et au milieu d'un grand bruit, comme pour faire croire que la ville était fort bien défendue.

Très surpris de la fière attitude du gouverneur français, Phipps n'osa pas attaquer la ville directement. Il essaya plutôt de débarquer ses troupes à Beauport, mais nos soldats le contraignirent de se retirer.

Le lendemain, cinq cents habits rouges descendirent de nouveau à Beauport, mais comme on était à marée basse, ils durent s'aventurer sur un terrain vaseux où ils enfonçaient à chaque pas. Quatre cents Canadiens, qui les guettaient dans les buissons de la rive, les attirèrent dans des embuscades et leur infligèrent de lourdes pertes. Les nouveaux venus, ne connaissant guère ce genre de combat, se retirèrent en jurant contre ces Français qui, disaient-ils, se battent à la façon des Indiens.

Grand vacarme

Dans l'après-midi du 18 octobre, quatre gros navires de guerre mouillèrent en face même de la ville. A peine se trouvaient-ils à portée de fusil, que Frontenac ordonna de les saluer par une décharge de toutes ses batteries. Les Anglais ripostèrent, et les canons tonnèrent pendant quatre heures.

Par bonheur, les dommages furent insignifiants du côté des Français: quelques édifices endommagés, un homme tué, un autre blessé; par contre, les batteries françaises infligèrent de sérieux dommages aux navires ennemis. L'habileté de Sainte-Hélène ayant abattu le pavillon-admiral, quelques jeunes gens s'élancèrent à la nage, malgré le feu de l'ennemi, et rapportèrent fièrement le précieux trophée.

Dernier combat

Le plus sérieux engagement se livra le 21 octobre à la côte de Beauport. L'ennemi tentait de s'emparer d'une mai-

son palissadée, qui constituait la clef des positions françaises; mais pris de flanc par les miliciens de Frontenac, les Anglais se rembarquèrent en désordre après avoir perdu beaucoup de monde et sans même avoir eu le temps de sauver leurs canons.

Phipps se radoucit, traita modestement avec Frontenac d'un échange de prisonniers, et regagna la mer. Pour comble de malheur, une tempête l'assaillit dans le golfe et fit sombrer la moitié de ses navires.

Victoire!

Quant aux Québécois, ils s'assemblèrent à la cathédrale, gouverneur en tête, pour entonner le *Te Deum* d'action de grâces et suspendre à la voûte le drapeau pris à l'ennemi.

La nuit venue, Frontenac fit allumer un grand feu de joie; les maisons s'illuminèrent, et même les pièces enlevées à l'ennemi s'associèrent à la joie commune en tonnant de leur voix de bronze: *Victoire!*

L'Eglise canadienne invoqua Marie sous un nouveau vocable: celui de *Notre-Dame de la Victoire.*

Louis XIV fit frapper une médaille commémorative portant cette inscription: *La France victorieuse dans le Nouveau-Monde : Québec délivré, 1690.*



7. Courses et exploits d'Iberville

Alors que Frontenac défendait avec énergie la capitale de la Nouvelle-France ou s'employait à châtier les colons de la Nouvelle-Angleterre, l'infatigable Pierre le Moyne d'Iberville se distinguait sur tous les points du pays: en Acadie, à Terre-Neuve, à la baie d'Hudson.

La Nouvelle-France voulait chasser les Anglais solidement établis à la baie d'Hudson. Et comme il s'agissait d'une mission difficile, le gouverneur s'adressa à une centaine de braves, parmi lesquels les trois frères Le Moyne: d'Iberville, de Sainte-Hélène et Maricourt.

La petite troupe partit de Montréal le 30 mars 1686. Elle remonta la rivière Outaouais, encore couverte de glace en plusieurs endroits. Dans les rapides, très forts à cette époque,



les hommes devaient souvent marcher dans l'eau jusqu'à la ceinture. En descendant la rivière Abitibi, l'un des canots chavira, et d'Iberville seul se sauva à la nage, mais non sans avoir perdu son fusil, ses vivres et une partie de ses vêtements.

Une autre fois, la forêt prit feu, et le danger devint si grand pour les canots français, dont la plupart transportaient de la poudre, qu'il fallut jeter des couvertures imbibées d'eau sur la cargaison, pour prévenir l'explosion.

Au fort Monsipi

Quatre-vingt-cinq jours après leur départ de Ville-Marie, nos braves atteignent enfin le fort de Monsipi, entouré d'une forte palissade et défendu par de nombreux canons.

Avec une poignée d'hommes, d'Iberville et son frère, de Sainte-Hélène, grimpent le long de la clôture et sautent à l'intérieur des fortifications, l'épée au poing tandis que Maricourt et le reste des soldats enfoncent la porte principale à grands coups de bélier.

Surpris dans leur sommeil, les soldats anglais courent se réfugier dans l'endroit le plus inaccessible du fort. D'Iberville les y suit, l'épée d'une main et le pistolet de l'autre. Seul contre des ennemis nombreux, il frappe à droite et à gauche, jusqu'à ce que ses compagnons parviennent à le secourir.

Le fort capitule: l'attaque n'a pas duré plus d'une demiheure, et les assaillants se sont enrichis de douze petits canons portatifs et de trois cents livres de poudre. Après s'être reposés quelques jours, ils franchissent gaiement les quelque cent vingt milles qui les séparent du fort Rupert.

Au fort Rupert

Un gros navire était mouillé au pied du fort. "Il nous le faut!" disent les intrépides gars de chez nous. Tandis que l'habile de Sainte-Hélène force l'entrée de la palissade,



d'Iberville et treize de ses compagnons profitent de la nuit sans lune pour s'approcher sans bruit du navire endormi. Ils grimpent silencieusement le long de ses flancs, abattent la sentinelle et occupent le pont.

Le coup de pistolet a tout de même fait trop de tapage. Un marin s'avance et saisit d'Iberville au collet, mais le Canadien est plus vif que l'Anglais. Il lui fend la tête d'un coup de sabre, court aux écoutilles, et envoie des balles dans le dortoir même des matelots. L'équipage se rend, et le fort capitule à son tour: la victoire est complète.

Albany (Sainte-Anne)

A cent milles plus loin se dresse un troisième fort, Albany mieux défendu que les autres. Nos héros, qui se sont divisés

en deux équipes, voyagent par terre ou par mer. Les marcheurs trouvent la route bien longue. Ils ont même épuisé leurs provisions de bouche. Dans leur détresse, ils font un vœu à la bonne sainte Anne: si elle leur donne la victoire, ils verseront chacun quarante sous pour son sanctuaire de Beaupré, et lui feront hommage du drapeau anglais flottant au sommet du grand mât.

Pendant ce temps, d'Iberville se dirige, lui aussi, vers le fort Albany, mais par la voie de la mer, et à bord du navire dont il vient de s'emparer. Des vents contraires l'empêchent de rejoindre ses compagnons. Tout à coup, le vent tourne, et le navire accoste au fort Albany.

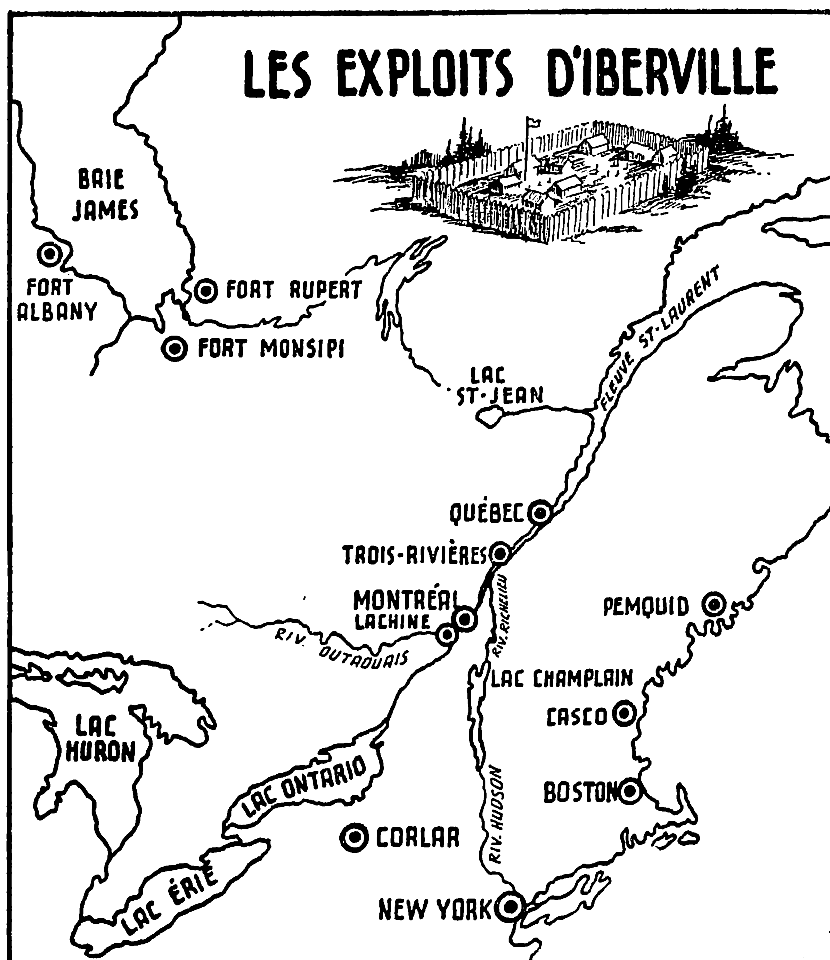
Les Canadiens reprennent courage, et la lutte s'engage. Elle devient si chaude que les défenseurs du fort courent se cacher dans leurs caves, parmi les ballots de fourrures, tandis qu'un de leurs compagnons hisse le drapeau blanc.

Cinquante hommes, sous les ordres d'Iberville, pénètrent dans la place, la démolissent et brûlent toutes les fortifications environnantes. On est au 26 juillet, fête de sainte Anne, et le fort Albany perd son nom pour adopter celui de la grande thaumaturge: *Sainte-Anne.*

Nouveaux exploits

Etonnante et extraordinaire campagne que la prise des forts Monsipi, Rupert et Sainte-Anne: elle désorganisait complètement la compagnie anglaise de la baie d'Hudson. Nommé gouverneur de la baie, avec mission de sauvegarder les intérêts de la France dans les mers du nord, d'Iberville revint cependant à plusieurs reprises à Montréal ou à Québec. Et ce fut chaque fois, pour accomplir quelque action d'éclat.

En 1690, par exemple, il prenait part à l'expédition de Corlar. En 1694, il était confirmé dans ses fonctions de commandant général des postes français de l'Amérique du Nord, et plus spécialement chargé de saisir le fort *Nelson*: le seul important que possédaient encore les Anglais à la baie d'Hudson.



Muni de deux petits navires et d'une centaine de soldats, parmi lesquels ses deux frères, Joseph et Louis, d'Iberville reprit la route du nord. “Nous parvînmes au fort Nelson, vendredi, le 2 octobre, raconte le Père Marest, jésuite et aumônier de l'expédition. Nous chantâmes plusieurs hymnes pour adorer la croix du Sauveur dans un pays où elle a été tant de fois profanée...”

Prise du fort Nelson

Dès les premiers jours du siège, malheureusement, Louis Le Moyne tomba frappé d'un coup de mousquet. C'était le troisième des frères Le Moyne, à verser son sang pour la patrie, car Sainte-Hélène était mort au siège de Québec par Phipps (en 1690) et François avait péri dans un engagement contre les Iroquois à Repentigny.

Le 13 octobre, d'Iberville somma le gouverneur anglais de se rendre dans les vingt-quatre heures, sans quoi la place serait réduite en cendres. Comprenant que toute résistance devenait inutile, les cinquante-trois soldats de la garnison se constituèrent prisonniers. Et tandis que le vainqueur repassait en France sur le *Poly*, chargé de fourrures, soixante-dix de ses hommes restèrent à la garde de ce fort convoité depuis si longtemps.

En Acadie

En 1696, la France chargeait d'Iberville d'une nouvelle mission: celle de détruire Pemquid sur la baie de Fundy. A la tête de deux navires, l'*Envieux* et le *Profond*, le héros canadien s'aperçoit que trois navires anglais cherchent à lui barrer la route. Sans perdre un seul homme, il s'empare du premier et contraint les deux autres à se sauver dans la brume.

A peine d'Iberville a-t-il jeté l'ancre devant Pemquid que deux cents Abénaquis le rejoignent sous les ordres de Saint-Castin, rude gaillard français, devenu leur chef. Mais le fort est entouré de hautes palissades, flanqué de quatre tours massives et armé de puissants canons. Rien de surprenant si le capitaine Chubb répond avec fierté:

"Quand même la mer serait couverte de vaisseaux français, quand même les bois seraient remplis de Sauvages et de Français, je ne me rendrai que lorsque je serai réduit à la dernière extrémité."

D'Iberville ordonne l'attaque, et tandis que les bombes pleuvent sur Pemquid, Saint-Castin trouve le moyen de re-

mettre aux adversaires l'ultimatum suivant: "Si nous sommes forcés de faire une brèche, il deviendra impossible d'empêcher les Indiens de vous massacrer sans pitié".

Les Anglais impressionnés capitulent à la seule conditions qu'ils seront transportés à Boston et protégés contre la fureur des Abénaquis.

A Saint-Jean de Terre-Neuve

D'Iberville fit ensuite voile vers *Plaisance,* la capitale des postes français de Terre-Neuve. Avec M. de Brouillan, le gouverneur de l'île, il voulut se porter sans retard vers *Saint-Jean,* capitale anglaise, que défendaient trois forts. Mais tandis que les Anglais mobilisaient deux mille hommes, d'Iberville et Brouillan ne pouvaient guère leur en opposer plus de deux cent vingt-cinq. Encore fallut-il marcher dans la neige et à travers les forêts pendant un mois, du 1er au 28 novembre.

Enfin, nos intrépides marcheurs atteignirent les avant-postes de Saint-Jean. Ils eurent d'abord affaire à une colonne de quatre-vingt-dix hommes qui, embusqués derrière d'imposants rochers, s'y croyaient parfaitement en sûreté. Après avoir reçu la bénédiction de leur aumônier, les nôtres s'élancèrent sur eux, tête baissée, et les repoussèrent jusque dans la ville.

Les deux premiers forts capitulèrent assez facilement, mais le troisième, défendu par quatre bastions, une redoute et douze canons, ne voulait pas répondre à l'ultimatum que lui adressaient les assiégeants. D'Iberville prépara l'attaque en brûlant toutes les maisons environnantes. Or au moment même où il allait donner l'assaut final, la garnison anglaise capitula.

Qu'allaient faire les vainqueurs pendant l'hiver? Se reposer? Mais non. Sac au dos, raquettes aux pieds, d'Iberville et ses infatigables soldats dévastèrent les côtes, semant partout la terreur du nom français. Il ne restait à prendre

que *Bonavista,* lorsque le chef de l'expédition reçut l'ordre de retourner à la baie d'Hudson, où les Anglais venaient de reprendre le fort Nelson.

Encore à la baie d'Hudson (1697)

A la tête des cinq navires que le roi de France mettait à sa disposition pour libérer la baie, d'Iberville dut affronter des obstacles presque insurmontables. Il dut lutter contre les courants et contre d'énormes glaciers qui brisèrent le gouvernail de l'un de ses navires, et en écrasèrent un autre avec une telle violence qu'on eut grand-peine à sauver l'équipage.

Le 3 septembre 1697, enfin, après trois semaines d'efforts gigantesques, le *Pélican,* que montait d'Iberville lui-même, réussit à se dégager des icebergs. Mais quand il parvint en vue du fort Nelson, il s'aperçut qu'il était seul; seul contre trois navires ennemis qui s'apprêtaient à lui barrer la route.

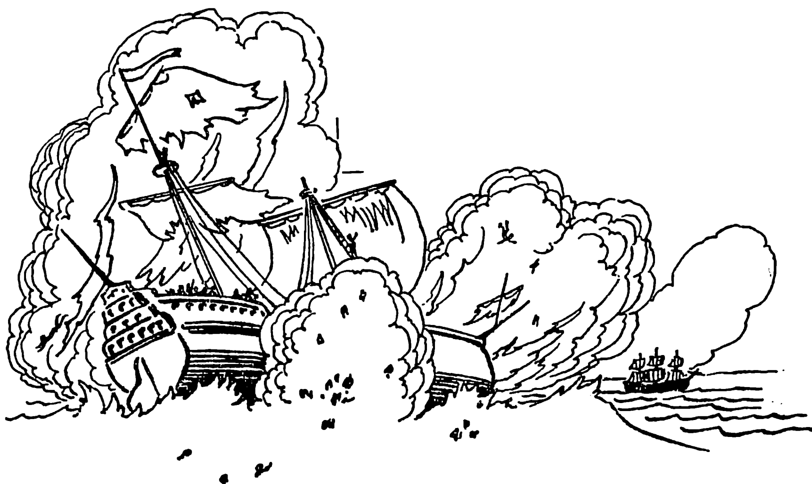
Un contre trois! Parbleu, qu'importe!
Le Pélican n'eut jamais peur.
Il vole, et le "nordet" l'emporte
Dans un large souffle vainqueur.

L'adversaire, qui a reconnu d'Iberville, l'invite poliment à se rendre, plutôt que d'engager une lutte beaucoup trop inégale. Non, messieurs, il n'est pas dans les habitudes de Pierre le Moyne d'Iberville de redouter un adversaire, même supérieur en nombre!

Assailli de tous les côtés à la fois, le *Pélican* se démène de neuf heures du matin à une heure de l'après-midi, vomissant la flamme et le fer par toutes ses ouvertures. Mais les Anglais veulent en finir au plus tôt.

Droit sur le Français, le Hampshire
S'élance. Sans perdre un instant,
Le Pélican l'évite et vire,
Et le mitraille à bout portant.

Le gros et fier navire anglais tournoie et sombre avec ses cinquante-six canons et ses deux cent trente hommes d'équipage.



Au tour du *Hudson Bay,* maintenant! Bien que le *Pélican* ait reçu sept coups de canon à la ligne de flottaison, le commandant s'écrie: "A l'abordage, mes amis!" L'arme au poing, les Canadiens bondissent, mais le *Hudson Bay* capitule, tandis que le troisième navire s'enfuit à la faveur de la nuit.

Des vivats de réjouissance
Se mêlent aux chansons de bord:
Vive Québec ! Vive la France !
France ! redit l'écho du nord !

(Nérée Beauchemin)

Reprise du fort Nelson

Vainqueur de trois navires, le *Pélican* devait affronter un quatrième adversaire, plus redoutable encore: la tempête. Sérieusement endommagé par la lutte qu'il venait de subir, percé même de bord en bord, au point que l'eau pénétrait dans la cale à gros bouillons, il perdit son gouvernail pendant l'ouragan et se vit projeté sur les côtes avec tant de violence qu'il se rompit par le milieu.

Dix-sept hommes étaient déjà morts de misère et de froid, quand les autres navires français, venant à la rescousse du *Pélican,* permirent d'entreprendre sans retard le second siège du fort Nelson.

Les Anglais se disaient prêts à se rendre, mais à la condition de pouvoir conserver les vingt mille peaux de castor enfermées dans leurs caves. "Ou bien les assiégés acceptent de se rendre purement et simplement, leur fit répondre d'Iberville, et alors, ils devront envoyer trois ôtages avant la nuit; ou bien, ils refusent, et ce sera le massacre général."

Le fort capitula une seconde fois: la baie d'Hudson était reconquise. Le traité de Ryswick, signé la même année, devait en confirmer la possession à la France.

Gouverneur de la Louisiane

En récompense de ses exploits de tous genres, d'Iberville fut nommé gouverneur de la Louisiane. Il mourut à la Havane en 1706. On le considère aujourd'hui comme l'un de nos plus grands hommes de guerre et comme l'un des plus illustres marins de l'histoire.

8. Progrès religieux de la période

Monseigneur de Saint-Vallier

En remplacement de Monseigneur de Laval, qui avait dû démissionner en 1684, la France nous envoya, comme deuxième évêque, un homme de grande vertu qui venait de refuser l'évêché de Tours, par esprit d'humilité, mais qui accepta celui de Québec: mission pénible, où il y aurait sans doute beaucoup de croix à souffrir et beaucoup de privations à endurer pour l'amour de Jésus-Christ.

Louis XIV se montra généreux envers Mgr de Saint-Vallier, qui avait rempli les fonctions d'aumônier à la cour et accompagné son souverain à la guerre. Grâce aux largesses royales, Mgr de Saint-Vallier allait pouvoir achever la cathédrale de Québec, élever un évêché et pourvoir à l'entretien de trente-six curés au lieu de vingt, comme en 1684.

Soin des pauvres

Comme les besoins du diocèse étaient immenses, Monseigneur se mit résolument à l'œuvre dès son arrivée à Québec. Tout l'intéressait: construction d'églises ou de presbytères, nomination de nouveaux curés, distribution aux églises les plus pauvres des ornements apportés de France, visite des communautés religieuses et de chaque famille de sa ville épiscopale. Il se rendit aussi à Montréal pour y répandre, là comme ailleurs, les secours dont on avait un si pressant besoin. En moins de quatre ans, plus de quarante églises seront bâties ou réédifiées par ses soins.

Ami des pauvres, Monseigneur voyait à ce que chaque paroisse vienne elle-même en aide à ses nécessiteux. Et comme la ville de Québec ne possédait pas encore d'hospice pour ses invalides, il fit lui-même l'achat du couvent Notre-Dame des Anges des Récollets, sur la rivière Saint-Charles, couvent qu'il transforma en hôpital. Ce fut l'*Hôpital Général de Québec,* l'œuvre de prédilection du second évêque de la Nouvelle-France.

Education de la jeunesse

A Trois-Rivières, Monseigneur ouvrit un monastère d'Ursulines qui devait servir à la fois de maison d'éducation pour les filles de la ville et d'hôpital pour les malades. Il acquit à cette fin la plus belle maison, située au bord du fleuve et entourée de jardins.



"Bâtie pour servir de résidence au gouverneur, disait une Ursuline du temps, elle offre l'aspect le plus agréable. Les jeunes élèves y pourront jouir de la vue du Saint-Laurent et

du paysage charmant de la rive opposée, tandis que la brise caressante y viendra rafraîchir journellement le front douloureux des pauvres malades."

Vers le même temps, Monseigneur approuvait la congrégation des Frères Charron, établie à Montréal en 1688, pour avoir soin des pauvres et des malades, former des maîtres et ouvrir des écoles dans les paroisses. Non seulement l'évêque de Québec soutenait ces écoles de ses propres deniers, mais il voulut aussi multiplier les écoles de filles, dirigées par les compagnes de Marguerite Bourgeoys, et s'engagea à payer l'entretien de deux sœurs dans toutes les paroisses qui auraient "le courage de leur bâtir une maison solide".

Nombreux voyages

Dans l'intérêt de son diocèse, Monseigneur traversa plusieurs fois la mer. Mais dans un de ces voyages, le navire qui le transportait *la Seine* fut pris par les Anglais, au grand dommage des pauvres et des hôpitaux de la Nouvelle-France, car le généreux prélat n'avait jamais apporté tant de toiles, d'étoffes, ni de couvertures. Au total, les pertes pouvaient atteindre les vingt mille livres.

Captif des Anglais pendant cinq ans, et retenu en France pendant plusieurs autres années, Monseigneur de Saint-Vallier répondait à ceux qui voulaient l'amener à donner sa démission sous divers prétextes: "Un évêque ne doit-il pas mourir les armes à la main?"

Zèle des âmes

Enfin de retour à Québec après une absence de treize ans, Monseigneur s'empressa de visiter de nouveau son diocèse, d'ordonner des prêtres et d'administrer le sacrement de confirmation. "Dès trois heures du matin, disent les annales, on le voyait à l'église où il entendait les confessions jusqu'à l'heure de sa messe, et où il accueillait tous ceux qui venaient à lui." Il voulut même se rendre jusqu'en

Louisiane, mais ses prêtres s'y opposèrent par égard pour son âge et sa santé.

Comme l'eau-de-vie exerçait encore ses ravages au pays, Monseigneur combattit avec force cet odieux trafic, disant, par exemple, à ceux qui prônaient la vente de l'eau-de-feu: "Voulez-vous que nous conservions ce pays au roi de France en offensant le Roi du ciel? Notre monarque a trop de piété pour vouloir être maître du Canada, s'il n'en peut être maître qu'à cette condition. D'ailleurs, si les Indiens, à qui nous devons toujours refuser ce que nous ne pouvons leur accorder sans péché, nous mettent à mort, ah! ne vaut-il pas mieux que nous mourrions innocents que de vivre coupables?"

Par la parole et par l'exemple

Le second évêque de la Nouvelle-France cherchait, avant tout, à donner au pays de bons pasteurs et de saints prêtres, qui formeraient à leur tour des catholiques instruits des vérités de notre sainte religion. C'est dans ce but qu'il rédigea un catéchisme, multiplia les conférences, les lettres pastorales, et qu'il prêcha d'exemple. Un jour que l'Hôpital Général avait perdu son aumônier, Monseigneur se mit à faire tout l'ouvrage, confessant les pauvres et les religieuses, visitant les malades et administrant les mourants.

Si Monseigneur a toujours quelque aumône à distribuer aux nécessiteux, c'est qu'il vit lui-même très pauvrement. On ne sert sur sa table qu'un plat de viande bouillie et le vin le plus commun. C'est seulement quand il y a des étrangers qu'on présente d'autres mets, auxquels le prélat trouve facilement le moyen de ne pas toucher, pour raisons de santé. En carême, il fait asseoir à sa table quelque pauvre à qui il sert toujours le meilleur morceau.

Largesses peu communes

Monseigneur vit pauvrement, simplement; seules ses aumônes sont magnifiques, comme on pourra s'en convaincre

en parcourant la liste ci-dessous, ne renfermant que les dons connus des hommes:

Une fondation de 40 000 livres au Séminaire de Québec, pour l'entretien de six prêtres dans les missions indiennes les plus abandonnées.

La construction du palais épiscopal, qui coûta plus de 80 000 livres.

La fondation de l'Hôpital Général à laquelle Monseigneur consacra 60 000 livres.

La fondation des Ursulines de Trois-Rivières, qu'il dota de 30 000 livres.

Un don de 20 000 livres aux prêtres du Séminaire de Montréal.

Pour le soutien d'une école à Québec: 8 000 livres.

Aux Sœurs de la Congrégation de Notre-Dame: 6 000 livres.

Bref, Monseigneur de Saint-Vallier ne dépensa pas moins de 600 000 livres au Canada; 200 000 provenaient de son argent de famille.

9. Nouvelles hostilités

La paix de Ryswick ne fut pas de longue durée. Dès l'année 1701, la guerre éclatait de nouveau entre la France et l'Angleterre. Nos voisins du sud s'en réjouirent, ayant ainsi l'occasion de s'emparer de Terre-Neuve et de l'Acadie, territoires peu peuplés et mal défendus. Ils se dirent que l'heure était sans doute venue de venger l'échec de Phipps à Québec (1690).

En 1709, ils confièrent à Nicholson le soin de conduire une armée à Montréal par le Richelieu. Mais la peste se répandit parmi les soldats, et Nicholson dut revenir à Boston. L'année suivante, à la tête d'une flotte nombreuse, le général

s'empara facilement de l'Acadie, où les défenseurs étaient quinze fois moins nombreux que les assaillants.

Invasion du Canada

Enthousiasmé par le succès remporté en Acadie, Nicholson s'achemina par terre vers Montréal en 1711. Trois mille hommes, bien munis de canons, l'accompagnaient le long du lac Champlain. Pendant ce temps, Walker, parti de Boston, avec quinze navires de guerre et soixante-neuf vaisseaux de transport, remontait lentement les eaux du Saint-Laurent.

La Nouvelle-France crut, cette fois encore, sa dernière heure arrivée; mais une fois de plus, elle se tourna vers Marie, l'Espérance des désespérés:

... On entendit, un soir,
Dans le bruit du tambour et du tocsin qui clame,
Monter de tous côtés ce cri: *A Notre-Dame!*

On fit des jeûnes au pain et à l'eau, des processions solennelles, et des prières publiques très bien suivies. Les dames de Ville-Marie s'obligèrent à bâtir une chapelle en l'honneur de Notre-Dame de la Victoire, et firent vœu de ne porter ni rubans ni dentelles pendant un an.

Jeanne le Ber, la recluse, ranima les courages en disant: "Nous ne devons rien craindre: la très sainte Vierge aura soin de ce pays, car elle en est la gardienne".

Rien à craindre!

De sa meilleure main, Jeanne écrivit sur l'étendard de Ville-Marie, qu'un soldat devait porter en tête du bataillon: "Nos ennemis mettent toute leur confiance dans leurs armes; mais nous mettons la nôtre au nom de la Reine des Anges, que nous invoquons. Elle est terrible comme une armée rangée en bataille; sous sa protection, nous espérons vaincre nos ennemis."

Or, une nuit que la flotte de Walker n'était plus qu'à cinq cents milles de Québec, le vent s'abattit soudainement

sur elle avec une telle violence que vingt navires s'écrasèrent avec un bruit sinistre sur les récifs de l'Ile-aux-Œufs:

Et pendant que, dans l'ombre, au pied de l'Eternel,
Résumant sa prière en un vœu solennel,
Québec s'agenouillait dans son modeste temple,
Catastrophe inouïe, terrible, sans exemple,
Sur ces rocs où, dit-on, son fantôme revient,
La flotte de Walker se perdait corps et bien!

(Louis Fréchette)

Victoire!

Le lendemain, trois mille cadavres gisaient sur le rivage; et parmi eux, deux compagnies entières des Gardes de la Reine d'Angleterre, facilement reconnaissables à la couleur des habits.

Devant un pareil désastre, Walker rebroussa chemin, et son ami Nicholson l'imita.

Une fois de plus, la Nouvelle-France était sauvée. Dans toutes les églises, on chanta le cantique de Moïse après le miraculeux passage de la mer Rouge. Et quand, à la messe solennelle d'action de grâces du 25 octobre, un prêtre de Montréal proclama la sainte Vierge libératrice de la Nouvelle-France, la foule applaudit avec transport.

Les Québécois enthousiasmés changèrent le nom de leur chapelle *Notre-Dame de la Victoire* en celui de *Notre-Dame des Victoires.*



ACTIVITÉS PÉDAGOGIQUES

I. Louis XIV et le Gouvernement Royal.

1. On dit que l'année 1665 fut une année d'abondance; est-ce bien exact ? Pouvez-vous, à l'aide de votre manuel, énumérer les six ou sept catégories de personnes, d'animaux ou de choses, que nous reçûmes cette année-là ?

2. Quels forts le marquis de Tracy fit-il élever le long du Richelieu ? Pourquoi le long de cette rivière plutôt qu'ailleurs ? Quels forts ont donné naissance à des villes florissantes ?

3. Un camarade croit que le voyage du marquis de Tracy au pays des Agniers fut une partie de plaisir. En vous servant de votre manuel de 6e (et même aussi celui de la 5e année), vous montrez à ce camarade les sérieux obstacles que le marquis dut surmonter pendant l'expédition.

4. A-t-on raison d'affirmer que le voyage du marquis de Tracy produisit de très heureux résultats ? Pouvez-vous signaler au moins deux de ces résultats ?

II. Talon et les progrès de la colonie.

1. Dressez la liste des "moyens" qui pouvaient alors rendre le pays florissant, moyens auxquels recourut Jean Talon pour favoriser le développement du pays:

1. L'agriculture. 2. .... 3. .... 4. ....
5. .... 6. .... 7. .... 8. ....

2. A l'aide de votre manuel et de tout ce que nous avons dit ces derniers temps, pourriez-vous composer une phrase sur chacun des sujets mentionnés à l'article précédent ?

3. Avec quoi fabriquait-on le goudron au temps de Jean Talon ? Peut-on dire que les résultats obtenus furent satisfaisants ?

4. Pouvez-vous expliquer cette phrase du grand intendant: "J'ai ici de quoi m'habiller des pieds à la tête" ?

III. L'œuvre de Mgr de Laval.

a) ***Phrases à compléter, à l'aide du manuel :***

1. Une grande figure domine l'Eglise ... au temps de Jean Talon; et c'est celle de Mgr de ..., surnommé le ... et le Père de l'Eglise canadienne.

2. En 1663, Mgr de ... fonda le Grand Séminaire de ... Ce fut le ... de sa vie.

3. Pour assurer la subsistance de ses prêtres, Mgr établit aussi la ...

4. Il établit aussi le petit Séminaire dont le but était de ...

5. Monseigneur fonda aussi l'Ecole d'Arts et Métiers de ...

6. L'une des grandes consolations de l'évêque fut le baptême de ...

7. A la mort de l'évêque, les enfants disaient: "............."

b) *Lectures recommandées :*

Divers albums en couleurs illustrant la vie du premier évêque de la Nouvelle-France: celui du R. P. Gervais, S. J., de la collection *"Parade historique"*, *"Gloires nationales"* ...

c) *Travail d'équipe :*

A l'aide des manuels d'histoire ou des albums mentionnés ci-dessus, plusieurs élèves dessinent chacun un épisode de la vie de Mgr de Laval: par exemple, son arrivée à Québec, la fondation du Séminaire, le baptême de Garakonthié ... On exposera ces dessins, de manière à reconstituer par l'image, l'œuvre de Mgr de Laval, Fondateur et Père de l'Eglise canadienne.

IV. Découverte du Mississipi par Louis Jolliet et Marquette.

a) *Dramatisation :*

Louis Jolliet et Jacques Marquette, dont nous avons longuement parlé en 4e année, sont déjà pour nous de vieux amis. Il sera facile de dramatiser cette très belle histoire:

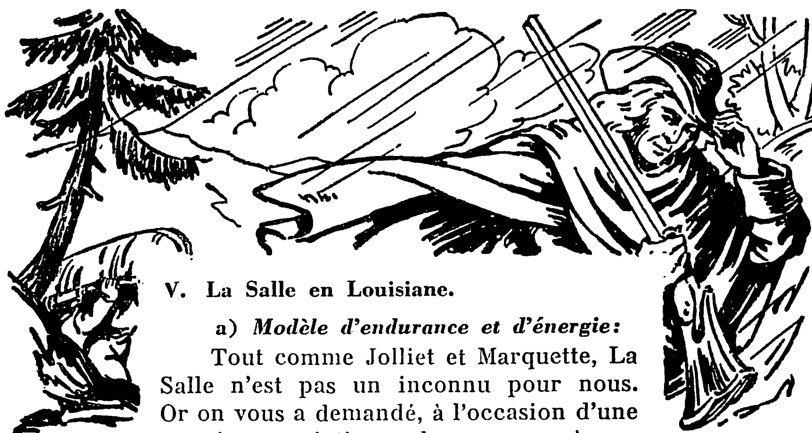
Jolliet et Marquette reviennent de leur longue excursion au pays de l'Arkansas, et vous leur parlez à peu près en ces termes: "Chers compatriotes, que nous sommes heureux de vous revoir ! On nous avait tant dit que votre voyage était fort dangereux, et que vous seriez infailliblement massacrés en cours de route ! Vous avez certainement bien des choses à nous raconter... Allons ! parlez-nous... de vos préparatifs de départ... des Indiens rencontrés sur votre chemin... de la ligne de partage des eaux ... des beautés du Mississipi, etc."

b) *Cartographie :*

A l'aide de votre Manuel d'histoire ou de votre Géographie, tracez soigneusement la route que suivirent Jolliet et Marquette dans leur exploration du Mississipi; illustrez votre carte en y indiquant la ligne de partage des eaux, les principales bourgades visitées, etc.

c) *Lecture conseillée :*

Louis Jolliet, de la collection *"Gloires nationales"*.



V. **La Salle en Louisiane.**

a) ***Modèle d'endurance et d'énergie:***

Tout comme Jolliet et Marquette, La Salle n'est pas un inconnu pour nous. Or on vous a demandé, à l'occasion d'une semaine patriotique, de proposer à vos camarades de classe Robert Cavelier de la Salle comme modèle d'endurance et d'indomptable énergie. Pouvez-vous, à l'aide de vos manuels d'histoire et du plan ci-dessous, rédiger sur ce projet un travail d'une page et demie ?

1° La Salle abandonne son poste de commandant au fort Cataracoui.

2° Malheur sur malheur...

3° Sur les pas de Louis Jolliet.

4° Prise de possession de la Louisiane.

5° Voyage en France.

6° Sur les côtes du Texas... La mort.

b) ***Etude du globe terrestre:***

Montrer, sur un globe terrestre, la route suivie par La Salle:

1° de Montréal au fort Cataracoui.

2° au golfe du Mexique.

3° de Montréal en France.

4° de la France aux côtes du Texas.

Au moyen d'une corde et d'une règle, et en se guidant sur l'échelle des milles inscrite sur le globe en question, calculer les distances approximatives parcourues chaque fois par le *prince des explorateurs.*

c) ***Lectures conseillées:***

La Salle, Père de la Louisiane, par Charles de la Roncière.

La Salle, collection *"Gloires nationales"*.

VI. Guerre avec les Anglais.

1. Faites un tableau indiquant le lieu de départ de nos troupes, lors de la destruction des postes anglais sur la côte de la Nouvelle-Angleterre; le ou les commandants de l'expédition, le nombre de soldats, le lieu d'arrivée, et le résultat de l'attaque. *Exemples:* Montréal. — D'Iberville et Sainte-Hélène. — 200 hommes. — Corlar. — 60 Anglais tués; plusieurs prisonniers.

2. Supposez que le brave Juchereau de Saint-Denis (soixante ans passés), qui prit une part active à la défense de Québec en 1690, raconte à ses neveux et nièces rassemblés autour de lui, l'attaque de la ville par les Anglais. Que dit-il à ses neveux et nièces ?

3. ***Lecture conseillée :*** "Louis de Buade, comte de Frontenac", album de la collection *"Gloires nationales"*.

VII. Courses et exploits d'Iberville.

1. ***Dramatiser :*** Le grand voyage vers la baie d'Hudson.
La prise des forts: Monsipi, Rupert, Sainte-Anne.
A Saint-Jean de Terre-Neuve.
De nouveau à la baie d'Hudson, à bord du *Pélican.*

2. ***Narration :*** En récompense de ses services, d'Iberville fut nommé gouverneur de la Louisiane. Il est permis de supposer que, des bords du golfe du Mexique, la pensée du grand Canadien s'envolait souvent vers les rives de la baie d'Hudson, de Terre-Neuve ou de l'Acadie. Or un soir, vous avez la bonne fortune de l'aller visiter en Louisiane. Le "Chevalier des Mers" veut bien satisfaire votre curiosité en vous racontant ses prouesses du temps passé. Que vous dit-il ?

3. ***Lecture recommandée :*** D'Iberville (Eugène Achard).
D'Iberville ("Gloires nationales").

VIII. Progrès religieux de la période.

On a dit que Mgr de Saint-Vallier était un homme de grande vertu. Pourriez-vous, à l'aide de votre Manuel, relever quelques exemples de:

Grande générosité envers les pauvres.
Zèle pour l'instruction de la jeunesse.
Fermeté dans la question de l'eau-de-vie.
Incroyables largesses envers les institutions religieuses.

IX. Prise de l'Acadie : invasion du Canada (1711).

En 1711, les Québécois enthousiasmés changeaient le nom de leur chapelle — Notre-Dame de la Victoire — en celui de *Notre-Dame des Victoires.*

Mais d'où venait cet enthousiasme ? Avait-on raison de se réjouir ainsi, et de remercier plus spécialement la sainte Vierge ?

A l'aide de votre manuel — texte et images — racontez à votre façon l'invasion du Canada et la destruction de la flotte de Walker.

X. *Devinez mon nom !*

1. J'ai chassé les Anglais de la baie d'Hudson. Je fus surnommé le "Chevalier des Mers". J'appartiens à la famille Lemoyne:.........

2. J'administrai la colonie par deux fois. Je fus surnommé "le Sauveur de la Nouvelle-France" :.........'

3. Je profitai des années de paix pour développer les richesses de la colonie. Je fis progresser les exportations de la colonie avec les Antilles et la France:..........

4. Nous avons administré le Canada de 1604 à 1663. Nous avons perdu notre charte sous Louis XIV. Nous avons failli perdre le Canada:..........

XI. Esquisse d'un empire Français d'Amérique : *Qui suis-je ?*

1. Je fus le premier intendant du "Conseil Souverain".
2. En 1665, je suis venu assurer la sécurité de la colonie.
3. Je fis doubler la population en 7 ans.
4. J'étais accompagné du père Marquette dans mon exploration.
5. Je pris possession de la Louisiane au nom du roi de France.
6. Je commandais les forces anglaises contre Port-Royal.
7. En 1690, j'attaquai Québec avec une flotte de 34 vaisseaux.
8. Je délogeai les Anglais de la baie d'Hudson.

XII. *Le coin des chercheurs et des artistes.*

a) *Avec ou sans l'aide de votre Manuel, pouvez-vous réunir les mots qui, dans chaque cas, se rapportent à une même phrase ?*

1. Intendant... finances... justice.
2. Tracy ... expédition ... Iroquois.
3. Talon ... navires ... Antilles.
4. Jolliet ... Mississipi ... Arkansas.

5. La Salle ... Louisiane ... Louis XIV.
6. 1500 Iroquois ... Lachine ... Montréal.
7. Hiver ... parti de guerre ... Casco ...
8. Phipps ... Frontenac ... ultimatum.

b) ***Dessinez : (à l'aide de votre Manuel ou des albums de la collection "Gloires nationales").***

1. L'incendie des bourgades au pays des Agniers.
2. Louis Jolliet et le Père Marquette descendent le Missisipi.
3. La Salle plante une croix en Louisiane.
4. Frontenac répond fièrement à l'envoyé de Phipps.
5. D'Iberville, le chevalier des Mers : portrait.

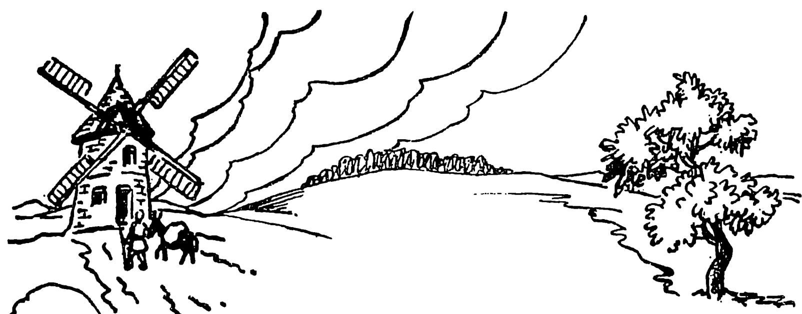
c) ***Etude des illustrations du Manuel :***

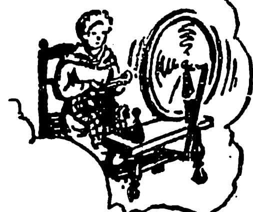
Observez attentivement les illustrations du 2e chapitre de votre Manuel d'histoire. Trouvez dans votre manuel trois phrases se rapportant à chacune d'elles. Transcrivez ces phrases sur votre cahier de devoirs. Gare aux fautes d'orthographe !



Vous savez maintenant que...

1. En 1663, Louis XIV réorganisa l'administration de notre pays sur le modèle des provinces françaises. Le *Conseil Souverain* se composait du gouverneur, de l'intendant, de l'évêque, et de trois à cinq conseillers.
2. L'intendant Talon déployait une activité considérable dans tous les domaines : agriculture, industrie, commerce. On l'appela le Grand Intendant.
3. Une grande figure domine l'Eglise canadienne à cette époque, et c'est celle de Mgr de Laval, premier évêque de la Nouvelle-France, fondateur du Grand et du Petit Séminaire de Québec.
4. En 1673, Louis Jolliet et Jacques Marquette découvrirent le Mississipi, dont ils descendirent le cours jusqu'à l'Arkansas.
5. Robert de la Salle voulut continuer l'exploration du Mississipi. Il en atteignit l'embouchure en 1682, et donna à la contrée le nom de *Louisiane*.
6. Frontenac dut châtier les colons de la Nouvelle-Angleterre, partiellement responsables du massacre de Lachine (1689). Pour se venger, les Bostonnais nous envoyèrent Phipps avec mission de bombarder Québec et de s'en emparer (1690). Phipps n'eut guère de succès.
7. D'Iberville, le plus illustre des frères Le Moyne, et notre plus grand homme de guerre, accomplit maintes prouesses en Acadie, à Terre-Neuve et à la baie d'Hudson, au point de mériter le titre de *Chevalier des Mers*.
8. En 1711, les Anglais tentèrent une seconde fois de s'emparer de Québec, mais sans succès. La flotte de Walker se brisa sur les récifs de l'Ile-aux-Œufs.
9. Mgr de Saint-Vallier, deuxième évêque de la Nouvelle-France, se fit remarquer surtout par son amour des pauvres et son zèle des âmes.





Chapitre 3

Trente ans de paix

1713-1744



1. Vaudreuil et Bégon

La Nouvelle-France venait d'échapper à l'invasion anglaise de 1711. Il est vrai que, par le traité d'Utrecht de 1713, elle dut céder Terre-Neuve et l'Acadie, mais elle allait enfin connaître trente ans de paix, une paix telle qu'on n'en avait pas vu de semblable, même au temps de Champlain, non seulement avec des Anglais, mais aussi avec les Iroquois. Paix fragile, mais enfin paix réelle, qui permit aux dix-huit mille colons français de se réorganiser et de prospérer, sous la sage administration des gouverneurs Vaudreuil et Beauharnois et des intendants Hocquart et Bégon.

Défense de la colonie

Il importait de fortifier la colonie contre une attaque toujours possible de la part des Anglais ou des Iroquois. Or la France conservait encore, dans la région de l'Acadie, une île rocheuse et déchiquetée, qui ne se prêtait pas à la colonisation, mais semblait propre à l'érection d'une forteresse pour protéger l'entrée du golfe Saint-Laurent.

L'île reçut le nom de *Royale,* comme pour marquer l'intérêt que lui portait la France, et son port, celui de *Louisbourg,* en l'honneur du Roi. A coups de millions, la mère-patrie y construisit une forteresse "imprenable", vers laquelle convergèrent tous les espoirs de la Nouvelle-France. Avec une poignée de Canadiens, Jean-Baptiste Hertel de Rouville, un héros des dernières guerres, traça des routes, et le gouverneur de Vaudreuil s'y rendit lui-même à plusieurs reprises avec l'intentant Bégon pour étudier sur place ou hâter la bonne marche des travaux.

Les travaux durèrent huit ans; ou plutôt, ils furent repris ou continués jusqu'en 1756. Outre les fortifications à parapet, on éleva plusieurs bastions isolés: celui du Roi, de la Reine, et du Dauphin.

Place la plus forte du continent

En 1740, Louisbourg est devenue une place forte, aux remparts imposants et aux longues casernes bâtis à grands frais de pierre apportée de France. Sa vaste rade donne asile aux barques de pêche et aux navires de commerce français. Sa ville, au plan régulier, renferme une résidence pour le gouverneur; un hôpital tenu par les Frères de la Charité; un couvent de la Congrégation de Notre-Dame, où cinq religieuses de Mère Bourgeoys instruisent les jeunes filles; et une église que desservent les Récollets.

Louisbourg abrite au surplus une grouillante population de soldats, de marins et de pêcheurs, auxquels se joignent une foule de Micmacs les jours de traite.

Si le climat de l'île reste froid et brumeux, la vie n'en devient pas moins intense et joyeuse. Cette gaieté de bon aloi se manifeste surtout dans les parties de chasse ou de pêche, dans les promenades sur les remparts, ou dans les réunions du soir où l'on joue aux cartes et où fusent le rire et les chansons.

Pour tout dire, Louisbourg rivalise d'entrain avec Québec et Montréal. Il alimente le courage et l'espoir des Acadiens, et c'est à juste titre qu'il s'enorgueillit de son rôle de *place la plus forte du continent.*

Industries domestiques

Tandis que le gouverneur de la Nouvelle-France s'emploie surtout à favoriser le commerce des fourrures et à maintenir la paix avec les Indiens, l'intendant s'efforce de réformer les finances et de promouvoir le développement des industries domestiques.

"La cherté des marchandises, écrit-il en 1714, a rendu les habitants industrieux. Ils font des tissus avec du fil et de la laine du pays; ils font aussi beaucoup de toile. Il y a à Montréal jusqu'à vingt-cinq métiers pour faire de la toile et des étoffes de laine. Les Sœurs de la Congrégation m'ont fait voir de l'étoffe qu'elles ont faite pour leur habillement: elle est aussi belle que celle qui se fait en France."

Commerce

A mesure que la population augmente, que les découvreurs s'avancent à l'intérieur du pays et que les établissements se développent, le Canada fournit aux manufactures de la mère-patrie un débouché de plus en plus considérable. En retour, notre pays expédie en France des peaux de castor, du blé, du maïs, de l'orge, des pois, du tabac, du chanvre, des huiles et du cuir.

Le Père Lafiteau, jésuite, missionnaire au Thibet, reconnaît chez nous le fameux *ginseng,* plante médécinale qui se vendait alors très bien en Chine. En une seule année (1752), le Canada dut expédier du ginseng pour une valeur de vingt mille piastres (cent mille livres).



Service des postes; accroissement de la population

En 1721, l'intendant put établir un service des postes et messagerie entre les principaux points du pays.

Malgré de nombreux départs pour la région des Grands Lacs, la Louisiane ou l'île Royale, la population de la Nouvelle-

France augmentait: Montréal comptait pour sa part trois mille âmes et Québec, sept mille.

Monsieur de Vaudreuil, qui vivait en harmonie parfaite avec l'évêque et l'intendant, fit procéder à une nouvelle répartition du pays. De la sorte les vingt-cinq mille Français de la colonie se trouvèrent divisés en quatre-vingt-deux paroisses, dont quarante-huit sur la rive nord et trente-quatre sur la rive sud, paroisses que les curés visitaient chaque année, de maison en maison.

On manque encore de bras

La Nouvelle-France manquait encore cependant de bras pour le commerce, l'agriculture, l'industrie et surtout pour la défense de la colonie.

Ainsi, tandis que nous ne pouvions guère compter sur plus de quatre mille cinq cents hommes en état de porter les armes, la Nouvelle-Angleterre en alignait soixante mille.

Deux malheurs vinrent de plus assombrir l'année 1725. Ce fut d'abord le naufrage du *Chameau*, navire qui amenait à Québec un nouvel intendant, monsieur de Chazel, le gouverneur de Trois-Rivières, des marchands, des prêtres, des maîtres d'écoles et plus de trois cents colons.

Ce fut ensuite la mort du marquis de Vaudreuil, qui avait gouverné sagement la colonie pendant vingt-deux ans.

2. Beauharnois et Hocquart

Monsieur de Beauharnois, successeur de Vaudreuil, s'employa, lui aussi, à maintenir la paix, tant à l'intérieur qu'à l'extérieur de la colonie. C'est ainsi qu'il envoya un millier de Canadiens et de Peaux-Rouges contre la turbulente tribu des Renards, établie dans la région des Grands Lacs.

Le nouveau gouverneur dépêcha du secours à monsieur de Bienville, gouverneur de la Louisiane, alors aux prises avec les Anglais et les Mexicains. Afin de travailler à l'extension de la Nouvelle-France, il encouragea la fondation d'une compagnie, dite *Compagnie des Sioux,* dont les membres s'engageaient à transporter des missionnaires chez les Sioux, à l'ouest du lac Supérieur, et à y construire un fort et une chapelle.

La compagnie n'ayant pas rempli ses obligations, le gouverneur la réorganisa sur des bases plus solides et fit construire le fort Beauharnois, à l'ouest du lac Michigan.

Gilles Hocquart

Gilles Hocquart, successeur de l'intendant Bégon, s'intéressait à tout: agriculture, colonisation, voierie, commerce, finances, industrie.

Il encouragea plus spécialement l'élevage des animaux et la culture du tabac, donnant lui-même l'exemple du travail sur son propre bien. Il favorisa la colonisation de deux importantes vallées du Québec: celles de la Chaudière et du Richelieu. Il obligea même les seigneurs à coloniser leurs terres, sous peine de confiscation par l'Etat. Et comme les menaces ne suffisaient pas à secouer les engourdis, il passa aux actes en s'emparant d'une vingtaine de seigneuries.

Moyens de locomotion

La colonisation se développait surtout le long des rivières, "ces chemins qui marchent", car depuis toujours, les voyageurs allaient d'une ville ou d'un village à l'autre en traîneau l'hiver sur le fleuve, et l'été, en barque ou en canot. Ils s'arrêtaient ici et là pour un repas ou bien pour la nuit. Ils portaient des lettres et aussi des nouvelles qu'ils semaient sur leur route.

Parfois, l'on voyait s'avancer sur le fleuve un bateau plat manœuvré par treize rameurs et couvert d'une toile avec

rideau sur les côtés pour protéger les voyageurs contre le soleil ou la pluie: c'était la barque de luxe du gouverneur ou de l'intendant.

Plusieurs navires sortaient chaque année des chantiers maritimes de Québec; aussi les communications avec Montréal devinrent-elles plus fréquentes et plus faciles, assez lentes cependant. L'intendant stimula si bien la construction des ponts et des chemins que la grand-route ou *chemin du Roi* s'ouvrit en 1734.

Les Québécois purent dès lors atteindre Montréal en quatre jours au lieu de six. Ainsi, peu à peu, les différentes parties du pays se rattachaient les unes aux autres, depuis le bas du fleuve jusqu'au-dessus de Montréal.

Nos exportations

Nos importations dépassant de beaucoup nos exportations de fourrures et de poissons, Hocquart stimula la vente du bois de construction, du cuir, de la farine et du tabac. Afin d'obtenir un produit de meilleure qualité, il ordonna d'inspecter le blé et de le cribler. Il en expédia à l'île Royale et aux Antilles, fit tanner le cuir, fabriquer de l'huile et du goudron.

En 1735, on chargea sur le vaisseau du roi trois cent cinquante livres de térébenthine, quatre cents barils de goudron, cinq mille planches, et deux cent soixante pièces de pin ou d'épinette, destinées à la construction des navires.

Afin d'encourager les gens de la campagne à cultiver le tabac, il fit lui-même des essais à Chambly, à Beauport et à Québec, et récolta trente mille pieds de cette plante dont les feuilles atteignaient trente pouces de longueur sur vingt de largeur. Pour faire connaître les productions du Canada, il expédia de même en France des herbiers, des plantes, des graines et des glands provenant de chênes blancs, gris ou rouges; trois sortes de noix: amères, tendres ou dures; des

spécimens de cuivre du lac Supérieur et du lac Nipissing, du plomb, et de l'argent de Baie-Saint-Paul, de la colle de bœuf et de poisson, etc.

Bref, il développa si bien le commerce et le bien-être à travers le pays que la population blanche atteignit quarante-deux mille âmes en 1749.

Les mines

Comme on avait trouvé du fer dans la région de Trois-Rivières, à la fin de juin 1736, Hocquart monta aux mines du Saint-Maurice en vue d'y déterminer les endroits les plus convenables pour l'emplacement des chaussées et de la forge. Les travaux d'installation commencèrent à l'automne de la même année, et le 12 octobre, l'intendant pouvait annoncer au Secrétaire d'Etat que le nouvel établissement des Forges "était dans sa perfection".

Une seconde forge, installée près de la première en 1739, permit d'augmenter la production du métal chaque année. Comme on trouvait du bois en abondance dans le voisinage, les frais d'exploitation n'étaient guère élevés: environ six dollars par jour. Les revenus, par contre, étaient bons, puisque le fer se vendait une piastre les cent livres.

Voyages de découverte

La jeunesse de l'époque aimait le commerce et les voyages de découverte non seulement à cause de l'aventure qui la fascinait, mais aussi parce que les familles étant ordinairement nombreuses et peu fortunées, la plupart des adolescents devaient eux-mêmes pourvoir à leur propre subsistance et amasser les ressources nécessaires à la fondation de leur foyer.

En tête de ces audacieux que tentaient les voyages d'exploration, il convient de placer de La Vérendrye et ses fils.

3. Exploration de La Vérendrye

Tout jeune encore, Pierre de la Vérendrye s'était illustré sur divers champs de bataille, tant en France qu'en Amérique. A 27 ans, il revint au pays natal et se fixa aux rapides de la Gabelle, près de Trois-Rivières, où il s'adonnait à la culture d'un lopin de terre, en même temps qu'à la traite des pelleteries.



A l'école des Indiens

La Vérendrye profitait de ses rencontres avec les Indiens pour se familiariser avec leurs langues, leurs coutumes et leurs étranges formules de politesse. Habile chasseur, il sillonnait la forêt voisine en quête de pelleteries. Mais il n'était pas riche, et quand le gouverneur de la Nouvelle-

France lui proposa le poste de commandant des forts au lac Nipigon, il accepta gaiement.

Tandis que le papa s'en allait au loin gagner la subsistance de la famille, la maman restait seule à la Gabelle avec ses deux filles et quatre garçons, qui ne tarderont pas à marcher sur les traces de leur père.

Au lac Nipigon

Le nouveau commandant des forts au lac Nipigon reçut comme mission de faire en sorte que les Indiens viennent trafiquer chez lui plutôt que chez les Anglais de la baie d'Hudson. Afin de parvenir au but proposé, La Vérendrye résolut d'établir des postes plus à l'ouest, au delà des Grands Lacs.

Or en ce temps-là, les trappeurs indigènes de la région racontaient au gérant des forts tout ce qu'ils savaient, ou croyaient savoir, sur l'Ouest mystérieux. Ils parlaient... de riches moissons, de vastes troupeaux, de pierres précieuses habitées par le Grand Esprit et qui brillaient nuit et jour.



L'un de ces trappeurs, du nom d'Ochagah, parlait d'hommes à cheval, de pâturages où paissaient les bisons, de rivières coulant vers l'ouest et se déversant dans une immense nappe d'eau salée trop amère pour être bue.

Ochagah saisit une écorce de bouleau, l'étendit par terre et, à l'aide d'un copeau noirci, traça à grands traits la carte de l'Ouest.

L'Ouest mystérieux

Il s'agissait peut-être de la route de la Chine... Pierre de la Vérendrye avait quarante-cinq ans. Il s'offrit à conduire une expédition dans l'Ouest pourvu que le roi de France mît une centaine d'hommes à sa disposition; et comme la mère-patrie se disait incapable de l'aider, il accepta le concours de certains marchands de Montréal, qui lui fournirent les articles indispensables à la traite et supportèrent les frais de l'entreprise.

Pierre de la Vérendrye n'eut pas de peine à recruter une bonne cinquantaine d'engagés dans la seule région de Trois-Rivières. On remarquait aussi à ses côtés ses trois fils, Jean-Baptiste, Pierre, François; son neveu, Christophe de la Jemmeraye, et le Père Mésaiger, jésuite, aumônier de l'expédition.

Mille milles en canots d'écorce

Portés sur leurs fragiles canots d'écorce, les solides gars de La Vérendrye remontèrent des rivières très larges, souvent coupées de rapides effroyables. Alors les Peaux-Rouges lançaient une vieille pipe dans le courant pour apaiser le mauvais Génie des Eaux...

Les hardis Trifluviens n'atteignirent le lac Nipigon qu'au bout de soixante-dix jours, soit un trajet de mille milles, que le Pacifique Canadien franchit aujourd'hui en vingt-quatre heures.

Il fallut ensuite s'engager dans les nombreuses rivières qui serpentent à travers le continent. Or à la tête du lac Supérieur, un portage de dix milles barrait la route, dix milles de terrains impraticables qu'il fallait franchir canots et bagages sur le dos: c'était le *Grand-Portage*.

Succombant de fatigues, les canotiers refusaient d'avancer. Aidé du Père aumônier, La Vérendrye parvint à rallier la moitié de ses hommes, qu'il confia à son fils, Jean-Baptiste, et à son neveu, La Jemmeraye.

Après deux mois de pénible navigation, les hardis voyageurs parvinrent au pays des Cris. Ils y élevèrent un fort, qu'ils nommèrent *Saint-Pierre,* en l'honneur de leur chef, s'efforcèrent de gagner la confiance des Indiens, échangèrent des fourrures, et, le printemps revenu, redescendirent au portage du lac Supérieur.

Brillante réception

Tandis que Jean-Baptiste se rendait à Montréal y porter les fourrures, toute la troupe des explorateurs prenait la direction du fort Saint-Pierre.

Deux cents Indiens de la rivière à la Pluie, vêtus de leurs riches pantalons à franges et coiffés de plumes multicolores, se portèrent solennellement à la rencontre des distingués visiteurs.

La viande mijotait déjà dans un immense chaudron au centre de la place. Quand les Visages-Pâles et les Peaux-Rouges se furent assis autour du feu, le traditionnel calumet circula de bouche en bouche en attendant l'heure du banquet. Le vieux chef, déposant sa coiffure sur la tête du manitou blanc, l'assura qu'il ne mourrait pas de la main de ses ennemis.



Le chef des Blancs distribua de nombreux cadeaux et parla de poursuivre sa route vers l'Ouest.

"Nous te guiderons nous-mêmes," lui dirent les principaux de la tribu. C'est pourquoi cinquante canots indiens accompagnèrent les Français le long de la rivière à la Pluie jusqu'au grand lac des Bois, où s'éleva bientôt le fort Saint-Charles, ainsi nommé en l'honneur du gouverneur *Charles* de Beauharnois.

Sérieux tracas

Or voici que les marchands de Montréal refusèrent un jour de fournir les autres sommes nécessaires à la grande expédition de La Vérendrye. Le père dut revenir en hâte à Montréal. Racontant ses misères au gouverneur, il esquissa des cartes et des plans, dévoila ses espérances, et parla, en finissant, de l'honneur qui rejaillirait bientôt sur la France et son roi.

Devant une pareille confiance, les marchands de Montréal reprirent courage et consentirent à soutenir encore une fois l'étrange expédition. Suivi de son quatrième fils, Louis-Joseph, et d'un nouveau missionnaire, le Père Aulneau, le courageux explorateur repartit, plus endetté, mais plus enthousiaste que jamais.

Les grandes épreuves

De très lourdes épreuves ne devaient pas tarder à fondre sur La Vérendrye. Ce fut la mort de son neveu, Christophe Dufrost de la Jemmeraye, qui venait de fonder le fort Maurepas; ce fut ensuite la brusque disparition du Père Aulneau, jésuite, de Jean-Baptiste de la Vérendrye et de dix-neuf autres Français massacrés par les Sioux un soir qu'ils campaient à quelques lieues seulement du fort Saint-Charles.

On avait découvert vingt et un cadavres mutilés alignés côte à côte, les têtes séparées des corps, scalpées pour la plupart et enveloppées d'une peau de castor, comme pour ridiculiser l'affection que les Blancs portaient aux pelleteries. Vingt et un morts, vingt et un sur cinquante !

Fallait-il se décourager et tout abandonner? Mais non. Après un nouveau voyage à Montréal, La Vérendrye revint aux pays d'en haut avec un renfort de vingt-deux hommes et de six canons.

Au pays des Mandanes

Cette fois, le grand explorateur remonte la rivière Assiniboine, construit un nouveau fort — La Reine — et atteint le pays des Mandanes, où les Indiens se montrent si fiers de sa visite qu'ils grimpent sur les épaules les uns des autres pour mieux voir ces étranges Visages-Pâles venus de si loin!

Les Mandanes parlent de gens qui vivent encore plus à l'ouest et qui ont à leur disposition de superbes chevaux comme ceux des Blancs. Il est aussi question d'une rivière coulant vers l'ouest, et non pas vers la baie d'Hudson, comme les autres.

C'est le pays du Soleil Couchant, et c'est peut-être aussi la route de la Chine: deux fils La Vérendrye, François et Louis-Joseph, iront au pays du Soleil Couchant.

Enfin, les Rocheuses!

Un premier village de la tribu des Petits-Renards se joint à la caravane des La Vérendrye, puis un deuxième, puis un troisième, qui se disposaient précisément à partir pour la région des Montagnes; en sorte que le 1er janvier 1743, la troupe des explorateurs ne comprend pas moins de deux mille guerriers, à cheval pour la plupart.

Un jour de l'année 1743, les deux frères La Vérendrye se trouvent au pied de hautes montagnes qui leur barrent l'horizon. Ce sont les Rocheuses, grandioses, écrasantes, qui symbolisent si bien la puissance et la fierté de l'Amérique.

Les explorateurs aimeraient escalader la montagne, mais leurs guides s'y opposent. C'est pourquoi les de La Vérendrye doivent revenir auprès de leur père, qui n'a pas eu de leurs nouvelles depuis bientôt quinze mois.

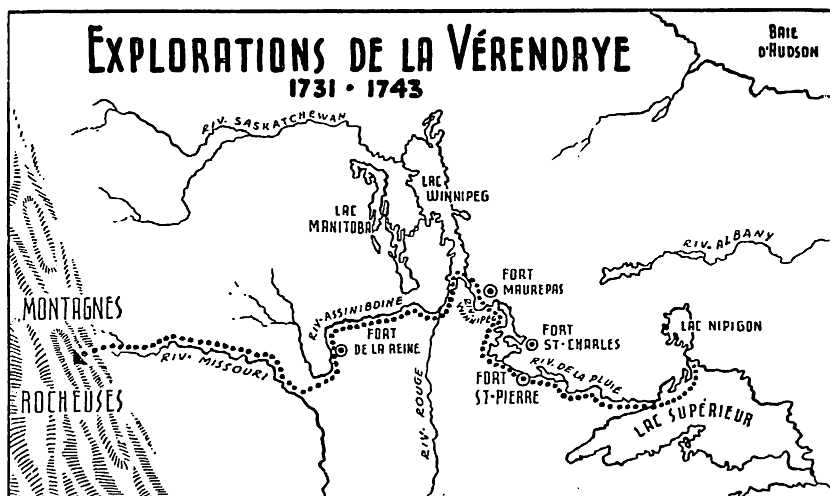


Au comble de la joie, Pierre Gaultier de la Vérendrye s'empresse d'écrire en France un long compte-rendu de cette célèbre expédition.

Honneur aux de La Vérendrye, père et fils !

L'honneur d'avoir découvert la région de l'Ouest appartient principalement aux fils de M. de la Vérendrye. Le père a pris pour lui la tâche plus difficile et qui convient mieux à son âge, de diriger l'entreprise, de surveiller la traite, d'entretenir des relations amicales avec les Indiens, de stimuler le zèle des équipeurs toujours en retard, de faire ouvrir les chemins, d'affermir les établissements déjà fondés.

Toujours prêt d'ailleurs à payer de sa personne lorsque l'occasion le demande, il parcourt à pied des distances qui effraieraient l'imagination d'un Européen. C'est avec raison que ses fils ont pu dire:



"Il a marché et nous a fait marcher de manière à atteindre le but, et il l'aurait certainement atteint s'il eût été plus aidé..."

Exemple d'énergie

Comme la plupart des explorateurs européens, La Vérendrye rêvait de trouver la route de Chine. L'épique randonnée dura douze ans : douze ans d'épreuves et de tracas sans fin ! Bellement têtus, La Vérendrye et ses fils allaient toujours, soutenus par l'espoir.

Ces Trifluviens prodigieux gagnèrent à la France le Manitoba, la Saskatchewan, et une partie de l'Ouest américain. Rivières, lacs, collines portèrent des noms français dont plusieurs subsistent aujourd'hui. Et les tribus indiennes de ce vaste territoire apprirent à vénérer le doux nom de France.

Monument souvenir

Un monument souvenir s'élève aujourd'hui sur les bords de la rivière Rouge, à Saint-Boniface du Manitoba. L'artiste

y représente La Vérendrye et ses fils, le regard tourné vers cette mer de l'Ouest qu'ils n'eurent jamais la consolation de contempler de leur vivant, mais qu'ils regardent sans doute maintenant du haut du ciel avec la satisfaction du devoir accompli.

4. La vie des Canadiens d'autrefois [1]

Les braves !

En ce temps-là, tous les hommes faisaient le métier de soldat. Chaque famille possédait deux, trois ou même quatre fusils, parce que deux, trois ou quatre de ses membres faisaient partie de la milice.

Depuis les jours lointains de Jean Talon, les côtes ou paroisses avaient leurs capitaines, et les exercices militaires se faisaient le dimanche, après la messe ou après les vêpres. Chaque paroisse pouvait se glorifier de son petit état-major formé du seigneur de l'endroit, lui-même ancien officier et chef de bataillon, de majors et d'aide-majors, d'un capitaine, de lieutenants, de sergents.

Après le curé et le seigneur, le capitaine occupait une place privilégiée dans la paroisse. A l'église, son banc venait immédiatement après celui du seigneur. L'office terminé, il communiquait aux habitants les ordres du gouverneur et présidait aux exercices de milice.

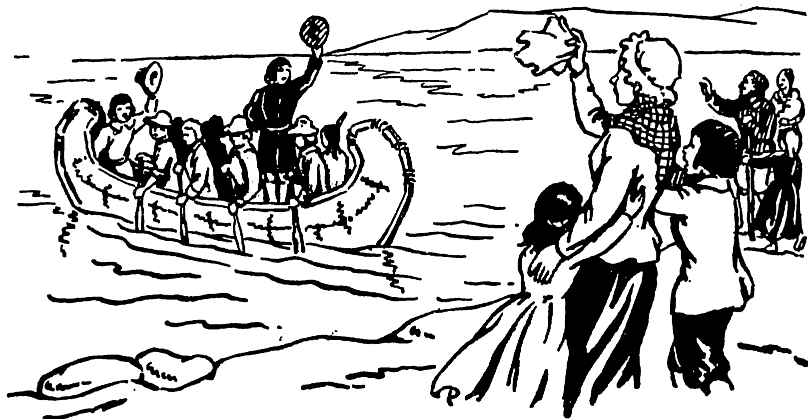
Dans presque toutes les familles, on rencontrait encore des survivants des guerres anglaises ou iroquoises, héros de ces corps à corps géants terminés en 1713.

Dans nombre de familles, on comptait deux ou trois absents : des gars de vingt à trente ans surnommés coureurs de bois, et qui s'étaient élancés sur les traces de Louis Jolliet,

(1) D'après Pierre Kalm, Ph.-A. de Gaspé, J.-E. Roy, M. le chanoine Groulx.

de Robert Cavelier de La Salle ou de La Vérendrye et de ses fils vers les pays d'en-haut.

A la maison, les pères et les grands frères revenus des pays de l'ouest racontaient de surexcitantes aventures. De bonne heure, les têtes des tout petits étaient hantées par les mirages lointains.



Un jour, ils partaient une vingtaine de la même côte, dans leurs petits canots: coquilles d'écorces de bouleau, cousues avec des fibres assez résistantes pour soutenir aisément quatre avironneurs et huit à neuf cents livres de bagages.

Ils s'en allaient comme cela, les gars de nos campagnes, à Détroit, à Michillimakinac, à la baie Verte, aux Illinois, sur le Mississipi, au pays des Sioux à cinq ou six cents lieues; ils s'en allaient pour deux ou trois ans. Et quelle vie que ces courses interminables, semées de portages audacieux !

Façon de voyager

En 1681, il n'y avait encore qu'un cheval dans la seigneurie de Lauzon. Etienne Charest en était l'heureux propriétaire. Tous les labours, tous les travaux des champs se faisaient par des bœufs.

On se servait aussi beaucoup des canots pour se rendre d'une habitation à l'autre. En ce temps-là, tout le monde savait manier la rame et l'aviron.

Le Conseil supérieur avait bien ordonné en 1665, qu'un chemin public devait longer le fleuve sur la grève, mais ce chemin n'était encore, vingt ans après, qu'à l'état rudimentaire: sentier raboteux tracé à travers les galets du rivage.

Nos pères ne connaissaient point encore l'art ni le luxe de se donner de belles voies carrossables. Personne, du reste, ne songeait aux peines ni aux misères du voyage. On partait alors à pied ou en canot pour aller à Montréal ou aux extrémités des Grands Lacs, d'un cœur aussi gai, d'une allure aussi leste que s'il se fût agi de se rendre à l'habitation voisine.

Le marché de Québec en 1700

La ville de Québec offrait un excellent marché pour toutes les campagnes environnantes, qui y apportaient le bois, le blé, les légumes, les herbages, les volailles, le beurre, les œufs, le lait, et toutes les choses nécessaires à la vie. Ces produits de la ferme s'y vendaient fort cher.

Les colons recevaient en échange des étoffes, de la toile, des souliers. Vu la rareté de l'argent monnayé, les commerçants étaient obligés d'accepter des peaux de castors et d'orignaux, du blé, et tous les produits des champs.

Un règlement du 11 mai 1676 avait fixé deux jours de marché pour la ville de Québec : le mardi et le vendredi. Ces jours-là, hommes et femmes apportaient leurs denrées. Les uns les étalaient sur la grève ou les vendaient dans leurs canots; les autres se tenaient sur la place, à la porte de l'église de la basse-ville.

Alors comme aujourd'hui, la scène était parfois fort animée. Chacun débattait ses prix et il s'en suivait des disputes assez bruyantes. Ceux qui assistaient au service divin dans la petite église de Notre-Dame finirent par se scandaliser de ces querelles. L'intendant Raudot dut intervenir.

Montréal en 1749

Quelques maisons dans la ville sont bâties en pierre; les autres, en bois; toutes affichent une certaine élégance. Les maisons de première classe ont une porte donnant sur la rue, avec un siège de chaque côté où l'on vient s'asseoir pour causer et se récréer, matin et soir.

Les rues principales sont droites, larges et coupées à angles droits par les petites rues. Il y en a qui sont pavées, mais c'est l'exception. La ville a de nombreuses portes. A l'est, du côté de la rivière, on en compte cinq: deux grandes et trois petites. Sur l'autre côté, il y en a également plusieurs.

De Montréal à Québec, en 1749

De bonne heure, ce matin, 2 août 1749, nous nous embarquons en bateau pour Québec. Une population dense habite les bords de l'île de Montréal. Le long du fleuve, les arbres ont été abattus sur une profondeur d'un mille. Les maisons sont bâties en bois ou en pierre, et blanchies à l'extérieur.

Le terrain, dans le voisinage du fleuve, est converti en champs de blé ou en prairies. Çà et là, nous apercevons des églises qui se font face sur chaque côté du fleuve. Les fermes du Canada sont séparées les unes des autres, mais chaque église est entourée d'un petit village.

De distance en distance, on voit des croix plantées le long du chemin qui court parallèlement au rivage. Cet emblème est multiplié au Canada, sans doute afin d'exciter la foi du voyageur. Le côté qui fait face au chemin contient une niche renfermant une image de Notre-Seigneur crucifié, ou de la sainte Vierge et le tout est protégé contre les intempéries de l'air au moyen d'un carreau vitré.

La vue est très belle, surtout lorsque le fleuve court en droite ligne l'espace de quelques milles. Alors les habitations paraissent plus rapprochées les unes des autres, et offrent l'aspect d'un village bâti sur une seule rue.

Gaieté franche

Nos ancêtres avaient un fond d'inaltérable gaieté qui tenait à leur sang français. On se visitait les jours de fête et le dimanche pour se réjouir, pour danser, pour manger les fruits de la saison, pour jouer aux cartes. Les maisons qui ne possédaient pas un violon étaient rares.



L'habitant, au milieu même des travaux les plus pénibles, aimait à chanter. Il en était de même de la ménagère, toute harassée qu'elle fût sous sa lourde tâche.

Tout est prétexte à réjouissance. Si on tue un porc, on en distribue les meilleures pièces à ses connaissances. A la Saint-Jean, on allume des feux sur les hauteurs, et l'on baigne les enfants dans l'eau courante du fleuve, ou dans de grandes

cuves remplies de ces herbes qui portent dans nos campagnes le nom de ce saint précurseur...

Et que d'autres célébrations!

C'est, au printemps, la plantation du mai devant le manoir du seigneur ou la résidence du capitaine de milice, avec décharges de coups de fusil; à la fin de l'été, c'est la fête de la grosse gerbe, l'épluchette du blé d'Inde, le brayage du lin sur le bord des frais ruisseaux.

Faut-il bâtir une maison ou élever la charpente de la grange, tout le village y prête la main; chacun donne sa corvée et l'on fête le bouquet. En été, on recherche encore certains spectacles comme les combats de coqs ou les courses de chevaux.

Le baptême d'un enfant est presque toujours le prétexte d'une réunion des parents et des amis. Aussi les *compérages* sont-ils très en vogue. La marraine devient une seconde mère pour l'enfant, et c'est elle qui fournit la robe baptismale...

Le temps des fêtes

Le temps des fêtes commençait à la messe de minuit, au réveillon de la Noël, pour ne se terminer qu'à la veille du mercredi des Cendres.

Dans la nuit de Noël, à l'heure où les morts se lèvent de leurs sépulcres et viennent s'agenouiller autour de la croix du cimetière et qu'un prêtre en surplis et en étole leur dit la messe; alors que les montagnes s'entrouvent et laissent entrevoir les trésors enfouis dans leurs flancs; alors que les animaux parlent dans les granges et se disent la bonne nouvelle, voyez dans tous les villages les maisons s'illuminer comme par enchantement.

C'est le commencement de la grande semaine, qui se terminera par le *jour de l'an.* On ne dit pas le premier de l'an, mais le *jour de l'an,* parce que ce jour-là, à lui seul, vaut toute l'année!...

Le jour de l'an

La veille, à la tombée de la nuit, les jeunes gens se sont réunis. Armés de longs bâtons et de sacs profonds, ils vont de porte en porte chanter la *guignolée:*

Bonjour le maître et la maîtresse,
Et tous les gens de la maison!
Nous avons fait une promesse
De venir vous voir une fois l'an...

Ils battent la mesure avec leurs bâtons, et dans leurs sacs, ils recueillent l'*échine* d'un porc frais que l'on destine aux pauvres, car il faut bien, eux aussi, qu'ils aient leur part de joie au jour de l'an.

Longtemps d'avance, on a eu le soin de dire aux enfants de ne pas pleurer, de ne pas se quereller, mais d'être bons et obéissants: ceux qui pleurent au jour de l'an ont les yeux rouges toute l'année...

Ce jour-là, tout le monde se visite et s'embrasse; les ennemis se réconcilient, et tous, en se serrant la main, répètent inlassablement: "Je vous la souhaite bonne et heureuse, et le paradis à la fin de vos jours !"

Les repas

Pour le temps des fêtes, on interrompt d'une façon éclatante le perpétuel ordinaire. La maîtresse de maison cuisine pendant toute une semaine; il n'y en a pas comme elle pour mettre la main à la pâte...

Les longues tables se dressent, toutes couvertes de nappes ou de beaux draps blancs. Et quel amas de pâtés, de tourtières, de ragoûts de toutes sortes, sans parler des jambons roses, dont la couenne enlevée a été remplacée par un damier de clous de girofle artistement piqués.

L'habitant aime à ce que sa table ploie sous l'abondance des mets. Le petit verre de rhum de la Jamaïque circule de main en main, et les pipes s'allument.

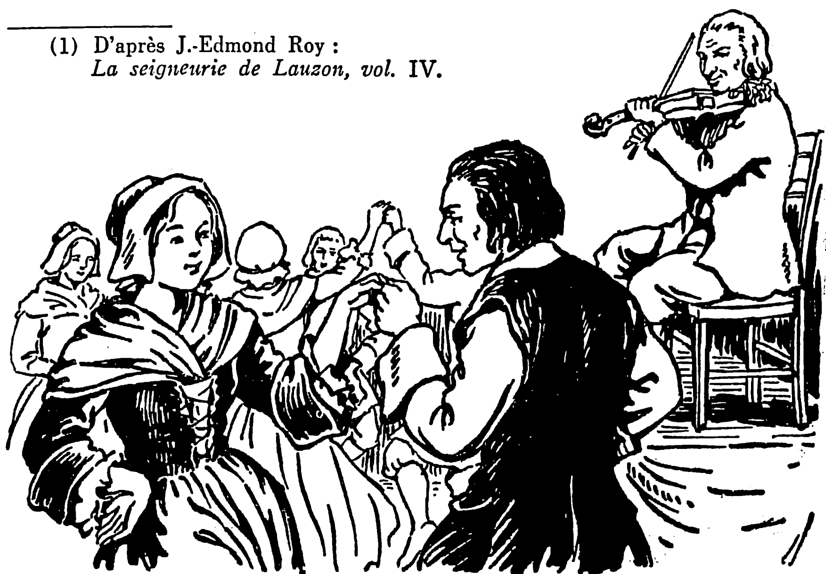
Nos ancêtres avaient pour habitude, même aux moindres réunions, de chanter à leurs dîners et soupers. Les hommes et les femmes alternaient. On peut juger si, au temps des fêtes, les beaux chanteurs du village s'en donnaient à cœur joie.

Les jours gras

Dans les derniers jours qui précédaient le carême et que l'on appelle plus spécialement encore le carnaval ou les jours gras, les chevaux s'attèlent, les carrioles glissent sur la neige et l'on va par bande festoyer gaiement chez les parents et les amis. Les violonneux battent la mesure de leurs talons, l'archet grince, et chacun choisit sa "compagnie".

Quelquefois, des masques feront irruption au milieu du bal: ce sont les *mardis-gras,* et chacun leur fera la politesse, tout en essayant de découvrir qui ils sont, car souvent le diable s'est présenté ainsi déguisé, on le croit du moins... chez de braves gens qui avaient entamé une gigue sur les premières heures du carême...[1].

(1) D'après J.-Edmond Roy : *La seigneurie de Lauzon, vol.* IV.



La Saint-Jean-Baptiste

Chaque paroisse chômait autrefois la fête de son patron. La Saint-Jean-Baptiste, fête patronale de la paroisse de Saint-Jean-Port-Joli qui tombait dans la plus belle saison de l'année, ne manquait pas d'attirer un grand concours de pèlerins, non seulement des endroits voisins, mais des lieux les plus éloignés.

Le cultivateur canadien, toujours si occupé de ses travaux agricoles, jouissait alors de quelque repos, et le beau temps l'invitait à la promenade. Il se faisait de grands préparatifs dans chaque famille pour cette occasion solennelle. On faisait partout le grand ménage, on blanchissait à la chaux, on lavait les planchers que l'on recouvrait de branches d'épinette, on tuait le veau gras. Aussi, dès le vingt-troisième jour de juin, veille de la Saint-Jean-Baptiste, toutes les maisons, à commencer par le manoir seigneurial et le presbytère, étaient-elles encombrées de nombreux pèlerins.

Le seigneur offrait le pain bénit et fournissait deux jeunes messieurs et deux jeunes demoiselles de ses amis, invités même de Québec, longtemps d'avance, pour faire la collecte pendant la messe solennelle, célébrée en l'honneur du saint patron de la paroisse. Ce n'était pas une petite besogne que la confection de ce pain bénit et de ses accessoires de "cousins" (gâteaux), pour la multitude qui se pressait, non seulement dans l'église, mais aussi en dehors du temple, dont toutes les portes restaient ouvertes, afin de permettre à tout le monde de prendre part au saint sacrifice.

Il était entendu que le seigneur et ses amis dînaient, ce jour-là, au presbytère, et que le curé et les siens soupaient au manoir seigneurial. Un grand nombre d'habitants, trop éloignés de leurs maisons pour y aller et revenir entre la messe et les vêpres, prenaient leur repas dans le petit bois de cèdres, de sapins et d'épinettes qui couvrait le vallon, entre l'église et le fleuve Saint-Laurent. Rien de plus gai, de plus pittoresque que ces groupes assis sur la mousse ou sur l'herbe fraîche, autour de nappes éclatantes de blancheur, étendues sur ce tapis de verdure. Le curé et ses hôtes ne manquaient

jamais de leur faire visite et d'échanger, avec les notables, quelques paroles d'amitié.

De tous côtés s'élevaient des abris, espèces de "wigwams", couverts de branches d'érable et de bois résineux, où l'on débitait des rafraîchissements.

Les Canadiens de la campagne avaient conservé une cérémonie bien touchante de leurs ancêtres normands: c'était le feu de joie, à la tombée du jour, la veille de la Saint-Jean-Baptiste. Une pyramide octogonale, d'une dizaine de pieds de haut, s'érigeait en face de la porte principale de l'église; cette pyramide, recouverte de branches de sapin introduites dans les interstices d'éclats de cèdre superposés, était d'un aspect très agréable à la vue.

Le curé, accompagné de son clergé, sortait par cette porte, récitait les prières usitées, bénissait la pyramide et mettait ensuite le feu, avec un cierge, à des petits morceaux de paille disposés aux huit coins du cône de verdure. La flamme s'élevait aussitôt pétillante, au milieu des cris de joie, des coups de fusil des assistants, qui ne se dispersaient que lorsque le tout était entièrement consumé [1].

Les plus polis des hommes

A vivre à côté de leur seigneur ou des enfants du seigneur — tous gens distingués — nos ancêtres acquirent ces manières grandes et nobles qui leur valurent, au dire de l'écrivain Philippe-Aubert de Gaspé, l'enviable réputation d'être *les plus polis des hommes*.

"C'est un peuple de gentilshommes", écrivait un étranger.

Les plus polis des hommes! Oui, certes, et peut-être aussi les plus braves, comme nous aurons bientôt l'occasion de le constater.

(1) Ph.-Aubert de Gaspé.

ACTIVITÉS PÉDAGOGIQUES

I. *Lettre.*

M. de Vaudreuil raconte au roi de France la fondation de Louisbourg. Voici le plan de sa lettre:

a) Après le traité d'Utrecht.

b) Ile Royale; Louisbourg.

c) Place la plus forte du continent.

Aidé de votre manuel, vous rédigez cette lettre de l'ancien gouverneur du Canada.

II. *Jeu : Toujours aidé de votre manuel, et au besoin de votre géographie, tracez dans le sable, ou dessinez sur une grande feuille de papier, le plan de la forteresse de Louisbourg. Ne manquez pas d'y indiquer (au moins approximativement) :*

a) Le nom et la situation de l'île.

b) Les remparts et les casernes, la rade...

c) La résidence du gouverneur, l'hôpital, le couvent, l'église...

III. *Tableau.*

1. *Nos exportations:* ....
(Trouvez dans votre manuel dix articles exportés en France ou ailleurs, au temps de Vaudreuil et de Bégon).

2. Population de Québec vers 1721: .....
" " Montréal " : .....

3. Nombre de soldats en Nouvelle-France à la même époque:......

4. " " " Angleterre " :......

IV. Défense du pays par Beauharnois.

Vous jouez le rôle de M. de Beauharnois, gouverneur de la Nouvelle-France. Esquissez à grands traits (dans le sable ou au tableau noir) la carte de l'Amérique du Nord:

a) Indiquez la région des Grands Lacs, et inscrivez le nombre de Canadiens et de Peaux-Rouges que vous envoyez à la rencontre de la turbulente tribu des Renards.

b) Descendez vers le sud. Faites-nous connaître celui qui gouvernait alors la Louisiane. Parlez de ses adversaires et de ce que vous faites pour l'aider à les combattre.

c) Vous parlez également de la Compagnie des Sioux, à l'ouest du lac Supérieur, de la construction du fort Beauharnois, à l'ouest du lac Michigan.

V. Hocquart s'intéresse à tout.

Le tableau ci-dessous résume assez bien l'activité de l'intendant Hocquart dans tous les domaines; pouvez-vous le compléter ?

Agriculture: a) élevage des ....
b) culture du ...

Colonisation: a) vallées favorisées: la Chaudière et le ...
b) seigneuries confis ...

Moyens de locomotion: a) chemins qui marchent ...
b) nombreux nav ...
c) chemin du ...

Commerce, exportations: a) bois, cuir, farine, tabac, blé, huile, goudron, térébenthine.
b) plantes, graines, cuivre, plomb, colle ...

Industrie (mines): a) cuivre, plomb, argent;
b) forges du ...



VI. **La Vérendrye.**

Dramatisez la très belle histoire de La Vérendrye en procédant comme ceci: vous vous divisez en autant de groupes que de scènes à représenter; chacun de ces groupes s'arrange pour *jouer* de son mieux la scène qui lui est assignée; l'une ou l'autre de celles-ci, par ex.:

a) La jeunesse de l'époque aimait les voyages d'aventure.
b) La Vérendrye, commandant des forts au lac Nipigon.
c) Ochagah trace à grands traits la carte de l'ouest.
d) La Vérendrye recrute une cinquantaine de Trifluviens.
e) Mille milles en canots d'écorce.
f) Brillantes réceptions.
g) Sérieux tracas; lourdes épreuves.
h) Au pays des Mandanes.
i) Enfin, les Rocheuses !

Il vous faudra vous choisir un narrateur; à lui revient de relier les différentes scènes entre elles.

VII. ***Cartographie.***

Reproduisez la carte des explorations de La Vérendrye, et indiquez avec soin les lacs, rivières, forts ou montagnes dont il est ici question:

1. Lac Supérieur.
2. Rivière à la Pluie.
3. Fort Nipigon.
4. Lac des Bois.
5. Lac Winnipeg.
6. Montagnes Rocheuses.
7. Fort Saint-Charles.
8. Fort Rouge.
9. Lac Michigan.
10. Fort Maurepas.

VIII. ***Savez-vous choisir ? Dites lequel des deux membres de phrase est le plus exact ?***

1. En ce temps-là, tous les hommes faisaient le métier de boulanger (ou de soldat).

2. Dans nombre de familles, on comptait deux ou trois absents: des gars de 20 à 30 ans, surnommés habitants (ou coureurs de bois).

3. Vu la rareté de l'argent monnayé, les commerçants étaient obligés de fermer leur commerce (ou: d'accepter des peaux de castor).

4. Nos pères connaissaient (ou: ne connaissaient pas) le luxe de se donner de belles voies carrossables.

5. Le paysage de chaque côté du fleuve est charmant; on dirait un village continu commençant à Montréal et finissant à Trois-Rivières (ou: à Québec).

6. Nos ancêtres méritèrent l'enviable réputation d'être les hommes les plus forts (ou: les plus polis) du monde.

7. Un étranger écrivait: "C'est un peuple de guerriers (ou: de gentilshommes).

IX. ***Pour ceux qui ont une imagination vive.***

Pierre Kalm, qui a vu notre pays, et qui l'a aimé, raconte son voyage à l'un de ses amis restés en France. Il parle du climat, des industries, des habitants, de leur gaieté franche, de leurs traditions... Imaginez sa lettre en vous inspirant de ce qu'on a dit ici, au chapitre 3e.

X. ***Lecture.***

Le Manoir d'Haberville

(En 1757, Jules d'Haberville, qui vient de terminer ses études au collège des Jésuites, à Québec, revient passer quelques jours au manoir ancestral, avant de traverser en France pour y faire du service dans l'armée; il est accompagné d'un camarade de classe, Arché de Locheill, jeune montagnard écossais, qui s'apprête à regagner son pays d'origine.)

Le manoir d'Haberville était situé au pied d'un cap qui couvrait une lisière de neuf arpents du domaine seigneurial, au sud du chemin du Roi. Ce cap ou promontoire, d'environ cent pieds de hauteur, était très pittoresque ... Il était presque neuf heures du soir, lorsque les deux jeunes gens arrivèrent sur le côteau qui domine le manoir au sud-ouest. Jules s'arrêta tout à coup à la vue des objets qui lui rappelaient les plus heureux jours de son existence.

"Je n'ai jamais approché, dit-il, du manoir de mes ancêtres sans être vivement impressionné. Que l'on vante tant que l'on voudra, la beauté des sites pittoresques, grandioses, qui abondent dans notre belle Nouvelle-France, il n'en est qu'un pour moi, s'écria-t-il en frappant fortement du pied la terre: c'est celui où je suis né !

C'est celui où j'ai passé mon enfance, entouré des soins tendres et affectionnés de mes bons parents. C'est celui où j'ai vécu chéri de tout le monde sans exception. Les jours me paraissaient alors trop courts pour suffire à mes jeux enfantins ! Je me levais avec l'aurore, je m'habillais à la hâte: c'était une soif de jouissances qui ressemblait à la fièvre !

J'aime tout ce qui m'entoure. J'aime cette lune que tu vois poindre à travers les arbres qui couronnent le sommet de ce beau cap : elle ne me paraît nulle part aussi belle. J'aime ce ruisseau, qui faisait tourner les petites roues de mes moulins. J'aime cette fontaine, à laquelle je venais me désaltérer pendant les grandes chaleurs.

C'est là que ma mère s'asseyait, continue Jules en montrant un petit rocher couvert de mousse et ombragé par deux superbes hêtres. C'est là que je lui apportais à mon tour, l'eau glacée que j'allais puiser à la fontaine dans ma petite coupe d'argent.

Ah ! combien de fois cette tendre mère, veillant au chevet de mon lit, ou réveillée en sursaut par mes cris, m'avait-elle présenté dans cette même coupe, le lait que le caprice ou le besoin d'un enfant demandait à sa tendresse maternelle !

Et penser qu'il faut tout quitter, peut-être pour toujours ! Oh ! ma mère, quelle séparation !"

Et Jules versa des larmes. De Locheill, très affecté, pressa la main de son ami en lui disant: "Tu reviendras, mon cher; tu reviendras faire le bonheur et la gloire de ta famille.

— Merci, mon cher Arché, dit Jules. Mais avançons; les caresses de mes parents dissiperont bien vite ce mouvement de tristesse." (1)

XI. ***Dessinez.***

La forteresse de Louisbourg.

Le métier à tisser des ancêtres.

Le voyage en traîneau, l'hiver, sur le fleuve.

Une barque de luxe s'avance sur le fleuve, à l'été.

La Vérendrye et ses fils :

a) Dans les rapides.
b) Dans les plaines de l'Ouest.
c) En face des Rocheuses.

Lisez.

Pierre Gauthier de la Vérendrye, collection *"Gloires nationales"*.

Racontez.

Racontez à votre jeune frère la très belle histoire de La Vérendrye, le découvreur de l'Ouest canadien.

---

(1) D'après Ph.-A. de Gaspé : *Les Anciens Canadiens.*

Vous savez maintenant que . . .

1. Par le traité d'Utrecht (1713), la France dut céder Terre-Neuve et l'Acadie, mais elle devait enfin connaître trente ans de paix. Sous la sage administration des gouverneurs Vaudreuil et Beauharnois, des intendants Bégon et Hocquart, elle put se réorganiser et prospérer.

2. L'île du Cap-Breton, rocheuse et déchiquetée, ne se prêtait pas à la colonisation. A coups de millions, la France y construisit une forteresse "imprenable" : *Louisbourg.*

3. Tandis que les gouverneurs s'employaient à favoriser le commerce ou à maintenir la paix avec les Indiens, les intendants s'efforçaient de réformer les finances et de promouvoir les industries domestiques.

4. La jeunesse de l'époque aimait le commerce et les voyages de découverte: l'aventure la fascinait. En tête de ces audacieux, il convient de placer La Vérendrye et ses fils, qui jalonnèrent l'Ouest canadien de forts de traite — *Saint-Pierre, Saint-Charles, la Reine, Maurepas* — et découvrirent enfin les montagnes Rocheuses.

5. En ce temps-là, tout le monde faisait le métier de soldat; tout le monde savait aussi manier le canot et l'aviron.

6. Entre les seigneurs et les censitaires régnait une grande bienveillance paternelle d'une part, et de l'autre, beaucoup de déférence et de respect.

7. A vivre à côté de leur seigneur ou des enfants du seigneur, les ancêtres acquirent à la longue ces manières grandes et nobles qui leur valurent la réputation d'être *les plus polis des hommes.*

Chapitre 4

Luttes épiques

1744 - 1760



1. Prise de Louisbourg, 1745

En vingt-cinq ans, la France avait dépensé plusieurs millions pour faire de Louisbourg la place la plus forte du continent. Y avait-elle réussi? En apparence du moins.

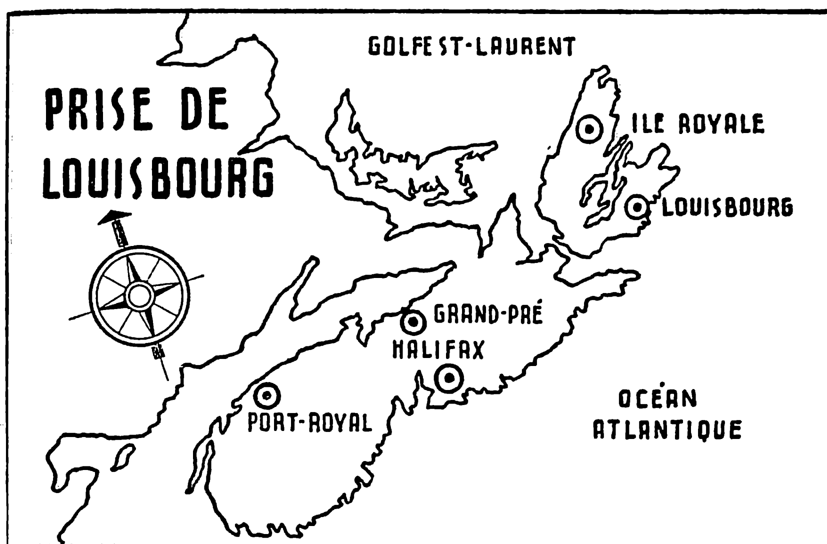
Cent cinquante navires venaient chaque année à Louisbourg, de Gaspé ou de Québec, de la Nouvelle-Angleterre, des Antilles ou de la France. Louisbourg exportait de la morue, du saumon, de l'huile de poisson, du charbon, des fourrures et des madriers de chêne. Elle réexportait du rhum, de la mélasse, du café et du tabac.

La population de l'île Royale atteignait quatre mille âmes. Le gouverneur s'efforçait d'y attirer les Acadiens en leur offrant le transport gratuit et l'exemption de taxes pendant dix ans; mais les Acadiens tenaient trop fortement à leurs prairies, à leurs jardins, à leurs vergers et à leurs petits ports de pêche pour les abandonner.

Misères et faiblesses

Les murs de Louisbourg, si imposants, vus de loin, n'en abritaient pas moins de sérieuses misères et de grandes faiblesses. Par ailleurs, la population de l'île restait bien inférieure à celle des colonies anglaises, toutes proches.

L'île était surtout mal administrée. Trop âgés ou trop faibles, les gouverneurs n'avaient pas su maintenir la discipline dans la forteresse. Pour comble d'infortune, au moment même où la guerre allait éclater sur le continent américain, l'administration financière de Louisbourg tombait entre les mains de François Bigot, homme de savoir-faire, sans doute,



et qui développa les pêcheries, la construction des navires et l'exploitation des mines, mais qui cherchait malheureusement à s'enrichir aux dépens de la patrie. Le bon esprit laissa bientôt grandement à désirer parmi les soldats de la garnison qui se plaignaient d'être mal payés.

Non contents de murmurer, les infortunés Français se soulevèrent contre leurs chefs, et la nouvelle de cette mutinerie parvint aux oreilles des Bostonnais.

Les "bandits" de Louisbourg

Les colons anglais, qui avaient vu de très mauvais œil l'érection de Louisbourg, songeaient de leur côté à se débarrasser de ce qu'ils appelaient "une épine dans le flanc de la Nouvelle-Angleterre". *Sus aux bandits de Louisbourg !* paraissait être leur devise.

William Shirley, réclama l'aide des provinces voisines, et le richard américain Pepperell qui venait d'enrôler à ses frais un groupe d'officiers éprouvés, s'offrit à prendre la tête

de cette expédition formée de quatre mille volontaires: ouvriers, cultivateurs ou pêcheurs.

Le commodore Warren, venu directement de l'Angleterre, bloqua le port avec sa flottille de navires et ses huit mille hommes de troupe. Il se mit à bombarder la ville, que défendait un millier de soldats et de miliciens mal payés, mal armés, et peu disciplinés, tandis que Pepperell et ses troupes attaquaient par terre.

Siège de cinquante jours

Il y avait déjà trois semaines que les ennemis bloquaient la rade, pillant, incendiant ou tuant tout ce qui leur tombait sous la main, mais aucune brèche n'avait encore été pratiquée dans les fortifications proprement dites. Dans les deux camps, l'approvisionnement de poudre diminuait, et beaucoup d'hommes succombaient à la maladie; de côté et d'autre, on souhaitait vivement recevoir une aide immédiate.

Or la France vint au secours de sa colonie en détresse. Elle envoya le *Vigilant,* navire de soixante-quatre canons, chargé de vivres et de munitions et portant à son bord cinq cent soixante hommes destinés à renforcer la garnison de l'île Royale. Mais encerclé par la flotte anglaise, le malheureux vaisseau se débattit pendant plusieurs heures et dut finalement se rendre avec tout son équipage, ses soldats et ses munitions, à la vue même des assiégés déjà bien abattus.

Cette capture ranima considérablement le courage des assaillants qui risquèrent des attaques de surprise, la nuit, mais sans beaucoup de succès. Leurs canons firent cependant de larges brèches aux murailles et endommagèrent sérieusement l'intérieur de la forteresse.

De son côté, le gouverneur français Duchambon n'osait faire aucune sortie parce qu'il ne pouvait guère compter sur la fidélité de ses soldats, dont la plupart s'étaient déjà mutinés à maintes reprises. Le 15 juin, jour fixé pour l'assaut

final de l'armée anglaise, il dut arborer le drapeau parlementaire et demander la suspension d'armes. Les termes de la capitulation stipulaient que la forteresse et la ville passaient aux mains des assaillants, et que tous ses soldats ou citoyens seraient transportés en France ou à Boston.

Après la bataille

Les vainqueurs ayant laissé flotter le drapeau fleurdelysé sur la forteresse purent ainsi capturer plusieurs navires français qui, ne se doutant pas du danger, cherchaient encore refuge à Louisbourg.

Quant à Pepperell, il pouvait se glorifier d'avoir lancé six cents bombes et neuf mille boulets sur la ville, et d'y avoir tué trois cents personnes. Avec le titre de baronnet, il recevait le privilège de lever des régiments: privilège recherché, parce que très lucratif.

De son côté, Warren était honoré du titre d'amiral de la haute mer, et sa part du butin pris à Louisbourg lui assurait la fortune.

Nouvelle sensationnelle

Ainsi donc la place la plus forte du continent venait de capituler devant une troupe d'aventuriers. La Nouvelle-Angleterre l'apprit avec une très vive allégresse, et les cloches de Boston sonnèrent à toute volée pour célébrer "ce coup fatal porté à la puissance française en Amérique".

A Québec, la même nouvelle fit l'effet d'une calamité publique et fut considérée comme l'annonce prochaine de dangers encore plus grands. On avait toujours dit que la perte de Louisbourg serait irréparable puisqu'elle entraînerait la perte de toutes les possessions françaises d'Amérique. Les prochains objectifs seraient sans doute Québec, Trois-Rivières, Montréal...

Suprêmes efforts

La France voulut, à tout prix, reconquérir Louisbourg, et c'est au duc d'Anville qu'elle confia cette difficile mission. Une escadre puissante, portant trois mille hommes de troupe, fit donc voile vers l'Acadie avec l'idée de s'emparer aussi de Port-Royal et de Boston, et même de ravager les côtes de la Nouvelle-Angleterre.

Mais la flotte française joua de malheur. Assaillie pendant toute la traversée par des tempêtes continuelles, elle vit, à son arrivée dans la baie de Chibouctou, la fièvre pestilentielle éclater parmi ses troupes et faire des victimes par centaines. On sut enfin qu'une flotte anglaise se porterait bientôt au secours de la forteresse.

Accablé d'inquiétudes et de chagrin, l'amiral français mourut subitement, et M. de la Jonquière, son successeur, désespérant de reprendre Louisbourg, fit voile vers Port-Royal, avec les restes de sa malheureuse armée; mais au large du cap Sable, la tempête l'assaillit de nouveau et le contraignit de rentrer en France.



Sans se laisser abattre par l'infortune, M. de la Jonquière reprit le chemin de l'Amérique l'année suivante avec une escadre, mais la flotte anglaise ayant eu vent de l'expédition,

vint se porter à sa rencontre avec des effectifs bien supérieurs en nombre.

L'amiral français se défendit avec courage et habileté; il ne se rendit qu'après cinq heures d'un combat acharné. Les vainqueurs louèrent hautement son audace, mais il ne le retinrent pas moins prisonnier jusqu'à la fin de la guerre.

Traité d'Aix-la-Chapelle (1748)

Enfin, le traité d'Aix-la-Chapelle vint mettre fin à la guerre. "Toutes les conquêtes faites depuis le commencement de la guerre, disait-il, seront restituées sans exception". C'est ainsi que Louisbourg et l'île du Cap-Breton furent rendus à la France, et qu'une fois de plus, le drapeau blanc et or put flotter sur... l'imprenable forteresse.

Les colons de la Nouvelle-Angleterre furent vivement mortifiés de voir ainsi leur conquête "changée comme un pion dans une partie d'échecs".

En Europe comme en Amérique, les esprits clairvoyants se rendaient bien compte que le traité d'Aix-la-Chapelle n'était qu'une trêve. Tôt ou tard, il faudrait reprendre les armes pour régler définitivement le conflit anglo-français qui durait en Amérique depuis un siècle et plus.

Fondation d'Halifax (1749)

En raison de la distance qui sépare l'Angleterre de l'Amérique, la reddition de Louisbourg à la France ne se fit qu'à la fin de juillet 1749. La plupart des anciens habitants revinrent du Canada et même de la France.

Mais alors, l'Angleterre vit la nécessité d'établir une colonie en Acadie, sur les bords de l'Atlantique. Son choix se porta sur la baie de Chibouctou, l'un des plus beaux ports de l'Amérique, que nous appelons aujourd'hui *Halifax,* et deux mille cinq cents colons anglais y abordèrent cette même

année (1749), sous la conduite du lieutenant-colonel Cornwallis.

L'un des premiers actes de courtoisie de Cornwallis envers les Français de Louisbourg fut de leur rendre le corps du duc d'Anville, enseveli à Chibouctou trois ans plus tôt. Les Français réinhumèrent la précieuse dépouille du duc en face du maître-autel dans la chapelle de la citadelle.

2. Une trêve entre deux guerres

Chez les Français

M. de la Jonquière fut désigné comme gouverneur de la Nouvelle-France. Pendant qu'il était retenu prisonnier des Anglais, la France le remplaça par le marquis de la Galissonnière, homme clairvoyant et instruit, qui avait navigué sur toutes les mers.

Le nouvel administrateur ne tarda pas à s'apercevoir qu'il fallait au plus tôt fortifier les frontières de la colonie, tant à l'est qu'au sud-ouest; car en Acadie comme dans la région des Grands Lacs, les Anglais et les Français se disputaient souvent les mêmes territoires, ne sachant trop où commençaient ni où se terminaient leurs domaines respectifs.



De La Galissonnière proposa donc de placer immédiatement dix mille paysans français au sud-ouest des Grands Lacs, et plus particulièrement dans la région des Illinois. Il établit une garnison à Détroit et fit enfouir, à divers endroits du territoire, des plaques de plomb pour en indiquer la prise de possession par la France.

Du côté des Anglais

Au sud-ouest, les Anglais pénétraient dans la riche vallée de l'Ohio, ou *Belle Rivière,* et y élevaient le fort *Chouaguen,* sur la rive sud du lac Ontario; fort qui devint une source perpétuelle d'inquiétudes pour les Français.

Afin de parer à cette menace, les soldats de La Jonquière relevèrent le fort de la baie des Puants, au lac Michigan, et en construisirent un autre sur la rive nord du lac Ontario, qu'ils nommèrent *Rouillé* en l'honneur du ministre de la Marine. A cet endroit s'élève aujourd'hui Toronto, la capitale de l'Ontario.

Bref, on sentait partout que la vieille rivalité entre la France et l'Angleterre ne tarderait pas à se réveiller.

3. Premières escarmouches

Dans la vallée de l'Ohio

La France essayait, par tous les moyens, de chasser les Anglais de la vallée de l'Ohio et de les empêcher d'y faire la traite, en saisissant leurs marchandises ou en détruisant leurs postes. C'est ainsi qu'au printemps de 1753, le Canadien Paul Marin, bien connu des Indiens de l'Ouest pour sa prudence et sa modération, reçut l'ordre de s'y rendre avec un imposant corps de troupes, les vivres et les munitions nécessaires à la poursuite de l'entreprise.

Les colons anglais, qui cherchaient eux-mêmes à rester dans la région, invitèrent les Français à se retirer. En guise de réponse, les soldats de Paul Marin élevèrent le fort *Duquesne,* au confluent de la Monongahéla et de l'Ohio, et construisirent des barques qui devaient servir au transport des troupes sur les lacs Erié et Ontario.

Par deux fois, George Washington vint sommer les Français d'évacuer le fort. Mais plutôt que de céder, les nôtres dépêchèrent aux Anglais un de leurs chefs les plus en vue — le sieur de Jumonville — avec mission de faire savoir aux "intrus" qu'ils n'avaient pas le droit d'envahir l'Ohio.

Mort de Jumonville, 1754

De Jumonville s'était fait accompagner d'une trentaine d'hommes, presque tous Canadiens. Or un matin que sa petite troupe venait de passer la nuit à l'abri d'un rocher, de Jumonville se vit tout à coup cerné par une bande d'Anglais et d'Iroquois, prêts à faire feu sur lui.



Il allait leur donner lecture de la sommation, quand il fut abattu d'une balle à la tête. Un rude combat s'ensuivit. Dix Canadiens périrent pendant l'escarmouche, et les autres furent faits prisonniers.

Cette malheureuse affaire souleva beaucoup d'indignation, tant à Paris qu'à Québec.

"Washington vient de commettre un véritable assassinat, disaient les Français; nous exigeons une réparation immédiate.

— Non, répliquaient les Anglais; le sieur de Jumonville fut tout simplement victime de son imprudence."

Coulon de Villiers, frère de Jumonville, fut chargé de venger la mort de l'officier français. Il rejoignit Washington au fort Nécessité, et contraignit la garnison à capituler. Mais comme on était encore en temps de paix, de Villiers laissa au général et à sa troupe la faculté de se retirer en Nouvelle-Angleterre.

Encore la guerre

Il parut dès lors évident que la guerre venait à grands pas, et de part et d'autre, on se prépara à défendre ses prétentions.

Tandis que l'Angleterre expédiait secrètement des troupes en Amérique sous la direction du général Braddock, la France envoyait à notre secours le baron Dieskau avec trois mille soldats. Or voici qu'en arrivant à la hauteur de Terre-Neuve, l'escadre française fut brusquement assaillie — sans déclaration de guerre — par l'amiral anglais Boscawen qui captura deux navires: le *Lys* et l'*Alcide*.

Une victoire (1755)

Du côté de l'Ohio, unies aux soldats de Washington, les troupes de Braddock remontèrent lentement la rivière Monongahéla dans la direction du fort Duquesne. Il devait y avoir, au total, quatre mille hommes, et pas un seul d'entre eux ne se doutait, semble-t-il, qu'avec une poignée de Français, de Canadiens et d'Indiens, monsieur de Beaujeu guettait l'armée magnifique de la Monongahéla.

Halte ! Tout à coup, la fusillade éclate, et si vive que les morts et les blessés, du côté des Anglais, se chiffrent bientôt par centaines, parmi lesquels le général Braddock, luimême, mortellement atteint. Très peu de pertes du côté des

Français — vingt-cinq, peut-être — mais le brave de Beaujeu est hélas ! du nombre des tués.

"Nous avons été honteusement battus, écrivit Washington, par une poignée de Français qui ne songeaient qu'à inquiéter notre marche."

Une défaite

Dans l'est du pays, le baron Dieskau voulut enlever aux Anglais le fort Edouard, sur la rive gauche de la rivière Hudson. Mais l'opération ayant été mal conduite, Dieskau fut battu, blessé et fait prisonnier.

Ces diverses opérations se déroulaient en temps de paix. "Pendant que le gouvernement anglais nous amuse en Europe, disait Vaudreuil, le dernier gouverneur de la Nouvelle-France, il prépare et commence ici la guerre".

Mais il fallait auparavant régler la question de l'Acadie, devenue anglaise par le traité de 1713, et où l'on s'obstinait cependant à rester français de cœur.

4. La malheureuse Acadie

Dès l'année 1710, quelques militaires anglais réunis dans la petite ville d'Annapolis, avaient proposé de déporter les Français d'Acadie et de les remplacer par des Anglais. Dix ans plus tard, nouveau projet des Lords anglais du commerce: "Ils (les Acadiens) devraient être déportés aussitôt que les troupes dont nous avons proposé l'envoi arriveront en Nouvelle-Ecosse".

En l'année 1754, aucun des deux projets n'avait encore abouti, mais le major Lawrence, qui venait d'être nommé gouverneur de la Nouvelle-Ecosse, paraissait l'homme tout désigné pour l'exécution du programme.

Préliminaires de la déportation

Lawrence commença par traiter les Acadiens avec arrogance, les obligeant à fournir gratuitement le bois nécessaire aux besoins des troupes, ou leur défendant de quitter l'Acadie sans sa permission, qu'il était d'ailleurs décidé à ne par accorder.

Deux milles hommes voulurent s'emparer en temps de paix des forts Gaspareau et Beauséjour, redevenus français par le traité d'Aix-la-Chapelle. Ils y réussirent d'autant plus facilement que le commandant de Beauséjour était l'incapable Vergor, complice et ami du malhonnête Bigot.

"Agissez vite, disait Lawrence, le 31 juillet 1755, à ses trois aides: Moncton, Winslow et Murray. Commencez par la douceur, puis recourez à la force si c'est nécessaire d'exiger œil pour œil, dent pour dent, en un mot, vie pour vie."

A Grand-Pré

Les Acadiens de Grand-Pré terminaient paisiblement leurs récoltes, ne soupçonnant guère ce qui les menaçait. Le 19 août, Winslow quittait Beauséjour avec trois cents soldats et venait occuper l'église de Grand-Pré, qu'il transformait en caserne. Quinze jours plus tard — le 2 septembre — une proclamation solennelle ordonnait à tous les hommes et à tous les jeunes gens âgés de dix ans au moins, de se réunir dans l'église pour y être mis au courant des "intentions" de Sa Majesté et des volontés du Gouverneur.

Les citoyens de Grand-Pré vinrent au nombre de quatre cent dix-huit. Debout sur les degrés de l'autel, Winslow commença par leur rappeler les bienfaits dont ils étaient redevables à Sa Majesté; dépliant ensuite une grande feuille, il leur déclara qu'il avait un "désagréable devoir" à remplir.

"Vos terres, disait-il, vos maisons, votre bétail et vos troupeaux de toutes sortes sont confisqués au profit de la

Couronne, avec vos autres effets, excepté votre argent et vos objets de ménage... J'espère que dans quelque partie du monde où vous tombiez, vous serez des sujets fidèles, un peuple paisible et heureux... Dès à présent vous êtes prisonniers"

Pleurs et gémissements

On devine les cris, les pleurs et les gémissements qui retentirent alors dans l'église de Grand-Pré. Heureusement que le prêtre était là pour rappeler à ses paroissiens les leçons de l'Evangile et leur redire la célèbre parole du Christ: "Père, pardonnez-leur..."

Tandis que les hommes restaient enfermés dans l'église, les femmes devaient entasser leurs biens dans des charrettes et s'acheminer vers le port avec les enfants qui se lamentaient. Ce soir-là et les soirs suivants, la cloche de l'angelus resta muette, et les animaux guettèrent inutilement l'arrivée de leurs maîtres.

Puis le tambour résonna de nouveau, comme il l'avait fait quelques jours auparavant, lors de la convocation générale des hommes et jeunes gens de Grand-Pré, et les portes de l'église livrèrent passage au douloureux cortège des prisonniers, qu'encadraient deux rangs de soldats.



Scènes lugubres

Massés sur la grève, les infortunés paysans durent y attendre plusieurs jours les navires de Sa Majesté. Ils eurent même le chagrin de voir flamber leurs demeures, les unes après les autres, comme si on voulait leur enlever tout espoir de regagner un jour leur village natal.

Des scènes semblables se répétèrent dans vingt autres villages, et pendant plusieurs années, si bien que de 1755 à 1758, le nombre des déportés atteignit probablement les sept à huit mille.

Ceux-là seuls échappèrent à l'exil qui se réfugièrent dans les bois ou parvinrent à gagner la province de Québec. "Vous devez faire tous les efforts possibles, disait Lawrence à Moncton, pour réduire à la famine ceux qui seront tentés de s'enfuir dans les bois."



Malgré la promesse du Gouverneur de ne pas désunir les familles, les déportés furent embarqués pêle-mêle sur les vaisseaux. Ils abordèrent aux rives de la Nouvelle-Angleterre, en Louisiane, aux Antilles, et même en France ou en Angleterre, par delà l'Atlantique.

Un grand nombre moururent pendant le voyage ou sur une terre étrangère; d'autres réussirent à se fixer dans la province de Québec; d'autres enfin s'établirent en Acadie même, où Michel Franklin, le successeur de Lawrence, se montrait plus humain que son prédécesseur.

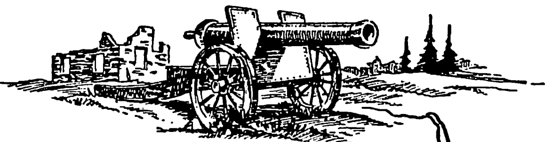
Aujourd'hui, le petit peuple acadien vit et prospère, aussi catholique et aussi français qu'en 1755. Il grandit sous la garde de la Vierge, Notre-Dame de l'Assomption, qu'il a prise comme patronne et toute-puissante protectrice.

5. *La campagne de 1756*

Désormais libre du côté de l'Acadie, l'Angleterre pouvait porter ailleurs ses efforts pour la conquête de la Nouvelle-France. Trois routes s'ouvraient à elle: celle du golfe Saint-Laurent, que protégeait encore, pour un temps, Louisbourg; celle des lacs Champlain et Saint-Sacrement, que défendaient les forts Carillon et Saint-Frédéric; celle des Grands Lacs enfin, que surveillaient les forts Frontenac et Niagara.

Sur mer, l'Angleterre possédait trois fois plus de vaisseaux que la France, et ils étaient tous mieux équipés. D'autre part, alors que notre population atteignait à peine soixante-dix mille âmes, celle de la Nouvelle-Angleterre dépassait de beaucoup le million.

GUERRE DE SEPT ANS



RIV. MONTMORENCY

ILE D'ORLÉANS

QUEBEC

STE-FOY

DONNACONA

MONTRÉAL

RIV. OUTAOUAIS

LAC CHAMPLAIN

BAIE DES PUANTS

FORT FRONTENAC

LAC HURON

FORT ROUILLÉ

LAC ONTARIO

FORT CARILLON

FORT CHOUAGUEN

FORT NÉCESSITÉ

FORT GEORGE

FORT EDOUARD

LAC MICHIGAN

FORT NIAGARA

RIV. MONONGAHÉLA

FORT DUQUESNE

RIV. HUDSON

DÉTROIT

LAC ÉRIÉ

Bonnes nouvelles

La France, heureusement, désigna un Canadien comme gouverneur de la colonie: monsieur de Vaudreuil, dont le père avait été lui-même gouverneur de la Nouvelle-France pendant un quart de siècle. Elle avait aussi nommé l'un de ses plus brillants officiers, Louis-Joseph, marquis de Montcalm, commandant général des troupes dans l'Amérique du Nord, avec mission de sauver la Nouvelle-France en péril.

Le nouveau général devait être assisté d'officiers renommés, tels le chevalier de Lévis, Bougainville et Bourlamaque, que nous rencontrerons bientôt aux postes les plus périlleux; et de mille deux cents hommes de troupes d'élite qui s'embarquèrent au printemps de 1756 à bord du *Héros*, de l'*Illinois* et du *Léopard*.

A la vue de ce brillant corps expéditionnaire, Bougainville s'écriait: "Quelle nation que la nôtre ! Heureux qui la commande et qui en est digne !"

Tout de suite à la tâche

La traversée fut longue: six semaines. Montcalm avait tellement hâte d'atterrir, qu'il descendit à Saint-Joachim, sur la côte de Beaupré, et se fit conduire à Québec en calèche.

Le général fit d'abord compléter les fortifications des forts Saint-Frédéric et Carillon, et y réforma l'administration surtout en ce qui concernait les vivres, les magasins, la propreté et la régularité, qui avaient fait défaut jusque-là. Couché à minuit et levé à six heures, il travaillait avec tant d'acharnement que, suivant sa propre expression, il prenait à peine le temps de respirer.

Après avoir confié la garde des forts Carillon et Saint-Frédéric à son fidèle lieutenant, Gaston de Lévis, il prépara son premier coup de maître en Amérique: la prise de Chouaguen.

Au fort Chouaguen (ou Oswégo)

Le fort Chouaguen, qui occupait une position avantageuse sur le lac Ontario, était aussi le rendez-vous favori des Indiens. Vaudreuil songeait sérieusement à déloger les Anglais de ce poste, mais il jugeait l'entreprise d'autant plus difficile qu'il ne pouvait guère compter sur le secours des Indiens.

Or à la tête de trois mille hommes, Montcalm résolut de marcher sur Chouaguen. Par prudence, l'armée n'avançait que durant la nuit; le jour, elle dissimulait ses barques sous des branches d'arbres, au fond des baies.

Coup de maître

Parvenus sous les murs du vieux fort avant même que les Anglais aient eu le temps de s'en apercevoir, les Français se lancent à l'attaque avec une telle impétuosité qu'au troisième jour du siège, les Anglais jugent la position intenable et capitulent, abandonnant un très riche butin: treize cents hommes, cinq drapeaux, trois caisses d'argent, cinquante bouches à feu, des vivres pour deux ans.

Chouaguen fut rasé, et sur ses ruines fumantes, Montcalm fit ériger une grande croix avec cette inscription:



"Nous avons vaincu par ce signe; apportez des lys à pleines mains !"

Puis il fit chanter le *Te Deum* pour remercier le ciel d'un succès aussi éclatant.

Il écrivit à sa femme, restée en France: "Voilà une assez jolie aventure... Je vous prie de faire dire une messe d'action de grâces dans ma chapelle".

L'expédition de Chouaguen avait duré un mois. Elle libérait la navigation sur les Grands Lacs, ouvrait de nouveau la route commerciale de l'Ouest, et rétablissait la confiance aussi bien chez les colons que chez les Indiens.

Elle inaugurait enfin d'une manière brillante la carrière du marquis de Montcalm en Amérique.

6. La campagne de 1757

La route des Grands Lacs étant libre, il s'agissait de nettoyer celle du lac Saint-Sacrement, que les Anglais nommaient lac George.

Huit mille hommes, dont un bon nombre d'Indiens, s'assemblèrent au fort Carillon. La récente prise du fort Chouaguen frappa l'imagination des Peaux-Rouges, un peu étonnés de constater que le grand chef des Français était plutôt petit de taille. Ils le lui dirent en leur langage naïf:



"Mon père, quand nous avons entendu parler des grandes choses que tu as faites, nous comptions te trouver grand comme les plus grands pins de nos forêts... Mais nous te voyons, et nous retrouvons dans tes yeux la grandeur des pins. Nous te regardons comme un aigle, et tes enfants sont prêts à faire de grandes choses avec toi."

Un incident heureux

Or tandis que le général exposait aux Indiens les grands services qu'il attendait d'eux, un arbre s'abattit tout à coup

à ses côtés. Ce pouvait être un très mauvais signe aux yeux de ces enfants de la forêt, si superstitieux par nature.

Mais plutôt que de leur laisser le temps d'y voir un présage funeste, Montcalm leur affirma crânement que la chute de cet arbre devait symboliser la fin prochaine du fort George.

"Personne, dit à son tour un chef indien, ne nous a parlé mieux que toi. Notre joie doit être encore plus grande que la tienne, toi qui as passé le grand Lac, non pour ta propre cause, mais parce que le grand Roi t'a dit: *"Pars, passe le grand Lac, et va défendre mes enfants !"*

Puis s'adressant de nouveau à tous ces guerriers qui le dévoraient des yeux, le général français saisit un collier de six mille grains de porcelaine et leur dit: "Par ce collier, par la liaison des différents grains qui le composent, je vous lie tous les uns aux autres, de manière qu'aucun de vous ne puisse se séparer avant la destruction du fort George".

Alors du milieu de cette foule frémissante de guerriers, une voix gutturale entonna la lente et terrible invocation: "Manitous, manitous ! Vous tous qui êtes dans les airs, sur la terre, et sous nos pieds, détruisez nos ennemis ! Livrez-nous leurs dépouilles, et ornez nos cabanes de leurs sanglantes chevelures !"

Des hurlements et des cris inhumains vinrent prouver au grand général des Français qu'il pouvait désormais compter sur la fidélité de ses Indiens, puisqu'ils étaient possédés des fureurs de la guerre.



Trois mille hommes prirent bientôt la route de terre sous les ordres de Lévis. Le reste de l'armée s'ébranla le 6 août à bord de deux cent quarante-cinq petits bateaux: les eaux du lac Saint-Sacrement n'avaient encore jamais vu un nombre aussi considérable d'embarcations militaires.

Sommation du général français

Le 6 août, on arrivait en vue du fort *George,* ou William Henry. Pour emporter facilement la place, il aurait fallu vingt mille hommes au moins, et Montcalm n'en avait guère plus de sept mille. Il adressa quand même la fière sommation suivante au colonel anglais:

— J'ai investi votre place avec des forces nombreuses, Monsieur, et je dois vous sommer de vous rendre. A l'heure actuelle, je suis encore capable de contenir les Indiens et de faire observer les clauses d'une capitulation. Mais dans d'autres circonstances, je pourrais n'en être pas le maître...

— Monsieur, répondit l'officier, je vous suis reconnaissant des offres gracieuses que vous me faites, mais je ne puis les accepter. Je crains peu la barbarie des Indiens. J'ai d'ailleurs sous mes ordres des soldats déterminés comme moi à vaincre ou à périr.

— Ah ! tu ne veux pas te rendre, reprit un Abénaquis en s'approchant du fort. Eh bien ! tire le premier; mon père tirera ensuite ses gros fusils. Alors, toi, te bien défendre, car si je te prends, point de quartier à toi !

Prise du fort George (William Henry)

Tandis que Lévis contourne la place et va se poster au sud, sur le chemin du fort Edouard, Montcalm installe ses batteries à l'ouest.

Et comme la garnison persiste à ne pas vouloir se rendre, quarante bouches à feu se mettent à battre les murs en brèche. Jour et nuit, des soldats creusent des tranchées jusque sous les jardins du fort.

Au cinquième jour du siège, la position devient intenable. Non seulement les assiégés comptent déjà trois cents hommes tués ou blessés, mais la petite vérole a fait plusieurs victimes dans leurs rangs; il faut hisser le drapeau blanc.

Parfait gentilhomme, Montcalm accorde les honneurs de la guerre à la garnison qui s'est vaillamment défendue. Il s'engage même à lui fournir une escorte jusqu'au fort Edouard, mais à la condition que les soldats vaincus s'engagent à ne pas guerroyer contre la France pendant dix-huit mois, et à libérer tous les prisonniers français de la région.

Et voilà nos deux mille soldats anglais s'acheminant vers le fort Edouard. Ils sont escortés de soldats français, et suivis d'une bande d'Indiens qui ne paraissent pas satisfaits de la manière dont s'est terminée l'*affaire* : ils n'ont pas eu l'occasion de s'adonner au pillage.

Affaire malheureuse

Les Indiens s'approchent de la colonne en marche. Ils sont cinquante, cent, deux cents, qui réclament une partie du bagage, puis les havresacs, puis enfin de l'eau-de-vie.

De l'eau-de-vie ! Donner de l'eau-de-vie aux Indiens, c'était jeter de l'huile sur le feu. Un désordre indescriptible s'ensuivit, malgré tous les efforts des soldats français chargés de la garde des prisonniers.



Excités par les vapeurs de l'alcool, les Indiens poussèrent cet affreux cri de guerre qui glaça d'épouvante la colonne anglaise, pourtant bien armée. Bientôt, "les cadavres jonchèrent le sol et les chevelures sanglantes s'agitèrent dans les airs avec des cris de triomphe".

Montcalm et Lévis à la rescousse

Prévenu le premier, Lévis accourut sur la scène, affrontant mille fois la mort pour calmer la fureur des bandits.

Quand Montcalm parut à son tour, il s'élança au plus fort de la mêlée, multipliant les prières, les menaces, les promesses ou les récompenses: "Puisque vous êtes des enfants rebelles, qui manquez à la promesse que vous avez faite à votre père, et qui ne voulez plus écouter sa voix, tuez-le le premier."

— Notre père est fâché ! se dirent les assassins un peu dégrisés.

Tandis que le gros de la colonne anglaise atteignait enfin le fort Edouard, Montcalm s'employait à racheter des Indiens les quelque six cents prisonniers qu'ils avaient déjà faits. Il distribuait des vêtements à ceux qui avaient été dépouillés de leurs habits, et les reconduisait dans leurs foyers.

Faute d'hommes pour y tenir garnison, le fort George fut renversé de fond en comble et brûlé.

7. La campagne de 1758

Nouveaux dangers

La prise des forts Chouaguen et George rendit les Français maîtres des lacs Erié, Ontario, Champlain et Saint-Sacrement.

De son côté, William Pitt, le nouveau ministre des Affaires étrangères de l'Angleterre, avait résolu d'anéantir la puissance française en Amérique en levant une armée de soixante-dix mille hommes, soit exactement la population du Canada tout entier, vieillards, femmes et enfants compris.

Montcalm apprit bientôt au fort Carillon que le général Abercromby venait de rassembler sur les ruines de l'ancien fort George, le plus formidable corps de troupes que l'Amérique eût encore vu. "Nous manquons de bras, écrivait-il; peut-être même le temps nous manquera-t-il aussi. Audace et activité: voilà nos seules ressources. Malgré cela, je ne désespère de rien".

Sur les flots du lac Saint-Sacrement

Par cette radieuse matinée du 5 juillet 1758, mille petits navires anglais s'ébranlèrent sur les flots argentés du lac Saint-Sacrement. Mille petits drapeaux flottaient à la brise, tandis que les fanfares militaires éveillaient les échos d'alentours.

Montcalm et Lévis ne pouvaient guère opposer plus de quatre mille hommes aux seize mille d'Abercromby. Et cependant, ils attendaient l'ennemi de pied ferme. Soldats et officiers maniaient la hache avec ardeur, garnissant les abords de troncs d'arbres renversés, avec leurs branches taillées en pointe, de manière à briser l'élan des troupes ennemies.

A midi et demi, le huit juillet, par une chaleur accablante, l'armée anglaise débouche soudain sur Carillon, dans un ordre admirable.

Vite, nos bûcherons laissent tomber leur hache, et tous regagnent leur poste de combat. Bourlamaque commande à gauche, Lévis à droite, et Montcalm au centre. Le mot d'ordre est celui-ci: *défense de tirer un seul coup sans le commandement du général en chef !*

Au pas de charge

Sûrs de la victoire, les fiers soldats d'Abercromby s'avancent au pas de charge, au bruit du tambour, et au son de la musique. Déjà, ils ont atteint les premiers retranchements, à quarante pas du fort.

Montcalm et Lévis à la rescousse

Prévenu le premier, Lévis accourut sur la scène, affrontant mille fois la mort pour calmer la fureur des bandits.

Quand Montcalm parut à son tour, il s'élança au plus fort de la mêlée, multipliant les prières, les menaces, les promesses ou les récompenses: "Puisque vous êtes des enfants rebelles, qui manquez à la promesse que vous avez faite à votre père, et qui ne voulez plus écouter sa voix, tuez-le le premier."

— Notre père est fâché ! se dirent les assassins un peu dégrisés.

Tandis que le gros de la colonne anglaise atteignait enfin le fort Edouard, Montcalm s'employait à racheter des Indiens les quelque six cents prisonniers qu'ils avaient déjà faits. Il distribuait des vêtements à ceux qui avaient été dépouillés de leurs habits, et les reconduisait dans leurs foyers.

Faute d'hommes pour y tenir garnison, le fort George fut renversé de fond en comble et brûlé.

7. La campagne de 1758

Nouveaux dangers

La prise des forts Chouaguen et George rendit les Français maîtres des lacs Erié, Ontario, Champlain et Saint-Sacrement.

De son côté, William Pitt, le nouveau ministre des Affaires étrangères de l'Angleterre, avait résolu d'anéantir la puissance française en Amérique en levant une armée de soixante-dix mille hommes, soit exactement la population du Canada tout entier, vieillards, femmes et enfants compris.

Montcalm apprit bientôt au fort Carillon que le général Abercromby venait de rassembler sur les ruines de l'ancien fort George, le plus formidable corps de troupes que l'Amérique eût encore vu. "Nous manquons de bras, écrivait-il; peut-être même le temps nous manquera-t-il aussi. Audace et activité: voilà nos seules ressources. Malgré cela, je ne désespère de rien".

Sur les flots du lac Saint-Sacrement

Par cette radieuse matinée du 5 juillet 1758, mille petits navires anglais s'ébranlèrent sur les flots argentés du lac Saint-Sacrement. Mille petits drapeaux flottaient à la brise, tandis que les fanfares militaires éveillaient les échos d'alentours.

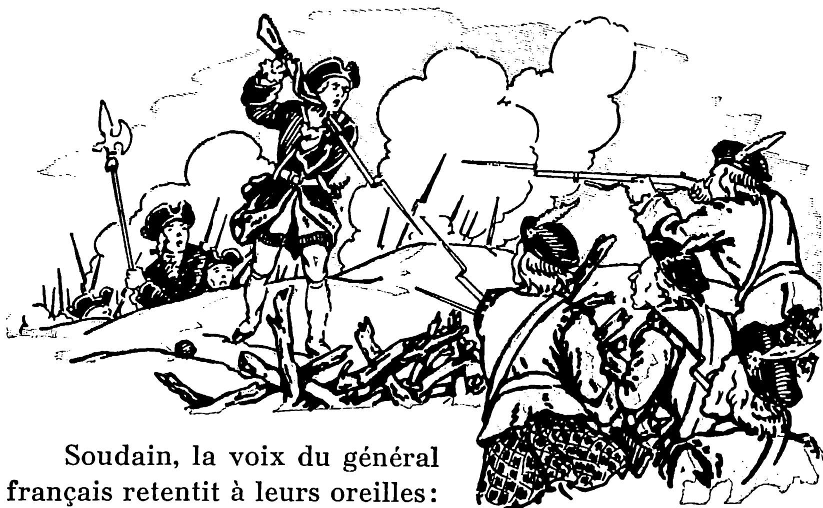
Montcalm et Lévis ne pouvaient guère opposer plus de quatre mille hommes aux seize mille d'Abercromby. Et cependant, ils attendaient l'ennemi de pied ferme. Soldats et officiers maniaient la hache avec ardeur, garnissant les abords de troncs d'arbres renversés, avec leurs branches taillées en pointe, de manière à briser l'élan des troupes ennemies.

A midi et demi, le huit juillet, par une chaleur accablante, l'armée anglaise débouche soudain sur Carillon, dans un ordre admirable.

Vite, nos bûcherons laissent tomber leur hache, et tous regagnent leur poste de combat. Bourlamaque commande à gauche, Lévis à droite, et Montcalm au centre. Le mot d'ordre est celui-ci: *défense de tirer un seul coup sans le commandement du général en chef !*

Au pas de charge

Sûrs de la victoire, les fiers soldats d'Abercromby s'avancent au pas de charge, au bruit du tambour, et au son de la musique. Déjà, ils ont atteint les premiers retranchements, à quarante pas du fort.



Soudain, la voix du général français retentit à leurs oreilles: Feu ! Et trois mille fusils français, immobiles jusque-là, de cracher la mort dans les rangs de l'adversaire. Les soldats costumés en rouge hésitent quelques secondes, puis reprennent leur marche avec une ardeur digne des meilleures troupes.

Lutte terrible

L'assaut des retranchements français fut d'une extrême violence. Les grenadiers anglais et les montagnards écossais se poussaient, enjambaient les troncs d'arbres, "laissant les lambeaux de chair aux branches tranchantes comme des glaives, et montant d'un même élan vers ces retranchements meurtriers". (1)

Pendant sept heures, les soldats anglais s'acharnèrent à briser les lignes françaises, et pendant sept heures, ils se virent constamment repoussés. Ce fut un effroyable va-et-vient, entremêlé de sorties à la baïonnette, au milieu de l'abatis.

(1) Thomas Chapais : *Le marquis de Montcalm.*

Montcalm volait de gauche à droite, semblant porter avec lui l'assurance de la victoire.

"Vive le Roi ! Vive le Général !" criaient les soldats épuisés, mais remplis d'enthousiasme quand même.

A plusieurs reprises, les retranchements prirent feu, mais dans l'intervalle des attaques, des hommes hardis s'emparaient de barriques d'eau et noyaient l'incendie.

Mais voici qu'une rumeur éclate soudain. C'est le 42e régiment écossais, l'élite de l'armée anglaise, qui s'avance. Les montagnards géants, qui sont facilement reconnaissables à leurs longues jambes nues, combattent avec l'énergie du désespoir.

Montcalm a compris que l'heure est grave. Il accourt à droite avec ses grenadiers, tandis que Lévis commande d'une voix forte aux siens: *"En avant, Canadiens !"*

En avant, Canadiens!

Et les Canadiens de s'élancer à la suite de leurs chefs respectifs: messieurs de Raymond, de Saint-Ours, de Lanaudière, et de Gaspé.

Bientôt, les Anglais fléchissent. Deux de leurs régiments vont même jusqu'à se fusiller dans la mêlée. A huit heures, la bataille cesse, et la déroute est complète. Deux mille habits rouges gisent au pied des fragiles retranchements de Carillon.

"Le combat a été des plus vifs et des plus opiniâtres, écrit Lévis. Cette glorieuse journée, qui a sauvé l'Amérique tout entière est due à la valeur des troupes et aux bonnes dispositions de monsieur le marquis de Montcalm. Monsieur de Bourlamaque a été dangereusement blessé; quant à moi, j'en ai été quitte pour deux coups de fusil dans mon chapeau."

La nouvelle de cette victoire provoqua de grandes manifestations d'allégresse à travers toute la Nouvelle-France.

Inscription célèbre

Le pieux général en chef fit chanter un *Te Deum* par ses troupes sous les armes, et dresser sur le champ de bataille une grande croix portant l'inscription latine pleine d'humilité, qu'il traduisait lui-même ainsi:

> "Ne vante ni le chef, ni les soldats, ni ces bois abattus.
> Voici l'Etendard ! Voici le Vainqueur !
> C'est Dieu, oui, c'est Dieu qui, seul, ici triomphe !"



8. Le second siège de Louisbourg

Deux malheurs vinrent bientôt imposer silence à l'allégresse qu'avait provoquée la victoire de Carillon: la perte des forts Frontenac et Duquesne, et la seconde prise de Louisbourg.

A son arrivée à Louisbourg en 1754 comme gouverneur de la place, le chevalier Drucourt trouva les fortifications en mauvais état. Il y avait eu négligence, bien sûr, mais l'île avait aussi souffert du manque d'argent et de matériaux pour la réfection de ses murailles. Les Anglais d'Halifax lui faisaient également endurer un blocus de plus en plus étroit.

Drucourt fit de sages recommandations à son gouvernement, mais il ne put empêcher l'Angleterre d'envoyer, au

printemps de 1758, cent huit navires et quatorze mille hommes, commandés par l'amiral Boscawen et des aides dont les noms sont aujourd'hui familiers: Lawrence, Wolfe, Amherst...

Cette fois encore, la France vint au secours de sa forteresse de prédilection, et Louisbourg salua gaiement l'arrivée de cinq navires armés chacun de soixante à soixante-dix canons: le *Prudent*, le *Bienfaisant*, l'*Entreprenant*, le *Capricieux* et le *Célèbre*. Le nombre des soldats réguliers s'élevait à trois mille trois cents.

Héroïque défense

Des batteries anglaises, installées à l'endroit connu maintenant sous le nom d'*Anse Wolfe*, ouvrirent le feu le 19 juin, et en quelques jours seulement, réussirent à faire taire presque complètement les canons français.

Drucourt savait fort bien qu'il ne pourrait résister longtemps, mais il se défendit de son mieux, aidé de son épouse qui, pour mieux stimuler le moral des troupes, se rendait chaque jour aux murailles afin d'y diriger elle-même le tir de trois canons. Plus longue serait l'attente des Anglais devant Louisbourg, plus sérieuses seraient à Québec les chances de victoire.

Le 1er juillet, Wolfe réussit à fixer l'une de ses batteries sur une butte d'où il pouvait facilement bombarder l'intérieur de la ville. Dès lors, les dégâts s'accumulèrent avec rapidité. Dans la soirée du 6 juillet, une bombe tomba sur l'hôpital, tuant un chirurgien et blessant deux Frères de la Charité. Les murs eux-mêmes furent tellement ébranlés que le seul fait de tirer du canon les endommageait.

On protégeait les édifices publics et les navires avec des barriques de tabac, enlevées à l'adversaire quelque temps avant le siège. Et comme les munitions faisaient défaut, on se servait de ferrailles ou encore de boulets anglais qui n'avaient pas éclaté.

Lourdes pertes

Le 21 juillet, par suite de cartouches qui venaient d'exploser à son bord, le *Célèbre* prit feu. Des étincelles embrasèrent l'*Entreprenant* qui mit à son tour le feu au *Capricieux.* Les équipages tentèrent d'arrêter l'incendie, mais en vain, parce que l'ennemi ne cessait de bombarder les navires en feu.

Le lendemain, Louisbourg dut essuyer le feu de douze batteries, et nul endroit de la ville ne put se croire à l'abri des projectiles. On imagine facilement ce que durent endurer les malheureux assiégés quand on songe qu'une seule de ces batteries pouvait tirer six cents boulets par jour.

Le 25, à minuit, les assaillants s'approchèrent des deux derniers navires, le *Prudent* et le *Bienfaisant,* qu'ils incendièrent ou mirent hors d'usage.

La capitulation

Désormais privé de ses navires de défense, Louisbourg se voyait obligé de capituler, et Drucourt dut s'y résigner. Les termes de la capitulation n'étant guère honorables pour l'armée, soldats et officiers brisèrent leurs mousquets et brûlèrent leurs drapeaux.

Les pertes françaises s'élevaient à 411 soldats tués, et les pertes anglaises, à 195. Un témoin, qui vit entrer les habits rouges dans la place, décrit en termes pathétiques la désolation du port, de ses eaux et de ses côtes jonchées de petites embarcations échouées, de bouées dansant sur l'eau, de mâts et de pièces de bateaux flottant à la dérive...

L'Angleterre apprit avec une vive allégresse la seconde prise de Louisbourg. Onze drapeaux dont on avait pu s'emparer furent transportés solennellement à la cathédrale Saint-Paul de Londres, et une nouvelle chanson parut dans la ville: "La prise de Louisbourg".

Un an de répit

Louisbourg tombé, l'armée anglaise allait-elle remonter le grand fleuve vers Québec? Non pas, car Boscawen et Amherst trouvaient la saison trop avancée. Ainsi, Drucourt et sa petite troupe de héros pouvaient croire qu'ils avaient accordé à la Nouvelle-France... un an de répit.

La pierre taillée de la Citadelle, de l'hôpital et des portes fut transportée à Halifax et employée à la construction de divers édifices publics. Quant à la forteresse même, sapeurs et mineurs anglais pratiquèrent des galeries sous ses murs et provoquèrent dix-huit explosions successives qui démolirent de fond en comble celle qui s'était, à juste titre, glorifiée d'être *la place la plus forte du continent.* [1]

9. Luttes suprêmes

Nouvelles alarmantes

La perte des forts Frontenac et Duquesne, et la seconde prise de Louisbourg ouvraient toutes grandes aux Anglais la route du Golfe et celle des Grands Lacs. D'un bout à l'autre de la Nouvelle-France, on se dit que, cette fois, c'était la fin.

Fatigué de la guerre, Montcalm avait demandé son rappel en France, mais à l'annonce de tant de désastres, il trouva le courage d'écrire:

"Puisque les affaires de la colonie vont si mal, c'est à moi de les réparer ou d'en retarder la perte le plus qu'il sera possible."

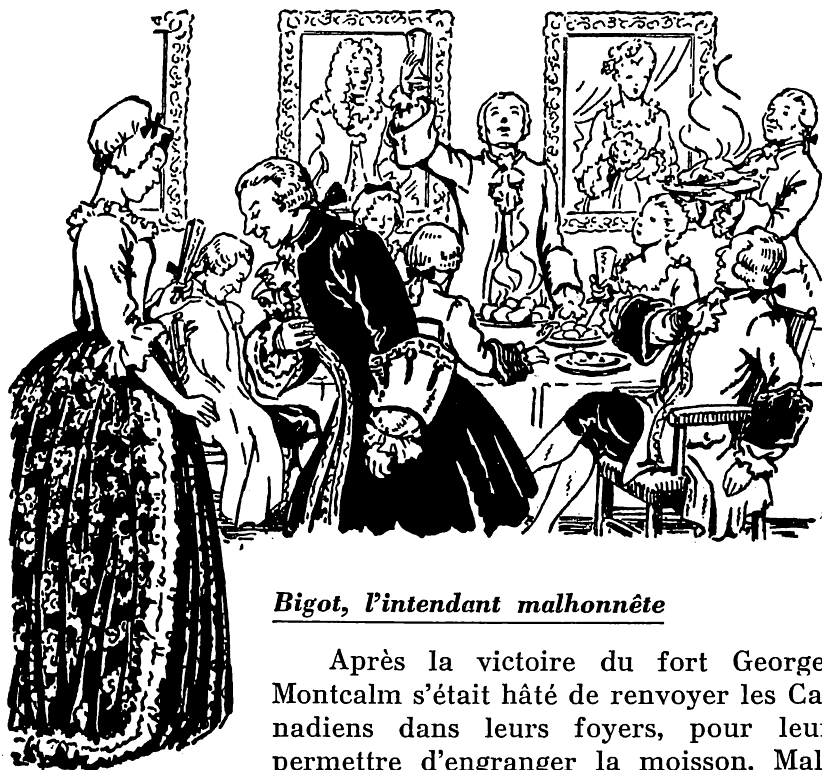
---

(1) Aujourd'hui parc historique national, Louisbourg conserve dans son vaste musée les objets et les souvenirs qu'ont offerts des citoyens dévoués au bien public, ainsi que les pièces historiques découvertes dans les ruines de la forteresse.

Ambassadeur extraordinaire

Vaudreuil et Montcalm s'entendirent pour envoyer Bougainville en France, afin qu'il pût solliciter de nouveaux secours, s'il en était encore temps.

L'ambassadeur extraordinaire obtint beaucoup d'éloges et de compliments pour "les braves soldats du Canada" et aussi beaucoup de décorations pour les principaux de la colonie: Vaudreuil, Montcalm, Lévis, Bougainville, Bourlamaque... Mais il ne ramena que peu de soldats, parce que la France était elle-même aux prises avec la guerre d'Europe.



Bigot, l'intendant malhonnête

Après la victoire du fort George, Montcalm s'était hâté de renvoyer les Canadiens dans leurs foyers, pour leur permettre d'engranger la moisson. Malheureusement ils ne récoltèrent presque

rien, par suite des pluies trop abondantes et des gelées hâtives qui s'abattirent sur le pays.

"Le peuple périt de misère, écrivait-on le 26 février 1758; les Acadiens réfugiés ne mangent depuis quatre mois que du cheval et de la morue sans pain. Il en est déjà mort plus de trois cents."

Tandis que le pauvre peuple se bousculait à la porte des boulangeries vides, deux créatures de l'infâme Bigot vendaient du blé aux Antilles, pour s'enrichir et s'amuser aux dépens de la colonie.

Au palais de l'intendant malhonnête, les jeux à l'argent succédaient aux bals et aux repas plantureux. Alors que les vivres étaient si rares, une nuée d'hommes rapaces parcouraient les campagnes et enlevaient à bas prix les bestiaux, qu'ils revendaient fort cher.

Parce qu'ils croyaient leur mal nécessaire au salut de la colonie, les infortunés colons ne se plaignaient pas trop: "Le Roi peut prendre tout ce que nous avons, disaient-ils toujours du même ton modéré, pourvu que le Canada soit sauvé".

Mandement de l'évêque

Monseigneur de Pontbriand, alors atteint d'une maladie mortelle, venait de publier un mandement que l'on considérait comme le testament d'un saint.

Les énergiques paroles de l'évêque de Québec produisirent l'effet désiré. Tout le peuple envahit les églises avant de courir sous les drapeaux. Quand on sut que le principal effort de l'ennemi se porterait, cette fois sur Québec, capitale et cœur de la colonie, et qu'une armée formidable remonterait le Saint-Laurent, le peuple sentit grandir son courage avec le danger.

Dix mille Canadiens répondirent à l'appel de l'évêque et du gouverneur. Une telle émulation régnait entre eux qu'on vit arriver dans le camp des vieillards de quatre-vingts ans et des enfants de douze ans.

Tous prêts à mourir les armes à la main

Aussi Vaudreuil affirma-t-il à la cour de France que la colonie tout entière se tenait prête à marcher au premier signal, avec ses armes, ses ustensiles, et six jours de vivres, et qu'elle mourrait, les armes à la main, s'il le fallait: "Plutôt être ensevelis sous les ruines de la colonie que de capituler!"

10. La campagne de 1759

A mesure que la flotte ennemie remontait le grand fleuve, les vieillards, les femmes et les enfants, restés presque seuls au foyer, s'enfonçaient dans la profondeur de la forêt avec leurs bestiaux et tout ce qu'ils avaient de plus cher au monde: tels étaient les ordres de monsieur le gouverneur de la Nouvelle-France.



Le télégraphe et le téléphone n'étant pas encore inventés, on allumerait de grands feux de pointe en pointe, le long du fleuve, pour annoncer l'approche de l'ennemi.

Lueur dans la nuit

Or un soir, Montcalm s'éveilla brusquement : la rive droite du grand fleuve s'était allumée de cap en cap, et une lueur sinistre brillait sur la falaise même de Lévis: c'était le signal convenu.

Le général français passa le reste de la nuit à donner des ordres ou à expédier des messages.

"Je fais de mon mieux, écrivait-il à Bourlamaque; Dieu fera le reste."

Les jours suivants, on le vit courir de Québec à Cap-Rouge, de Cap-Rouge à Beauport et de Beauport à la rivière Montmorency, afin de hâter les différents services et de vérifier lui-même sur les lieux les derniers préparatifs de défense.

Les Anglais devant Québec!

Le 26 juin 1759, la flotte de Wolfe mouillait à l'île d'Orléans. Elle ne comprenait pas moins de trois cents navires, deux mille bouches à feu, et vingt-sept mille soldats ou marins.

Aucun navire ennemi n'avait paru devant Québec depuis soixante-neuf ans, et le peuple s'était facilement persuadé que la flotte de Wolfe se briserait sur les récifs comme celle de Walker. Hélas ! il fallait bien admettre la dure réalité. Et quand les premiers navires eurent doublé la pointe de Lévis, un seul cri dut retentir à travers la ville en émoi : "Les Anglais sont devant Québec !"

Ils devaient y rester soixante-quatorze jours bien comptés.

Débuts du siège

Wolfe débarqua ses troupes à trois endroits différents: de l'autre côté de la rivière Montmorency, dans l'île d'Orléans et sur la pointe de Lévis. Il aurait bien aimé s'installer aussi sur la côte de Beauport mais il s'aperçut que les Français s'étaient emparés de l'espace qu'il avait désigné sur la carte pour y établir ses quartiers généraux.

Et comme le général anglais n'osait pas risquer tout de suite une descente à Beauport, il ne lui restait qu'à bombarder la ville pour calmer l'ardeur de ses soldats.



Du haut de leurs remparts, les Québécois s'efforcèrent de gêner les préparatifs de l'adversaire, mais leurs canons n'étaient pas assez puissants pour empêcher l'artillerie anglaise de s'installer sur les hauteurs de Lévis. Ils durent même modérer bientôt la canonnade afin d'économiser la poudre.

Bombardement terrible

A neuf heures du soir, le 12 juillet, les Québécois virent une fusée qui s'élevait lentement du navire-amiral et traçait dans le ciel un magnifique sillon lumineux. C'était le signal qu'attendaient les canonniers anglais.

Quelques secondes plus tard, "des langues de flammes percèrent les ténèbres, et l'horizon s'empourpra". En moins de vingt-quatre heures, trois cents bombes s'abattirent sur les plus gros édifices. Ce fut bientôt dans les rues une confusion indescriptible, un sauve-qui-peut général.

Chaque nouvelle journée devait amener de nouveaux désastres. Rien de plus lamentable, à la fin, que cet amoncellement de ruines. Quand la pluie de fer et de feu cessa, la cathédrale et la majeure partie de la ville n'offraient plus que l'aspect d'un monceau de cendres.

Accalmies

De temps à autre cependant, le drapeau blanc s'agitait et, pendant quelques heures, imposait silence aux bouches à

feu. Les adversaires échangeaient des lettres, des poignées de main, des politesses ou des prisonniers.

En l'une de ces circonstances, un délégué québécois dit au général anglais: "Nous ne doutions pas que vous ne détruisiez la ville, mais nous avons résolu que votre armée ne mette jamais les pieds dans nos murs. — Je serai maître de Québec, lui répondit le général, si je reste ici jusqu'à la fin de novembre".

Cette prédiction devait malheureusement se réaliser, car à l'automne les Anglais étaient maîtres de la ville.

Aux abords de la chute Montmorency

Sur les bords de la rivière Montmorency, les deux armées anglaise et française étaient si rapprochées qu'elles auraient pu causer d'une rive à l'autre, s'il n'y avait eu le bruit de la chute pour les en empêcher.

Un jour même, les deux chefs, Wolfe et Montcalm, se trouvèrent face à face, paraît-il, et, selon que le permettait la galanterie de l'époque, le général anglais fit saluer son adversaire par une salve de son artillerie.

C'est à Lévis que Montcalm avait confié la défense des abords de la chute. Le poste était dangereux, mais plus jeune et plus robuste que son général, Lévis s'acquittait de sa tâche avec une étonnante activité.

"Vous êtes heureux d'être infatigable, mon cher chevalier, lui écrivait Montcalm. Tout ce que vous faites est toujours très bien. S'il ne fallait que votre vigilance pour sauver le pays, la besogne serait sûre. Je serai fier d'avoir de vos nouvelles avant le coucher."

Jour et nuit, Lévis parcourait d'une jambe aussi solide que celle d'un coureur de bois la longue ligne qui s'étendait depuis son camp jusqu'à celui de Beauport. Il prenait si peu de sommeil que Montcalm devait dire aux soldats: "N'avertissez le chevalier que pour des choses importantes".

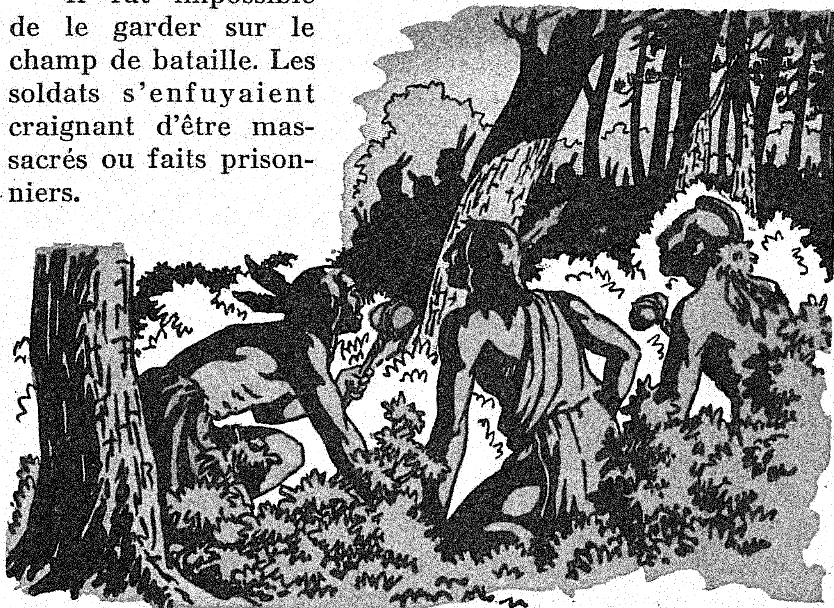
Hésitations de l'adversaire

Wolfe hésitait toujours à s'attaquer au poste de Montmorency. Le jour vint cependant où deux mille grenadiers anglais sous la conduite de leur général s'approchèrent de l'étroit passage que défendaient onze cents Canadiens.

Deux cents Indiens réussirent à traverser la rivière sous la direction de l'intrépide Langlade et à se cacher à cent pas de l'ennemi. Leur casse-tête à la main, ils restèrent accroupis pendant des heures, ne remuant dans l'ombre que leurs yeux de lynx.

Au petit jour cependant, ils ne purent contenir plus longtemps leur fièvre de carnage et poussèrent un cri formidable, capable de faire tressaillir les cœurs les mieux trempés. Les Anglais sautèrent sur leurs armes, mais à la vue des Indiens, dont ils avaient terriblement peur, la panique s'empara du bataillon.

Il fut impossible de le garder sur le champ de bataille. Les soldats s'enfuyaient craignant d'être massacrés ou faits prisonniers.



Combat de la rivière Montmorency

A plusieurs reprises, les Anglais tentèrent de franchir le saut de la rivière Montmorency, mais sans succès. Le 31 juillet, deux mille hommes s'avancèrent en bon ordre contre les fortifications françaises, tandis que deux gros navires s'approchaient à leur tour avec leur centaine de bouches à feu.

Mais quand les grenadiers anglais s'élancèrent à l'assaut des retranchements, la petite troupe de Lévis à peine munie d'une vingtaine de canons dirigea un feu si bien nourri sur les assaillants, que des centaines de cadavres jonchaient le sol en peu de temps.

Malgré leur valeur, les soldats anglais durent reculer cette fois encore. Le nombre des blessés pouvait s'élever à cinq cents. Du côté des Français, des cris et des hourras retentirent en l'honneur du général et de son habile lieutenant, le chevalier de Lévis.

Mille quatre cents fermes incendiées

Le général anglais, qui avait vu tomber l'élite de son armée au combat de la rivière Montmorency, crut un instant que l'expédition de Québec était manquée. Il ordonna, dès lors, de redoubler le bombardement de la ville et de dévaster les villages sur les deux rives du fleuve, de manière à décourager les Canadiens et à les forcer à se rendre.

"Nous avons détruit au delà de mille quatre cents belles fermes, écrira plus tard un officier de Wolfe, car durant le siège, nous étions maîtres d'une partie du pays le long du fleuve et nous tenions des détachements continuellement occupés à ravager les campagnes, de sorte qu'il faudra un demi-siècle pour réparer le dommage."

Encore des nouvelles alarmantes

Depuis la victoire de Montmorency, la colonie française s'était reprise à espérer. Mais de fâcheuses nouvelles vinrent

bientôt jeter la consternation dans le camp: la prise des forts Niagara, Carillon et Saint-Frédéric.

Montcalm et Vaudreuil décidèrent d'envoyer immédiatement Lévis à Montréal avec huit cents hommes, pour y organiser la défense de la région. Le départ de Lévis devait être funeste à l'armée de Québec.

Et le siège de la ville?

Le siège de Québec se prolongeait depuis deux mois déjà, et Wolfe commençait à désespérer de pouvoir s'emparer de la ville. Avant de retourner en Angleterre, il voulut tout de même essayer de débarquer ses troupes à l'endroit qu'on appelle l'Anse-au-Foulon.

Par une nuit calme et sans lune, trente bateaux plats, chargés d'hommes silencieux, se laissèrent glisser lentement le long de la rive nord du Saint-Laurent.

— Qui vive? demanda la sentinelle française, qui croyait entendre un bruit de rames et distinguer des formes indécises sur l'eau.

— France ! répondit l'un des officiers anglais qui possédait bien notre langue et qui, pour notre malheur, avait saisi le mot de passe sur les lèvres d'un déserteur.

Croyant qu'il s'agissait de deux mille minots de farine annoncés le soir même pour ravitailler le camp de Beauport, le veilleur n'en demanda pas davantage. Mais un peu plus loin, une seconde sentinelle lança, elle aussi, son vibrant : Qui vive ?

— Convoi de provisions, reprit le même officier, mais ne faites pas de bruit ! Les Anglais pourraient nous entendre !

A l'assaut de la falaise

Quelques minutes plus tard, s'accrochant aux arbustes qui croissent dans les fentes des rochers, cent hommes d'élite s'élancèrent à l'assaut de la falaise abrupte.

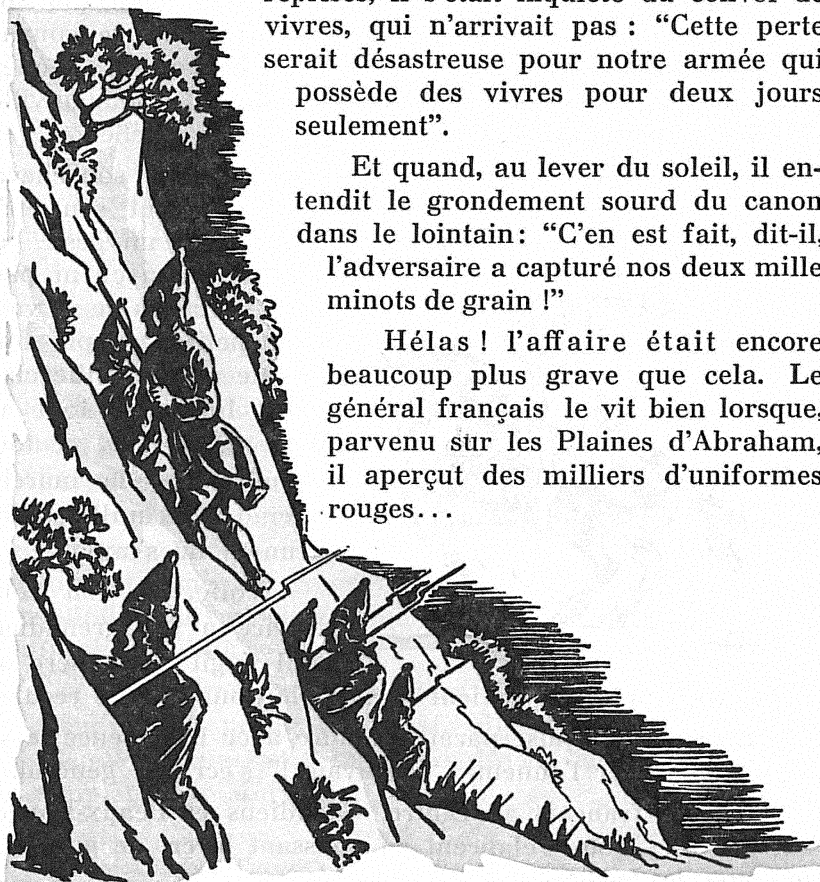
Parvenus au sommet sans avoir entendu le moindre coup de feu, les Anglais ne tardèrent pas à s'emparer du lâche gardien, Vergor, qui dormait profondément. Leurs signaux apprirent à Wolfe et à ses compagnons demeurés sur la grève, que le chemin était libre.

Anxiété de Montcalm

Montcalm avait passé la nuit blanche à surveiller les mouvements de la flotte ennemie devant Beauport. A plusieurs reprises, il s'était inquiété du convoi de vivres, qui n'arrivait pas : "Cette perte serait désastreuse pour notre armée qui possède des vivres pour deux jours seulement".

Et quand, au lever du soleil, il entendit le grondement sourd du canon dans le lointain: "C'en est fait, dit-il, l'adversaire a capturé nos deux mille minots de grain !"

Hélas ! l'affaire était encore beaucoup plus grave que cela. Le général français le vit bien lorsque, parvenu sur les Plaines d'Abraham, il aperçut des milliers d'uniformes rouges...



Danger imminent

Les citoyens de la ville s'éveillèrent en sursaut, ce matin-là, au cri de: *Les Anglais sont aux portes !* Et tous, femmes, vieillards, enfants, de se précipiter pour voir défiler nos troupes au pas de course.

"Nous ne pouvons éviter le combat, se dit Montcalm. L'ennemi se retranche: il a déjà deux pièces de canon. Si nous lui donnons le temps de s'établir, nous ne pourrons jamais l'attaquer avec le peu de troupes que nous avons."

Si Lévis avait été là, il aurait peut-être réussi, par son sang-froid, à calmer l'agitation du général; mais il se trouvait alors à Montréal, et Montcalm jugea nécessaire d'attaquer, sans même attendre les deux mille soldats de Bougainville, chargés de défendre la côte nord, au delà de Québec.



Monté sur son cheval noir et tenant son épée haute, dans un geste entraînant, Montcalm parcourt les rangs de sa vaillante petite troupe, formée de quatre mille cinq cents hommes tout au plus, mal armés et tout essouflés par la marche de cinq à six milles qu'ils viennent de s'imposer.

Wolfe, de son côté, déclare à ses grenadiers qu'il s'agit de vaincre ou de mourir, puisqu'il devient impossible pour eux de reculer.

L'armée française paraît attendre avec impatience le signal de charger l'ennemi: "En avant !" s'écrie le général.

Soldats français au centre, Canadiens et Peaux-Rouges sur les ailes, tous s'élancent en poussant le cri de guerre à la façon des Indiens.

Malheureusement, l'armée française, déjà inférieure en nombre, doit descendre dans un ravin, embarrassé de buttes et de buissons, avant de pouvoir atteindre les hauteurs qu'occupe l'ennemi. Enfin, les Canadiens tirent avant d'en avoir reçu l'ordre, puis selon leur coutume, mettent ventre à terre pour recharger leurs armes, occasionnant ainsi passablement de confusion dans les rangs.

Immense éclair

Les soldats de Wolfe s'avancent, eux aussi, mais en parfait ordre et sans tirer un seul coup de feu. Quand ils se trouvent à quelque cent pas de l'adversaire, un immense éclair jaillit tout à coup de leur ligne et un nuage de fumée rougeâtre l'enveloppe.

Cette décharge à si courte distance produit un effet meurtrier. Presque chaque balle a porté. Les régiments du centre surtout, ont tiré avec tant de précision et d'ensemble qu'on aurait dit un vrai coup de canon.

Quand la fumée s'est dissipée, les officiers anglais s'aperçoivent d'un seul coup d'œil qu'ils ont gagné la bataille. Les lignes françaises sont brisées, et leurs bataillons en déroute; le sol est couvert de cadavres. La bataille des Plaines d'Abraham n'a duré que quinze minutes. [1]

Blessé mortellement, Montcalm mourut le 14 septembre, à cinq heures de l'après-midi. Il fut enterré le soir même dans la chapelle des Ursulines, au milieu des pleurs et des sanglots, et l'une des religieuses écrivit: "On dirait que la Nouvelle-France est descendue dans la tombe avec la dépouille du général."

Les Anglais maîtres des Plaines d'Abraham avaient comme les Français perdu leur chef. Blessé sur le champ de bataille, Wolfe ne tarda pas à rendre le dernier soupir. Il fut remplacé par Murray.

---

(1) D'après Thomas Chapais : *Le Marquis de Montcalm.*

II. Dernière victoire française : Sainte-Foy, 1760

Depuis qu'il était rendu dans la région de Montréal, le chevalier de Lévis accomplissait de l'excellente besogne, et il était fier d'adresser des nouvelles rassurantes à Québec, mais celles qu'il reçut en retour étaient, hélas ! beaucoup plus sombres :

"Les Anglais victorieux, maîtres des Plaines... Montcalm expirant sous les murs de la ville... L'armée française défaite, abattue, désorganisée, privée de son chef, et n'ayant personne capable de le remplacer...

"Venez vite nous rejoindre à Jacques-Cartier," (aujourd'hui *Donnacona*) disait Vaudreuil à Lévis, tout en lui racontant la catastrophe du 13 septembre et l'imprudente résolution qu'il avait prise d'abandonner Québec pour se réfugier avec l'armée à trente milles plus haut.

Allons !...

Lévis ne fit qu'une course de Montréal à Jacques-Cartier. Le grand nombre de fuyards qu'il rencontra dans la région de Trois-Rivières lui en disait long sur le désordre qui devait régner dans l'armée.

"Je ne connais pas d'exemple pareil", dira-t-il bientôt. On avait tout laissé derrière soi au camp de Beauport : tentes, marmites, équipages.

"Allons ! s'écria le chevalier en entrant au quartier général; on n'abandonne pas dix lieues de pays pour une bataille perdue !" Après avoir blâmé la retraite sur Jacques-Cartier, il encouragea Vaudreuil à réparer sa faute, afin d'empêcher les Canadiens et les Indiens de s'en retourner dans leurs foyers avant même la fin de la guerre.

Par sa seule présence, Lévis ranima tellement les courages que l'armée se remit en marche vers Québec. Elle se préparait à passer la nuit à Saint-Augustin, quand éclata l'incroyable nouvelle que la ville avait capitulé.

Un véritable cri d'indignation souleva l'armée. "Il est inouï, s'écria le chevalier, que l'on rende une place sans qu'elle soit attaquée ni investie !"

Lévis se replia d'abord à Jacques-Cartier, qu'il fortifia, et dont il confia la garde au major Dumas, puis il regagna Montréal pour y méditer la revanche de 1760.

Les préparatifs

Tout l'hiver de 1760, les traîneaux transportèrent au fort Jacques-Cartier le matériel et l'équipement nécessaires à la prochaine campagne: les échelles, surtout.

Les soldats français passèrent la froide saison dans les familles canadiennes, qui les vêtirent, les chauffèrent, et les nourrirent comme leurs propres enfants, malgré la disette de vivres qui sévissait au pays.



Lévis dut avertir ses troupes que la lutte serait dure: "Je ne vois la subsistance assurée qu'en pain; et lorsque nous serons devant Québec, nous ne mangerons, soit en cheval, soit en bœuf, que la viande que nous pourrons avoir".

Fiers et sans peur

A Sorel, l'intrépide Vauquelin achevait le chargement de ses deux navires, l'*Atlante* et la *Pomone,* et se tenait prêt à partir au premier signal du commandant en chef.

Sans autre uniforme que leur costume d'habitants, les colons soldats ne maniaient que des fusils de chasse munis de couteaux en guise de baïonnette.

Trois cent douze boulets, deux mille livres de poudre, voilà tout ce que possédait la petite armée qui ambitionnait de battre les soldats de Murray, successeur de Wolfe, mort au champ d'honneur, soldats mieux nourris et mieux équipés que les nôtres.

Sainte-Foy, 28 avril 1760

Après une semaine de navigation très pénible, l'armée française atteignit Sainte-Foy à la fin d'avril.

A cette nouvelle, Murray sortit de Québec avec six à sept mille hommes et vingt-deux bouches à feu. Il marcha hardiment contre ces vaincus, qu'il espérait écraser facilement; sans leur laisser le temps de se disposer en ordre de bataille, il ouvrit un feu terrible sur leurs colonnes en marche.

Par un véritable coup d'audace, Lévis commanda tout aussitôt de reculer jusqu'à l'entrée du bois voisin, pour y achever la formation de son armée.

Autour du moulin Dumont

L'ennemi, croyant à une débandade des forces françaises, s'élança contre le moulin Dumont et parvint à s'en emparer. Mais Lévis parut alors en avant des lignes, avec son chapeau à la pointe de son épée. C'était le signal convenu: *En avant, les braves !*



Les adversaires se montrèrent dignes les uns des autres: ainsi, les grenadiers français, baïonnette au poing, chassaient par les fenêtres du moulin les intrépides Ecossais, qui rentraient par les portes et contraignaient les nôtres à sortir par le même chemin.

La lutte aurait continué jusqu'au dernier soldat, si les deux généraux n'avaient, à la fin, considéré le moulin comme terrain neutre.

La bataille durait depuis trois heures déjà, et l'on se demandait de quel côté pencherait la victoire. "Tenez cinq minutes ! cria tout à coup Lévis en parcourant les colonnes de sa petite troupe; tenez cinq minutes et la victoire est à nous !"

"Il n'est pas temps de vous retirer, continuait un vieil officier très brave, M. Dalquier: vous êtes à quarante pas de l'ennemi." Au même instant, une balle traversa le corps de l'intrépide officier, déjà couvert de blessures. Qu'importe ! le vieillard n'en continua pas moins d'entraîner ses hommes au combat.

Débandade

Refoulés à droite, criblés de balles à gauche et au centre, les ennemis lâchèrent pied et désertèrent avec une telle précipitation qu'ils abandonnèrent tout: artillerie, munitions, outils, morts et blessés.

Telle était la revanche du chevalier de Lévis, la dernière victoire française en Amérique.

12. Capitulation de Montréal, 1760

Lorsque le peuple apprit, de paroisse en paroisse, la victoire de Sainte-Foy, il se crut un instant sauvé. Toujours persuadé que la France ne pouvait pas l'abandonner, il s'imagina qu'une flotille remonterait bientôt le Saint-Laurent pour permettre à Lévis de reprendre Québec.

"Mon général, écrivait Bougainville, agréez mes compliments pour votre belle victoire. Ma foi ! vous serez notre père, puisque vous nous avez rendu l'honneur; et même si vous ne preniez pas la ville, vous n'en serez pas moins couvert de gloire."

Dernier coup de dé

Vainqueurs et vaincus tournaient impatiemment leurs regards vers le fleuve. "Le premier pavillon qui paraîtra sur le Saint-Laurent, disaient-ils, décidera si le Canada doit rester à la France ou passer à l'Angleterre".

Or dans la matinée du 9 mai 1760, un navire parut à l'horizon.

Une voile ! une voile ! a-t-on crié là-bas !
Et, minés par la faim, brisés par les combats,
Déguenillés, transis, vaincus de la souffrance,
Nos soldats ont poussé leur cri sublime : France !

Doute affreux !...
De quel côté, mon Dieu, va pencher la balance ?
Maintenant, les deux camps haletaient en silence.

Tout à coup, du vaisseau qui présente son flanc,
Un éclair a jailli dans un nuage blanc :
C'est un coup de canon.

Et les guerriers saxons, du haut des parapets,
Et les soldats français, penchés sur les falaises,
Virent monter au vent... les trois couleurs anglaises !

(*Louis Fréchette*)

Recul

Quand Lévis sut que de puissants navires de guerre venaient de mouiller en rade de Québec, il comprit qu'il fallait lever le siège de la ville et appareiller la flotte au plus tôt.

Et comme il ne pouvait presque plus rien offrir à ses troupes, il dut renvoyer la plupart des Canadiens dans leurs familles. Après avoir laissé quatre cents hommes à la Pointe-aux-Trembles (Neuville), trois cents à Jacques-Cartier (Donnacona), et onze cents à Deschambeault pour retarder le plus possible la marche des envahisseurs, il s'empressa de rejoindre Vaudreuil à Montréal.

"Il n'y a pas de notre faute, lui disait le gouverneur pour le consoler de l'échec subi sous les murs de la capitale. Nous aurons en tout temps la consolation de dire — et tout l'univers en conviendra — que nous avons fait même au delà de ce qui était possible aux hommes. Nous persévérerons l'un et l'autre de notre mieux; espérons que la divine Providence bénira nos travaux."

Quinze contre un

A l'été de 1760, Montréal vit s'avancer trois armées puissantes — trente mille hommes environ — qui voulaient écraser les débris de la malheureuse armée française.

Or Lévis n'avait guère sous ses ordres que deux mille hommes, ayant vingt jours de vivres, quarante boulets à tirer par canon, et de la poudre pour un seul engagement.

Le gouverneur Vaudreuil réunit en hâte ses conseillers. Tous décidèrent qu'il fallait préférer une capitulation avantageuse au peuple et honorable pour les troupes, plutôt

qu'une défense opiniâtre, qui retarderait de deux jours au plus la perte de la colonie.

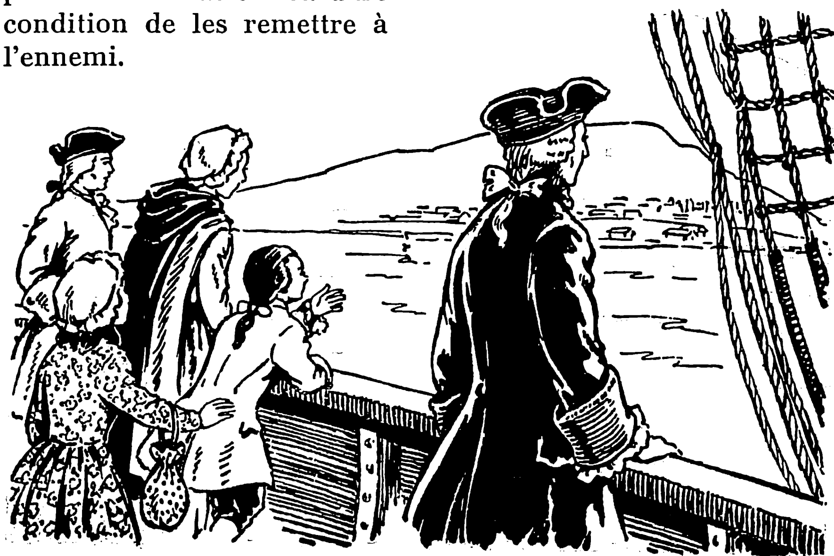
La capitulation de Montréal

Bougainville se rendit auprès du général anglais Amherst et lui présenta les termes de la capitulation. Le général en accepta la plupart des articles, mais il refusa cependant les honneurs de la guerre à l'armée française.

Tous les officiers — Lévis en tête — se révoltèrent à cette nouvelle et voulurent se retirer à l'île Sainte-Hélène pour y soutenir jusqu'au bout l'honneur des armes françaises plutôt que de se soumettre à des conditions si humiliantes.

Vaudreuil comprenait très bien cette fière attitude, mais il jugea nécessaire de se plier aux conditions du vainqueur pour ne pas exposer la population de Montréal à la vengeance de l'adversaire.

La mort dans l'âme, Lévis brisa son épée, plutôt que de la rendre et il invita les officiers à brûler leurs drapeaux pour se soustraire à la dure condition de les remettre à l'ennemi.



Fin de la guerre

Elle était terminée en Amérique, la longue guerre de Sept Ans: cette guerre dont chaque campagne avait été marquée d'un brillant fait d'armes: Monongahéla, Chouaguen, William Henri, Carillon, Montmorency, Sainte-Foy.

Vaudreuil s'éloignait pour toujours de cette Nouvelle-France qu'il avait servie avec loyauté pendant quarante-cinq ans. Lévis ne tarda pas à s'illustrer sur les champs de bataille de l'Europe. Bourlamaque devint gouverneur de la Guadeloupe, et Bougainville abandonna l'épée pour s'adonner uniquement à la science. Parmi les partants, on remarquait encore plusieurs familles nobles et quelques centaines de marchands, de médecins et d'hommes de loi.

"Avec ce beau et vaste pays, disait Vaudreuil, la France perd soixante-dix mille âmes, dont l'espèce est d'autant plus rare que jamais peuples n'ont été aussi dociles, aussi braves et aussi attachés à leur prince."



Traité de Paris

Le traité de Paris (1763) cédait définitivement à l'Angleterre le Canada, l'Acadie, Terre-Neuve, le Cap-Breton, et

toutes les îles du Saint-Laurent, sauf celles de Saint-Pierre et Miquelon.

Ce traité confirmait aussi la capitulation de Montréal, c'est-à-dire la libre propriété des biens, et le libre exercice de la religion catholique, selon que s'y engageait l'Angleterre.

Et notre vieux drapeau, trempé de pleurs amers,
Ferma son aile blanche et repassa les mers !
(*Louis Fréchette*)

13. L'oeuvre de la France en Amérique

Il y a quelque chose que la France ne pouvait pas céder: c'était l'âme de notre petit peuple, car on n'efface pas l'histoire. On ne peut pas supprimer Cartier, Champlain, Marie de l'Incarnation, Jogues, Maisonneuve, d'Iberville, Jeanne Mance, Jolliet, La Salle, La Vérendrye, Montcalm, Lévis...

Deux siècles auparavant, la France était venue, la première en Amérique; elle avait planté la croix du Christ à Gaspé, sur le rocher de Québec, au sommet du Mont-Royal, au bord des Grands Lacs, et même à l'embouchure du lointain Mississipi.

De l'Atlantique aux montagnes Rocheuses, de la baie d'Hudson au golfe du Mexique, en passant par la vallée de la Belle-Rivière, la France avait partout porté son nom, sa civilisation, sa langue et sa foi.

Ils étaient dix mille

Ils étaient venus dix mille, qui avaient découvert, défriché, colonisé cette partie de l'Amérique si bien nommée : *Nouvelle-France.*

Ils y avaient ouvert des routes, fondé des villes... Souvent même ils avaient versé leur sang pour la défense du sol et de la foi du Christ.

Comme l'a dit Fréchette:

O mon pays, au cours des siècles qui vont naître,
Puissent tes fiers enfants ne jamais méconnaître
Les humbles ouvriers de tes futurs destins;

Ils furent les premiers défricheurs de la lande:
Qu'on réserve toujours la plus fraîche guirlande
Pour ces vaillants des jours lointains !

A l'image de la France

Sans doute, le magnifique rêve d'un empire français en Amérique se trouvait brisé à tout jamais, mais la France laissait ici son *image,* une *empreinte* catholique et française.

Elle laissait chez nous des traces impérissables, des témoins de sa gloire et de son passé.

"Paisibles, bénignes et bienfaisantes furent les armes de la conquête française, dit l'historien anglo-protestant Parkman.

"La France cherchait à soumettre, non par l'épée, mais par la croix.

"Elle aspirait, non à écraser ou à détruire les nations qu'elle envahissait, mais à les convertir, à les civiliser et à les adopter comme ses enfants."

Témoignage de Garneau

"La France, dit Garneau, se distingua par ses efforts pour la conversion des infidèles. Il faut attribuer à la ferveur de sa foi, l'estime plus particulière que les nations sauvages ont eue pour elle dans tous les temps.

"Pendant longtemps, la voix de la religion domina toutes les autres voix au Canada et à Paris, quand il s'agissait du Nouveau-Monde.

"Le missionnaire marchait à côté du défricheur pour l'encourager et le consoler. Il suivait l'explorateur et le trai-

tant dans leurs courses périlleuses. Il s'installait parmi les tribus les plus reculées afin d'y annoncer la parole de Dieu. Maintes fois, on le vit tomber héroïquement sous la hache des Sauvages, qui avaient déclaré une guerre mortelle à ses doctrines. Son dévouement, surtout aux heures critiques, était sans bornes."

ACTIVITÉS PÉDAGOGIQUES

I. La belle histoire de Louisbourg :

Le Comité de la Survivance française vient d'organiser un voyage aux ruines de l'historique forteresse de Louisbourg. Vous avez été chargé de souhaiter la bienvenue aux visiteurs et de leur raconter brièvement la première prise de Louisbourg, en 1745: qu'allez-vous dire?

Vous pourriez adopter le plan que voici:

a) Apparente prospérité de Louisbourg; misères et faiblesse.

b) Siège de cinquante jours.

c) Capitulation; joie à Boston; tristesse à Québec.

d) Suprêmes et inutiles efforts des Français pour reprendre Louisbourg.

e) Traité d'Aix-la-Chapelle (1748).

II. Trêve entre deux guerres. ***Vrai ou faux ?***

1. En Acadie, comme dans la région des Grands Lacs, Anglais et Français se disputaient souvent le même territoire.

2. Les Anglais élevèrent le fort Chouaguen sur les bords du lac Ontario.

3. De leur côté, les Français élevèrent un fort qu'ils nommèrent *Louis,* en l'honneur du ministre de la Marine.

4. A l'endroit du vieux fort Rouillé s'élève aujourd'hui la capitale du Manitoba.

III. Premières escarmouches : ***Questions faciles; pouvez-vous y répondre?***

1. Quel fort les Français érigèrent-ils au confluent de la Monongahéla et de l'Ohio?

2. Quel général anglais vint, par deux fois, sommer les Français de se retirer?

3. Qui fut tué alors qu'il parlementait avec le général anglais?

4. Qui vengea la mort du capitaine français?

5. Quel fort Washington fut-il ensuite obligé d'évacuer?

6. Quel général anglais subit un échec contre les commandants Beaujeu et Dumas?

7. Pouvez-vous raconter cette victoire française dite de la *Monongahéla?*

IV. *Dramatiser l'histoire de l'Acadie :*

La très belle histoire de l'Acadie se prête facilement à la dramatisation. On trouvera dans l'album "Evangéline", de la collection *"Gloires nationales"* de nombreux détails supplémentaires et des images, qui guideront dans le choix des décors ou des costumes.



Parmi les scènes les plus pathétiques, il convient de relever

a) La vie heureuse des Acadiens de Grand-Pré.

b) Les préliminaires de la déportation.

c) Le rassemblement à l'église de Grand-Pré.

d) Les pleurs et les gémissements.

e) L'exil.

V. *Exercice de revue : Savez-vous choisir?*

1. Intendant qui ne travaille que pour ses intérêts.
   Réponse: (Talon, Hocquart, Bigot)
2. Village de l'Acadie, témoin du grand dérangement.
   Réponse: (Port-Royal, Grand-Pré, Louisbourg)
3. Je fus cruel pour les Acadiens.
   Réponse: (Talon, Winthrop, Lawrence)
4. Traité qui remit Louisbourg à la France.
   Réponse: (Aix-la-Chapelle, Utrecht, Paris)
5. Je dus laisser le fort Nécessité, forcé par Coulon de Villiers.
   Réponse: (Washington, Walker, Winthrop)
6. Ville fondée par les Anglais en Acadie.
   Réponse: (Port-Royal, Halifax, Boston)

7. Fort construit par les Anglais au sud du lac St-Sacrement.
Réponse: (Duquesne, George, Nécessité)

8. Je fus atteint par une balle alors que je parlementais.
Réponse: (Coulon de Villiers, Villiers de Jumonville)

9. Ile sur laquelle était élevée la forteresse de Louisbourg.
Réponse: (Terre-Neuve, Cap-Breton, Anticosti)

VI. Débuts de la guerre de Sept Ans.

Esquissez dans le sable, au tableau noir, ou sur une grande feuille de papier brun, une carte de la Nouvelle-France et de la Nouvelle-Angleterre. Indiquez les trois routes qui peuvent conduire l'Angleterre à Québec ou à Montréal.

Montrez que la flotte anglaise était bien supérieure à la flotte française; que la population de la Nouvelle-Angleterre était également beaucoup plus forte que celle de la Nouvelle-France.

Parlez enfin du brillant corps expéditionnaire qui vint sur nos rives au printemps de 1756.

VII. Campagne de 1756 : Chouaguen.

Montcalm écrit à son épouse restée en France. Il lui raconte la hâte qu'il avait d'arriver à Québec. Il parle de tout le travail qu'il dut s'imposer dans les premiers temps surtout. Puis il raconte son premier coup de maître en Amérique: la prise du fort Chouaguen.

Que dit-il ?

VIII. Campagne de 1757 : Prise du fort George.

Pouvez-vous citer :

1° Les belles paroles des Indiens à l'adresse du général français, qui était petit de taille?

2° La réponse du chef indien à Montcalm, qui venait de prédire la chute du fort George.

3° La sommation de Montcalm au commandant du fort George (ou William Henry).

4° La réponse de l'officier anglais?

5° La menace de l'Abénaquis à l'adresse des Anglais?

6° L'apostrophe de Montcalm aux Indiens qui venaient de manquer à la parole donnée en s'attaquant à la garnison anglaise?

IX. Campagne de 1758 : Carillon.

Dramatisez la bataille de Carillon, ou racontez à des élèves plus jeunes cet émouvant récit dont un historien de chez nous, l'abbé Gélinas, a pu dire un jour: "O Carillon, tu seras toujours "imprenable" dans le cœur des petits Canadiens ! Carillon, syllabes sonores qui nous font grandir d'un pouce en cinq minutes, tant elles nous rendent fiers de notre race !"

Décrivez les petits navires anglais qui s'avancent fièrement sur les eaux du lac Saint-Sacrement. Parlez des sérieux préparatifs de combat; des soldats anglais qui s'avancent au pas de charge; des trois mille fusils français qui crachent la mort dans les rangs de l'adversaire; de Lévis qui crie à son tour: "En avant, Canadiens !"

X. ***Le coin des chercheurs :***

Remplacez les points par l'un des mots suivants:
Lévis, Nouvelle-France, forteresse, Anglais, Abercromby, Louisbourg, déroute, Champlain, Carillon.

1. En 1755, trois armées anglaises menaçaient la..............
2. .... devait envahir le Canada par le lac Champlain.
3. Montcalm, apprenant la nouvelle, accourut au fort.......... pour les arrêter.
4. Le matin du combat, ... vint prêter main forte à Montcalm.
5. .... partagea la gloire de Montcalm dans ce combat.
6. Les .... formaient une armée de 16 000 hommes.
7. Pour les Anglais, ce fut la .... complète.
8. Le fort Carillon était situé au sud du lac.............
9. Montcalm remporta la victoire à Carillon; par contre la forteresse de .... dut capituler la même année.
10. La .... était dans un état lamentable: ainsi s'explique la capitulation de Québec.

XI. ***A qui les forts suivants appartenaient-ils? Aux Français ou aux Anglais?***

1.	Le fort	Chouaguen.	6.	"	Niagara.
2.	Le fort	George.	7.	"	Saint-Frédéric.
3.	"	Carillon.	8.	"	Edouard.
4.	"	Frontenac.	9.	"	Rouillé.
5.	"	Nécessité.	10.	"	Duquesne.

XII. Second siège de Louisbourg (1759).

Vous rendez visite à l'historique musée de Louisbourg; votre visite se termine par l'audition d'une émission radiophonique où le général Drucourt raconte son héroïque défense de la forteresse.

Le grand Français parle des fortifications en mauvais état; de son épouse qui, pour stimuler le moral des troupes, se rendait chaque jour aux murailles; des lourdes pertes que causèrent bientôt les canons ennemis; de la capitulation, et enfin de la démolition de la forteresse.

Essayez de raconter ce fait avec la même poignante émotion que le général Drucourt lui-même ...

XIII. *Pouvez-vous compléter les phrases qui suivent?*

1. La campagne de 1759 est connue sous le nom de ....
2. Les .... avaient placé leurs canons sur la pointe de Lévis.
3. Le général anglais .... tenta un débarquement à Montmorency.
4. Enfin, les Anglais réussirent à escalader l'................
5. .... vint au-devant des Anglais aussitôt qu'il apprît la nouvelle.
6. Le combat eut lieu sur les ....
7. Le général........... eut à peine connaissance de sa victoire.
8. Montcalm, blessé, fut transporté dans la ville de .... où il mourut.
9. Montcalm fut surnommé le ....

XIV. *Guide historique.*

Vous avez accepté, pendant vos vacances, d'être guide historique à Québec. — Des étrangers, qui veulent s'instruire, vous posent au sujet de la bataille des Plaines d'Abraham, différentes questions auxquelles vous répondez de votre mieux, à l'aide de votre manuel d'Histoire du Canada:

1. Comment le général français sut-il l'approche de l'ennemi en 1759?

2. Combien de jours dura le siège de la ville?

3. Québec eut-elle à subir de bien lourds dommages?

4. Où se livrèrent les plus durs combats?

5. Les adversaires causèrent-ils aussi du dommage aux fermes échelonnées le long du grand fleuve?

6. Comment Wolfe réussit-il enfin à mettre pied à terre sur le rocher de Québec?

7. Que fit Montcalm en apprenant que l'ennemi l'attendait sur les hauteurs?

8. Votre historien, Thomas Chapais, écrivit, dit-on, une très belle page sur la bataille des Plaines d'Abraham; pouvez-vous nous la lire?

XV. Dernière victoire française (1760).

Supposez que vous étiez, en 1759, le secrétaire particulier de Lévis. En écrivant à votre maman, restée en France, vous lui racontez:

Les tristes nouvelles reçues de Québec à la mort de Montcalm.

Les préparatifs de revanche pendant l'hiver.

La revanche de 1760 à Sainte-Foy (Québec).

XVI. Capitulation de Montréal.

La statue de Lévis se dresse aujourd'hui dans la façade du Palais Législatif, à Québec. Elle est étonnante d'énergie et de froide intrépidité. Face à cette statue (dont vous trouvez l'image dans votre manuel), vous demandez au vainqueur de Sainte-Foy par quel concours de circonstances il fut amené à se rendre à l'automne de 1760?

Ecoutez bien sa réponse, que vous ne manquerez pas de nous transmettre intégralement:

Dernier coup de dé.

Recul à Jacques-Cartier.

Quinze contre un.

Capitulation de Montréal.

Epée brisée; traité de Paris.

XVII. L'œuvre de la France en Amérique du Nord.

La France avait accompli chez nous une œuvre magnifique: c'est ce que redisent à l'envi nos pères et nos historiens. Pouvez-vous, aidés de votre manuel, citer:

1° Les vers de Fréchette, à la gloire de nos premiers missionnaires?

2° Le témoignage de Parkman?

3° " " " Garneau?

4° Le vœu de Montcalm à son épouse.

XVIII. ***Les dates : Connaissez-vous maintenant vos dates? Pouvez-vous accorder à chacune la place qui lui revient ?***
1745, 1748, 1754, 1755, 1756, 1757, 1758, 1759, 1760, 1763.

......: Prise du fort Chouaguen.
......: Bataille des Plaines d'Abraham. — Capitulation de Québec.
......: Mort de Jumonville.
......: Victoire de Carillon.
......: Bataille de Sainte-Foy. — Capitulation de Montréal.
......: Traité d'Aix-la-Chapelle.
......: Prise du fort George.
......: Traité de Paris.
......: Première prise de Louisbourg.
......: Déportation des malheureux Acadiens.

XIX. ***Lectures conseillées :***

Louis-Joseph, marquis de Montcalm.
François-Gaston, duc de Lévis.
"Evangéline": trois albums de la collection *"Gloires nationales"*.

Pouvez-vous apprendre par cœur la poésie de Fréchette:
"Une voile ! Une voile ! a-t-on crié là-bas !
Et minés par la faim, brisés par les combats ..."



Vous savez maintenant que . . .

1. Les colons de la Nouvelle-Angleterre avaient vu de mauvais œil l'érection de Louisbourg; ils jurèrent de s'en emparer. Pendant cinquante jours, ils bloquèrent la rade, pillant, incendiant ou tuant tout ce qui leur tombait sous la main; et au bout de cinquante jours, Louisbourg tomba (1745).

2. A son arrivée en Nouvelle-France, M. le comte de la Galissonnière s'aperçut qu'il fallait au plus tôt fortifier la frontière, tant à l'est qu'au sud-ouest. Cette brûlante question des frontières amena même les premières escarmouches: la mort de Jumonville (1754) du côté de la Belle Rivière et sur les bords de l'Atlantique la déportation des malheureux Acadien (1755).

3. Grâce à des hommes d'élite comme Vaudreuil, Montcalm, Lévis, Bourlamaque et Bougainville, les débuts de la guerre de Sept Ans furent favorables à la France. Les seuls noms de Chouaguen (1756), du fort George (1757), de Carillon (1758), évoquent le souvenir de brillantes victoires.

4. La seconde partie de la guerre devait être, hélas ! désastreuse pour notre petit peuple, mal nourri, mal armé, mal administré par des gens qui ne songeaient parfois qu'à s'enrichir aux dépens de la colonie.

5. Ce fut d'abord le bombardement de Québec par l'armée de Wolfe (1759), l'incendie de quatorze cents belles fermes sur les deux rives du grand fleuve, la bataille des Plaines d'Abraham, où Wolfe et Montcalm trouvèrent également la mort, la débandade de l'armée française, et enfin la capitulation de Québec (1759).

6. Lévis, qui avait remplacé Montcalm à la tête de nos troupes, remporta l'année suivante (1760) l'étonnante victoire de Sainte-Foy: ce devait être la dernière victoire française en Amérique.

7. A l'automne de la même année, Montréal capitulait à son tour. Le traité de Paris, signé en 1763, cédait à l'Angleterre le Canada, Terre-Neuve, le Cap-Breton, et toutes les îles du Saint-Laurent, sauf celles de Saint-Pierre et Miquelon.

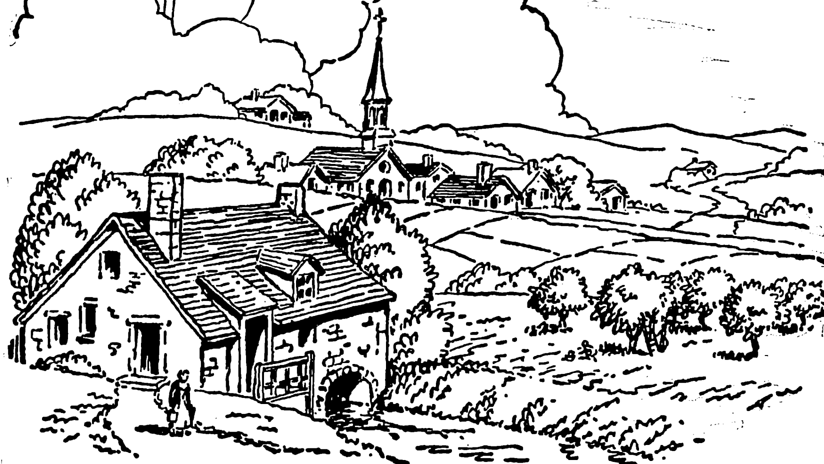
8. La France laissait ici son image, une empreinte catholique et française.



Chapitre 5

Le Canada devient colonie anglaise

1760



1. Régime militaire, 1760-1763

Vainqueurs et vaincus

Qu'allaient faire nos ancêtres au lendemain de 1760 ? Pleurer leurs morts ? Se lamenter sur les ruines incalculables semées à travers le pays ? Déplorer le départ des troupes françaises et des principaux fonctionnaires de la colonie ?

Allaient-ils bouder le vainqueur, le tracasser de mille manières ? Mais non. Soutenus, guidés par leurs prêtres qui deviendront plus que jamais leurs vrais chefs, les vaincus de 1760 se mirent courageusement à réparer chez eux les désastres de la guerre. Si bon nombre des nôtres repassèrent l'océan sur les navires du général Amherst, la plupart restèrent fidèles au Canada.

Serment de fidélité

Après la prise de Québec, les soldats en habits rouges envahirent les campagnes environnantes pour y maintenir l'ordre, de sorte qu'à l'automne de 1759, pas moins de onze paroisses avaient déjà fait leur soumission.

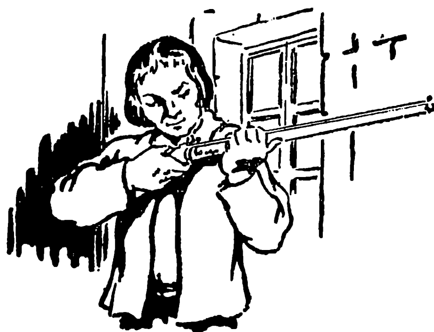
L'été suivant, le général Murray, qui avait commandé l'armée anglaise du centre à la bataille des Plaines d'Abraham, recueillit le serment des habitants tout le long de sa montée vers Montréal.

La formule, rédigée par le général Amherst lui-même, ne comprenait qu'une promesse de fidélité au souverain d'Angleterre et l'engagement de défendre le pays contre tous les ennemis de Sa Majesté.

La question des armes

La capitulation de 1760 ordonnait aux habitants de déposer les armes. Cette déposition se fit sans résistance, mais non sans chagrin. S'il fut relativement facile de prêter le serment de fidélité, il l'était beaucoup moins de remettre les armes, car "le fusil des ancêtres était plus qu'une arme, c'était un morceau de leur histoire. Dans un pays de chasse et de pelleteries, c'était le compagnon inséparable et même un peu le gagne-pain.

"Comment, sans fusil, apporter au budget de la famille le supplément du gibier ou de la fourrure; comment aller devant le manoir planter le mai ou faire les salves annuelles des feux de la Saint-Jean?



"Nos gens ne purent longtemps s'habituer au spectacle de la muraille ou de la solive veuves du fusil et de la corne à poudre. Des pétitions redemandant les armes s'abattirent bientôt chez les gouverneurs. Et les gouverneurs durent renvoyer dans chaque paroisse un certain nombre de fusils." (1)

Régime provisoire

Le 2 octobre 1760, avant son départ pour New-York, où il devait résider comme gouverneur général de toutes les possessions anglaises d'Amérique, le général Amherst confia le gouvernement de Québec à James Murray, celui de Trois-Rivières à Burton, et celui de Montréal à Thomas Gage.

(1) Chanoine Lionel Groulx.

Les trois gouverneurs étaient assistés chacun d'un secrétaire suisse français, pouvant lire et écrire dans la langue du peuple les avis et les proclamations de Sa Majesté. Leurs dispositions à l'égard des Canadiens n'étaient pas toujours des plus aimables.

Si le vainqueur reste toujours le vainqueur, on ne peut pas qualifier de tyrannique le régime militaire de 1760. La proclamation d'Amherst permettait aux officiers canadiens de participer à l'administration de la justice et maintenait les coutumes et les lois françaises.

Dans la lutte sanglante qui venait de se terminer au profit de l'Angleterre, Amherst s'était épris d'estime pour ce peuple de braves qu'il avait combattu: le vrai militaire sait apprécier le courage partout où il se trouve, même chez l'adversaire.

Une politique habile

Murray cherchait à retenir les Canadiens au Canada: "L'émigration de ce peuple brave et hardi, dit-il un jour devant les ministres d'Angleterre, serait une perte irréparable pour l'Empire."

Il tint à faire respecter les ordres reçus du Roi à ce sujet, savoir: "Que les habitants français soient traités avec douceur et humanité. Ils sont devenus les égaux des autres sujets de Sa Majesté, et comme tels, ils ont le même droit de prétendre à sa protection, et de jouir de tous les avantages de cette douceur de gouvernement qui distingue déjà le règne de Sa Majesté."

Il n'attendit pas ces ordres pour manifester ses bonnes dispositions à l'égard des Canadiens. Dès son entrée dans la ville de Québec, après la capitulation, il était allé rendre visite aux Ursulines, dont le dénuement complet l'émut; il fit aussitôt commencer les réparations du monastère et de la chapelle.



Encore des actes de bienveillance

A Montréal, le général Amherst, touché du dévouement des religieuses hospitalières à l'égard des blessés anglais, leur fit remettre du vin de Madère et une "couple de cents gros écus". Il voulut aussi remédier à la disette qui désolait le pays, en faisant venir des colonies voisines des convois chargés de rafraîchissements et de denrées, vendus au prix courant et sans impôt d'aucune sorte.

Dans la région de Québec atteinte particulièrement et où nombre de familles étaient menacées de mourir de faim, Murray fit parmi les officiers et les marchands anglais une collecte qui ne rapporta pas moins de trois mille piastres.

Les simples soldats y allèrent, eux aussi, de leur obole, sacrifiant, qui leurs provisions d'un jour, qui leur solde d'une journée. Et quand vint le moment de faire la distribution des secours, Murray pria le grand Vicaire, Monsieur l'abbé Briand, de dresser lui-même la liste des familles nécessiteuses de la ville.

Au printemps de 1760 et de 1761, le gouverneur de Québec obligea les habitants à déclarer leur récolte de blé et fixa lui-même le prix de vente de la viande. Vers le même temps, Montréal défendait aux officiers de milice, sous peine d'amende, d'imposer aucune taxe sans un écrit du gouverneur.

Pour prévenir le pillage

Aux soldats anglais se livrant au pillage, dérobant du vin, ou simplement furetant dans les maisons saccagées par la guerre, les gouverneurs particuliers faisaient appliquer deux cents, cinq cents ou même mille coups de fouet sur la place publique, et en présence de toute la garnison.

Châtiment sévère, sans doute, mais permis par la coutume et qui visait à maintenir ou à rétablir l'ordre au plus tôt.

Cette accalmie dans la vie de nos ancêtres vint à son heure. On peut se demander ce qui serait advenu de notre petit peuple si, à la détresse de 1760, se fût ajoutée l'oppression. C'était déjà une si lourde épreuve que celle de la défaite!

2. Proclamation Royale de 1763

L'année 1763 devait amener d'abord le traité de Paris, qui ratifiait la cession définitive du Canada à l'Angleterre, puis une nouvelle forme de gouvernement appelée *Gouvernement civil* (par opposition au gouvernement *militaire*), ou *Proclamation Royale de 1763.*

A partir du traité de Paris, "nos pères durent se convaincre que la domination anglaise allait durer. Ils avaient entendu proclamer, au son de la trompette et du tambour, le traité définitif de paix et d'amitié entre Sa Majesté britannique et le Roi de France. Ils savaient que la mère-patrie avait été vaincue, que ses finances se trouvaient dans un désastreux état, et qu'il était illusoire de compter sur une revanche.

"Ils étaient et ils allaient rester sujets anglais. Sans doute, ils pourraient jouir des douceurs de la paix, mais ils se voyaient traités en suspects sur ce sol conquis par leurs aïeux à l'Evangile et à la civilisation..."



Loyalisme sincère

Cette fois encore, nos pères firent preuve de loyauté absolue, comme on peut le constater par cet extrait d'une adresse à leur gouverneur particulier, sir James Murray :

"La voilà donc descendue du ciel cette paix si désirée, qui non seulement procure l'union et la tranquillité à toute l'Europe, mais encore aux autres parties du monde. Nous sommes agrégés sans retour au corps des sujets de la couronne d'Angleterre; tels sont les décrets de l'Etre Suprême. C'est à nous de nous y conformer, et d'être aussi fidèles sujets de notre nouveau monarque, que nous l'avons été, ou dû l'être, du Roi de France.

"Vous avez été, Monsieur, notre consolation dans les temps les plus critiques et les plus fâcheux: nous espérons vous avoir pour notre père et notre gouverneur."

L'adresse était signée par les principaux citoyens de Québec : les Taché, les Charest, les Panet, les Morin, les Parent, etc.

Il était assez facile de devenir de loyaux sujets britanniques : mais il le sera moins de rester *catholiques* et *français*. Et c'est là que commenceront les véritables et grandes difficultés. Heureusement, au milieu de toutes les difficultés, les Canadiens trouvèrent des défenseurs de leurs droits.



Démembrement du Canada

Si le régime provisoire du général Amherst se montra plutôt bienveillant à l'égard des Canadiens, il n'en fut pas de même du système qu'inaugurait la proclamation royale de 1763, et où le Roi divisait la nouvelle colonie d'Amérique en trois provinces: Terre-Neuve, Nouvelle-Ecosse et Québec; cette dernière se trouvant réduite à la seule vallée du Saint-Laurent.

Les Canadiens devenaient, de plus, assujettis aux lois anglaises, et la langue française devait être graduellement bannie des tribunaux. Ainsi nous étions, dans notre propre pays, écartés des moindres fonctions civiles ou judiciaires, puisque nous ne pouvions pas les remplir sans prêter le trop célèbre serment du test qui s'attaquait à l'Eucharistie, à la messe, au Pape, à la Sainte Vierge et aux saints.

Bref, le gouvernement civil était de nature à faire regretter amèrement le régime militaire précédent.

Murray, gouverneur général

James Murray devenait gouverneur général de la province, avec pouvoirs absolus. Son Conseil formé de douze membres ne renfermait que des protestants, choisis obligatoirement parmi les quelques centaines d'Anglais établis au pays depuis la conquête.

Murray ne prisait pas beaucoup les nouveaux arrivants, qu'il qualifiait de "crapuleux". Or c'est parmi ces marchands malhonnêtes, ne parlant que la langue anglaise évidemment, que Murray devait choisir les magistrats et les jurés de la province.

Les Canadiens connurent alors de sinistres pressentiments. "Leur plus grande crainte, écrit Murray, est de subir le triste sort des Acadiens, et d'être, comme eux, arrachés au sol de leur patrie. Seule l'expulsion de ces Canadiens, qui sont la race la plus courageuse et la meilleure de notre globe, pourra satisfaire ces négociants fanatiques et forcenés."

Humbles, mais fermes protestations

Victimes de lois injustes, les vaincus de 1760 allaient-ils démissionner ? Mais non, ils s'en plaignirent plutôt à Sa Majesté, humblement mais fermement:

"Nous ne voulons plus, dirent-ils, gémir dans cet état d'humiliations qui nous rend la vie insupportable et qui semble avoir fait de nous une nation réprouvée."

Ils osèrent demander que, dans la distribution des charges publiques, on s'en tînt à la stricte justice, au mérite personnel, à la capacité, pas à autre chose: "Qu'il plaise à Votre Majesté de répandre ses faveurs sur tous ses sujets dans la province, sans distinction aucune. Conservez le glorieux titre de souverain d'un peuple libre. Accordez-nous, comme à vos autres sujets, les droits et les privilèges des citoyens d'Angleterre."



Défenseurs anglais de nos droits

Il se trouva qu'à Londres même, des Anglais éminents dirent avec lord Thurlow, procureur général:

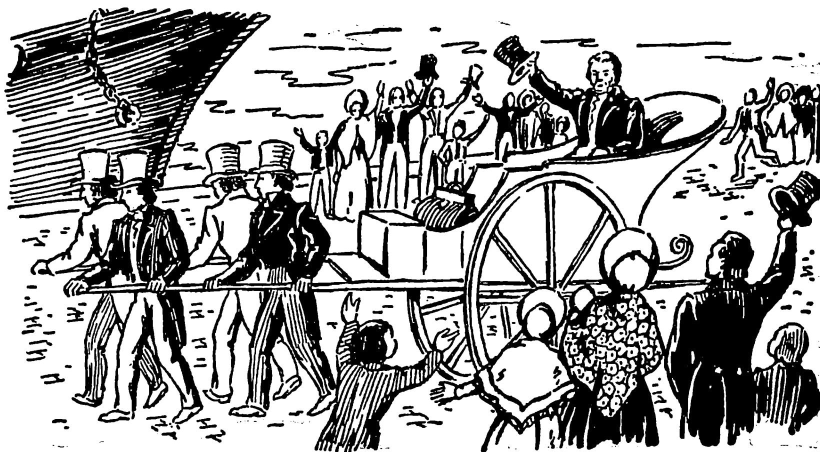
"Les Canadiens sont les premiers qui aient droit à notre protection, car ce sont les plus anciens sujets. Après eux viennent les colons anglais, et, en dernier lieu, les marchands anglais. Quant aux lois civiles françaises, l'humanité, la justice et la sagesse nous conseillent de les laisser au peuple exactement comme elles étaient."

Bienveillant par nature à l'égard des Canadiens, Murray permit à ses sujets français de plaider dans la langue de leurs pères. Il les autorisa aussi à faire usage de leurs lois et de leurs coutumes,

Comme il parlait lui-même couramment le français, il publiait ses ordonnances en anglais et en français. C'est également sous son administration que parut notre premier journal, la *Gazette de Québec,* qui s'abstenait de faire de la politique et qui rédigeait ses nouvelles dans les deux langues.

Rappel de Murray

Comme il fallait s'y attendre, les marchands anglais ne prisèrent pas beaucoup les adoucissements que Murray s'était permis d'apporter à la constitution. Ils s'en plaignirent à Londres, et ils le firent en termes si véhéments qu'ils obtinrent en 1766 le rappel du gouverneur.



Chagrinés d'une pareille injustice, les Canadiens portèrent jusqu'au pied du trône royal la défense de leur gouverneur.

De retour en Angleterre, Murray n'eut pas de peine à défendre sa propre conduite: "Je me fais gloire, dit-il à Londres, d'avoir accordé une ferme et chaleureuse protection aux sujets canadiens de Sa Majesté, et d'avoir fait l'impossible pour gagner à mon royal maître l'affection de ce peuple

robuste et brave, dont le départ du pays, si jamais il se produisait, serait une perte irréparable pour l'Empire. Afin de prévenir ce malheur, je m'exposerais volontiers à des calomnies pires, si c'était possible, que celles dont j'ai souffert."

3. L'Eglise canadienne: Mgr Briand

Mgr de Pontbriand, le dernier évêque de la Nouvelle-France mourut le 8 mai 1760, quatre mois avant la capitulation de Montréal : épreuve d'autant plus lourde pour l'Eglise canadienne qu'il allait devenir presque impossible de faire nommer un nouvel évêque au Canada.

L'orateur chargé de prononcer l'oraison funèbre du vénéré défunt, pressentant cette nouvelle difficulté, s'écria :

"Pleurez, infortunée colonie, parce que le pasteur frappé, vous avez tout lieu de craindre de voir bientôt le troupeau dispersé !"

De 1760 à 1763

Sous le régime militaire, les Canadiens purent s'adonner en paix à l'exercice de leur religion. Dans le district de Québec, par exemple, Murray fit construire à ses frais le presbytère de Saint-Laurent (Ile d'Orléans) et offrit une cloche à l'église de Château-Richer. Il donna l'ordre de saluer dans les rues les processions religieuses: "Question de civilité, disait-il, à l'égard d'un peuple qui a choisi de vivre sous les lois anglaises. Et si cette cérémonie déplaît à quelques-uns, ils se retireront quand approchera la procession."

A Trois-Rivières, le gouverneur Burton se rendait à la demande qu'avait formulée le grand Vicaire Perreault, en faisant modifier une pancarte blessante pour la religion.

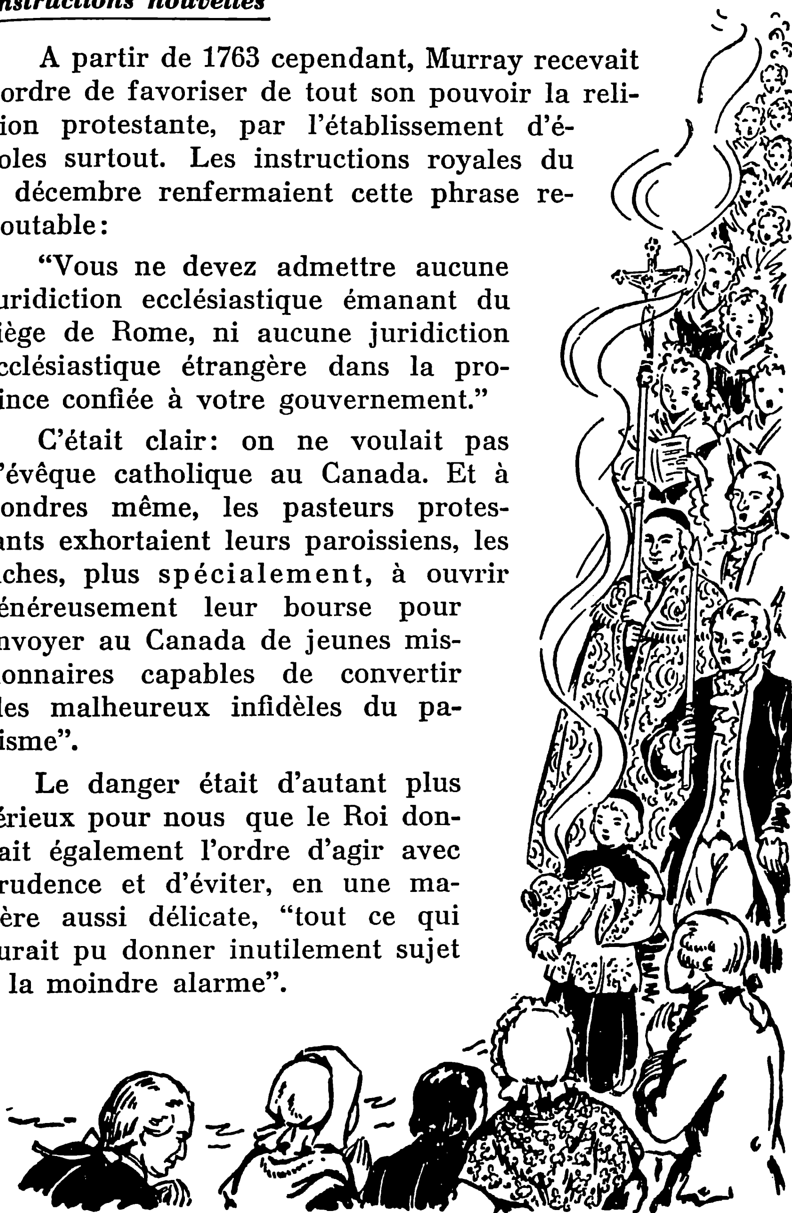
Instructions nouvelles

A partir de 1763 cependant, Murray recevait l'ordre de favoriser de tout son pouvoir la religion protestante, par l'établissement d'écoles surtout. Les instructions royales du 7 décembre renfermaient cette phrase redoutable:

"Vous ne devez admettre aucune juridiction ecclésiastique émanant du siège de Rome, ni aucune juridiction ecclésiastique étrangère dans la province confiée à votre gouvernement."

C'était clair: on ne voulait pas d'évêque catholique au Canada. Et à Londres même, les pasteurs protestants exhortaient leurs paroissiens, les riches, plus spécialement, à ouvrir généreusement leur bourse pour envoyer au Canada de jeunes missionnaires capables de convertir "les malheureux infidèles du papisme".

Le danger était d'autant plus sérieux pour nous que le Roi donnait également l'ordre d'agir avec prudence et d'éviter, en une matière aussi délicate, "tout ce qui aurait pu donner inutilement sujet à la moindre alarme".



Murray prit encore sa tâche à cœur: "Je ne veux employer, disait-il, que des moyens de douceur et de persuasion, c'est-à-dire tout le contraire de la persécution. Je veux profiter de toutes les occasions pour dépouiller les Canadiens de leurs préjugés et gagner leur confiance. Cette confiance est la corde principale qu'il faut entretenir en bon ordre. Elle ne peut manquer d'assurer le succès de la tâche que j'ai entreprise et qui n'est rien moins que la réforme de la plus grande partie des habitants de cette colonie."

Va-t-on capituler?

Où les ancêtres trouveront-ils la force ou simplement la volonté de résister à ce flot de douceur et de persuasion? En eux-mêmes d'abord, et aussi dans leur clergé.

Dès le mois d'août 1763, M. le grand Vicaire Briand réunit les prêtres du Chapitre, ou conseillers de l'évêque, et avec eux, rédigea une adresse où il demandait au Roi "un évêque qui vivrait simplement parmi les prêtres de son Séminaire, où il trouverait son entretien et sa subsistance."

Le Chapitre alla jusqu'à désigner M. Montgolfier comme évêque de Québec, mais le gouverneur s'étant opposé à ce choix, le Chapitre s'assembla de nouveau et proposa cette fois, M. le grand Vicaire Briand.



Pétition sur pétition

Les Canadiens décidèrent d'envoyer à Londres un délégué qui devait présenter à Sa Majesté les vœux de la colonie. Mais il ne fallait pas moins de six mille livres pour défrayer les dépenses du voyage: somme considérable pour nos paroisses, ruinées par la guerre et la banqueroute du papier-monnaie français.

Qu'à cela ne tienne! On sut trouver l'argent voulu, et notre ambassadeur put transmettre à Sa Majesté les doléances du peuple canadien-français: "La privation de l'épiscopat, disait-il, nous serait plus dure et plus triste que la privation de nos biens, que la privation même de la vie..."

A l'automne de 1764, M. l'abbé Briand passa à son tour en Angleterre. Pendant quatorze mois, il fait l'assaut des différents départements, mais en vain, car le Roi paraît bien décidé à ne rien céder, pour la raison toute simple qu'il n'y a pas encore d'évêque protestant à Québec.

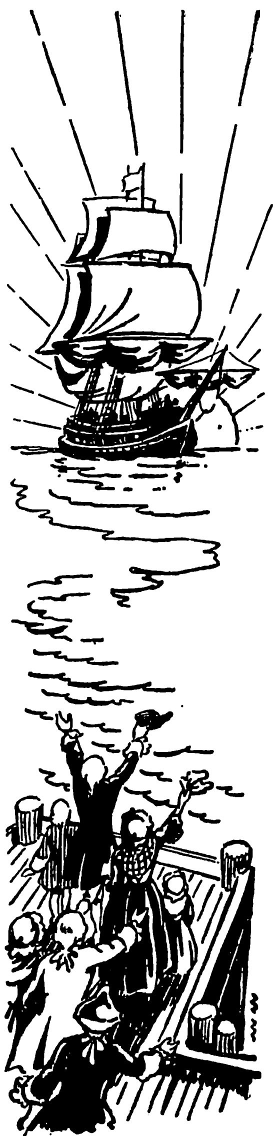
Mais voici que le gouverneur Murray s'en mêle. Lui qui s'est fait le protecteur des Canadiens, prend également la défense du futur évêque de Québec; et il le fait avec sa fougue coutumière. A la fin, des Anglais de Londres disent à l'abbé Briand:

"Vous pouvez aller vous faire consacrer où bon vous semblera, même en France, si vous le désirez, mais faites cela en cachette, et vous serez reconnu comme *Surintendant de l'Eglise romaine.*"

Surintendant de l'Eglise romaine

Le 28 juin 1766, enfin, Monseigneur Jean-Olivier Briand, nous revenait avec les pouvoirs d'évêque de Québec.

Le lendemain, dimanche, les cloches des églises sonnaient à toute volée pour saluer le retour de celui qu'une foule joyeuse, émue, revoyait avec tant de plaisir.



"Plusieurs pleuraient de joie, dit la *Gazette* de Québec, et c'était quelque chose de touchant de les voir se féliciter les uns les autres partout où ils se rencontraient et dire: C'est donc bien vrai, nous avons un évêque; Dieu a eu pitié de nous!"

Le nouvel évêque prit sa résidence au Séminaire, où il demeura toute sa vie. Déjà très pauvre, il refusa le présent que voulaient lui faire ses prêtres pour saluer son heureux retour au milieu d'eux.

A l'œuvre

Monseigneur visita les pauvres, rétablit et encouragea les études interrompues par le malheur des temps, et distribua des prix aux élèves les plus méritants. Il entreprit de reconstruire le palais épiscopal, et y consacra d'abord une somme de onze mille livres, puis une autre de quinze mille, qu'il emprunta d'ailleurs, et qui permit de terminer l'ouvrage commencé. Mais il n'habita jamais cette maison que le gouvernement loua à partir de 1778.

Il voulut aussi réparer la cathédrale, où, depuis le siège de la ville, on n'avait pu encore dire la messe.

Plusieurs prêtres étaient morts, d'autres repassés en France, de sorte qu'il n'y en avait plus que cent trente-huit en juillet 1766, contre cent-quatre-vingt-un en 1758. Le nouveau prélat tra-

vailla sans relâche à favoriser les vocations ecclésiastiques et à former des prêtres pieux et savants, zélés pour le règne de Dieu.

Pendant son épiscopat, il eut le bonheur d'en ordonner quatre-vingt-dix et fit tellement de démarches auprès des autorités britanniques qu'il obtint enfin la permission d'en faire venir aussi de France.

Au secours des communautés religieuses

N'écoutant que son grand cœur, le généreux évêque de Québec vint fréquemment en aide aux Ursulines et aux Hospitalières de sa ville épiscopale qui avaient beaucoup souffert de la guerre.

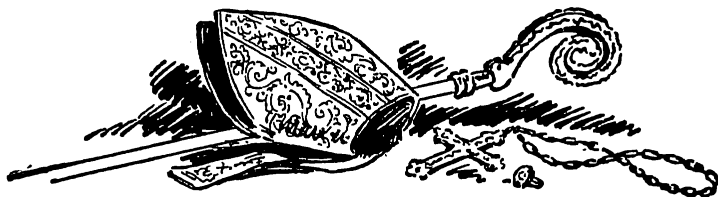
A Montréal, les Sœurs Grises de Mère d'Youville et les religieuses de la Congrégation de Notre-Dame venaient de perdre leurs deux maisons-mères par le feu. Monseigneur se fit quêteur pour elles et se rendit à Montréal pour consoler par sa présence les malheureuses victimes de l'incendie.

Sans reproche et sans peur

Dans sa première lettre circulaire à ses diocésains, Mgr Briand prit tout de suite le titre d'*Evêque de Québec, par la miséricorde de Dieu et la grâce du Saint-Siège apostolique.*

Il nomma les curés des paroisses malgré toutes les protestations des ennemis de l'Eglise, et un jour que Murray se permit quelques réflexions désobligeantes à ce sujet, Monseigneur répondit fièrement:

"Ma tête tombera avant que je vous accorde la permission de nommer un seul curé."



ACTIVITÉS PÉDAGOGIQUES

I. ***Sujet de discussion :***

On a déjà dit que le régime militaire avait été tyrannique pour les nôtres; êtes-vous de cet avis? Motivez votre réponse.

II. ***Pour les chercheurs :***

Pouvez-vous, aidé de votre manuel, trouver cinq ou six actes de bienveillance de la part des vainqueurs au lendemain de 1760?

III. ***Pour les esprits vifs : vrai ou faux?***

1. Le général Murray fut nommé gouverneur du pays en 1763.
2. Murray s'attira la sympathie des Canadiens.
3. Murray devait exiger le serment du Test de tous les fonctionnaires.
4. Murray prit rarement l'intérêt des Canadiens.
5. Murray repassa en Angleterre en 1763.

IV. ***Choisissez bien :***

Chacun des mots ou groupements de mots suivants s'applique à l'une ou l'autre des phrases ci-dessous: choisissez bien !

(Le Régime militaire. — Notre petit peuple. — La province de Québec. — Le fusil des ancêtres. — Le serment du Test. — Le serment de fidélité.)

1. ....: Formule que le général Amherst avait lui-même rédigée et qui ne comprenait qu'une promesse de fidélité au Souverain.

2. ....: c'était plus qu'une arme; c'était le compagnon inséparable, et même un peu le gagne-pain.

3. ....: permettait aux Canadiens de participer à l'administration de la justice et maintenait les lois françaises.

4. ....: se remit au labeur silencieux; les recommencements n'étaient pas faits pour le rebuter.

5. ....: était réduite à la seule vallée du Saint-Laurent.

6. ....: s'attaquait à l'Eucharistie, à la messe, au Pape.

V. Mgr Briand et l'Eglise canadienne.

Vous connaissez maintenant dans ses grandes lignes l'histoire de l'Eglise canadienne sous Mgr Briand. Pouvez-vous, aidé de votre manuel au besoin, dire qui a prononcé les paroles suivantes :

1. "Pleurez, infortunée colonie, parce que le pasteur frappé..."

2. "... si cette cérémonie déplaît à quelques-uns, ils se retireront quand approchera la procession."

3. "Vous ne devez admettre aucune juridiction ecclésiastique émanant du siège de Rome ..."

4. "Je ne veux employer que des moyens de douceur et de persuasion..."

5. "La privation de l'épiscopat nous serait plus dure que la privation même de la vie."

6. "Vous pouvez aller vous faire consacrer où bon vous semblera, même en France, si vous le désirez."

7. "Plusieurs pleuraient de joie, disant : C'est donc bien vrai : nous avons un évêque !"

VI. L'histoire de Mgr Briand.

Un élève distrait a omis quelques mots ci et là, en relatant l'histoire de Mgr Briand; pouvez-vous compléter les phrases ?

1. Le 28 juin 1766, Mgr ..... nous arrivait avec le titre d'... de ... Le lendemain, ..., les cloches de toutes les .... sonnaient à toute volée pour .... le retour de celui qu'une foule ...... émue, ... avec tant de .....

2. Le nouvel évêque prit sa résidence au ... de Québec. Il entreprit de visiter son immense .... Il rétablit et encouragea les ....., favorisa de tout son pouvoir les vocations .... et vint en aide aux communautés ....

3. Il réussit à se faire nommer un évêque ...... Il défendit avec courage les droits de l' ..... et sut prêcher toute sa vie la fidélité au Roi de l' ......

VII. *"Je me souviens!"*

Vous étiez à Québec en 1763, lors de la proclamation Royale et la signature du traité de Paris. Vous saviez que la France ne reviendrait plus sur nos rives, et vous l'écrivez à des amis restés là-bas, de l'autre côté de l'Atlantique.

Vous promettez aussi que vous resterez fidèle à l'héritage de la France. Allons, que dites-vous à ces amis restés en France ?

VIII. La Proclamation Royale de 1763.

Un ami, d'une autre nationalité que la vôtre, soutient que la Proclamation de 1763 n'avait rien d'injuste, puisque le vainqueur a le droit de traiter ses nouveaux sujets comme il l'entend ...

Vous prétendez, au contraire, que la Proclamation de George III était injuste, et vous le lui prouvez :

a) Province démembrée.
b) Serment du test.

Vous citez l'humble, mais ferme protestation de nos pères: "Nous ne voulons plus gémir dans cet état d'humiliations qui nous rend la vie insupportable..."

Vous rappelez le beau témoignage de lord Thurlow: "Les Canadiens sont les premiers qui aient droit à notre protection ..." et enfin cet autre de Murray lui-même: "Je me fais gloire d'avoir accordé une ferme et chaleureuse protection aux sujets canadiens de Sa Majesté ..."

IX. *Dramatisez :*

L'un ou l'autre des épisodes suivants:

a) La remise des armes à la conquête.
b) Mgr Briand cherche à se faire nommer évêque de Québec.
c) Humbles mais fermes protestations de nos ancêtres.

Vous savez maintenant que ...

1. Le régime militaire d'Amherst permettait aux officiers canadiens de participer à l'administration de la justice. Il maintenait aussi les lois et les coutumes françaises.

2. La Proclamation Royale démembrait la province de Québec et imposait le serment du test aux fonctionnaires. Nos ancêtres protestèrent; ils obtinrent finalement gain de cause.

3. Murray, qui s'était montré bienveillant pour les Canadiens, fut rappelé en Angleterre.

4. Après des années de démarches, Mgr Briand finit par se faire sacrer évêque de Québec. Il travailla de toutes ses forces à réorganiser l'Eglise du Canada.

Chapitre 6

Les Canadiens prennent conscience de leur force



1. Première session du Bas-Canada

Acte Constitutionnel de 1791

Le gouvernement Royal qui régissait le Canada au moment de la conquête fut remplacé par un gouvernement militaire auquel succéda le régime absolu dont quelques membres étaient favorables aux Canadiens.

Mais voici que de 1782 à 1784, l'arrivée de cinquante mille Loyalistes devait donner à notre pays un caractère plus anglais. Les nouveaux venus, en particulier, réclamèrent un gouvernement élu par le peuple, comme en Angleterre et aux Etats-Unis.

Londres se rendit finalement à leurs désirs, et en 1791, George III divisa le pays en deux provinces: le Bas-Canada (Québec) et le Haut-Canada (Ontario). Il mit un gouverneur général à la tête de la colonie, et à la tête de chaque province un lieutenant-gouverneur assisté d'un Conseil exécutif, d'un Conseil législatif et d'une chambre d'Assemblée dont les membres devaient être élus par le peuple.

Evénement extraordinaire

Il s'agissait là d'un fait vraiment extraordinaire dans nos annales, fait dont l'avènement fut célébré par des discours et des banquets. Puis on procéda sans retard à l'élection des premiers députés.

Villes et campagnes du Bas-Canada furent divisées en vingt-six comtés, auxquels les Anglais donnèrent des noms bien connus dans leur pays d'origine, comme *Buckinghamshire,* mais qui ne disaient pas grand-chose aux fils de la vieille France.

Premiers députés

Dans le Québec, les Anglais ne comprenaient que le quinzième de la population, et ils n'étaient en majorité dans aucun comté. Ils n'avaient donc droit qu'à un, deux, ou trois députés, tout au plus. Généreux comme toujours, ou même un peu naïfs, nos ancêtres élurent seize députés anglais sur cinquante, soit près du tiers. Six de ces députés étaient cependant mariés à des Canadiennes.

Ajoutons que les Canadiens convoitaient peu le poste de député parce qu'ils étaient pauvres et que, non seulement la position ne rapportait rien, mais qu'elle les obligeait à négliger leurs propres affaires.

Pendant la session, les députés louaient une chambre dans les maisons privées de Québec et se nourrissaient le plus souvent d'aliments qu'ils avaient apportés: lard salé, porc frais rôti, pommes de terre, pain de ménage, mélasse, etc.

Certains venaient de très loin. Ils avaient dû voyager quinze jours en traîneaux avant d'atteindre l'ancien évêché de Québec, où devait se tenir la première session du Bas-Canada.

Moment solennel

La première session s'ouvrit à Québec le 17 décembre 1792. C'était une heure vraiment solennelle pour nous, car nous étions appelés à remplir des fonctions nouvelles. Le peuple aurait désormais le droit d'exprimer librement son opinion par la voix de ses députés.

Outre Joseph Papineau, dont nous reparlerons bientôt, on remarquait parmi les députés canadiens Jean-Antoine Panet, notaire et avocat, Pierre Bédard, le premier avocat de son temps, celui qui connaissait souvent mieux les lois anglaises que les Anglais eux-mêmes, parce qu'il les avait approfondies davantage. Il y avait aussi messieurs Taschereau, Chartier de Lotbinière...

Choix de l' "orateur"

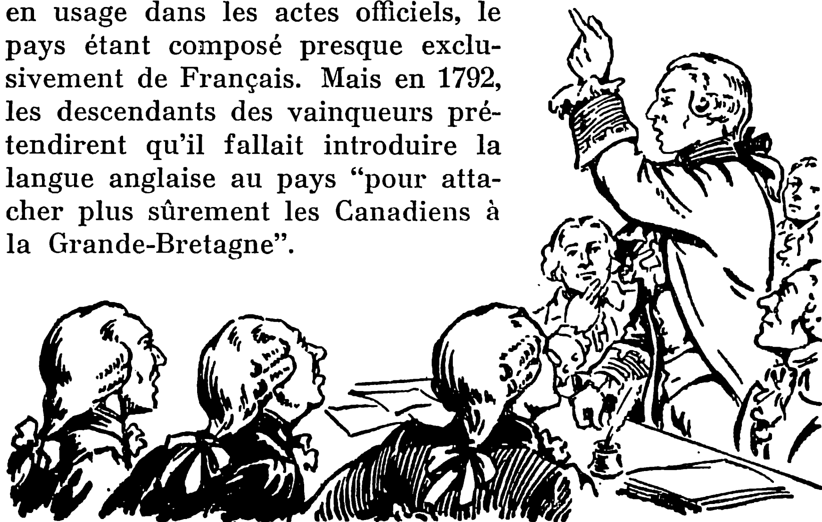
Quand il fallut élire un président de l'Assemblée, messieurs Papineau, Taschereau et Bédard proposèrent un homme de leurs croyances et de leur nationalité : l'avocat Jean-Antoine Panet, député de la Haute-Ville de Québec. Il s'agissait d'un poste important puisqu'à la Chambre, c'est l' "orateur" qui dirige les discussions et préside l'assemblée. Parfait bilingue, bien au courant des lois, et du côté de la majorité parlementaire, Panet méritait certes d'occuper ce poste.

Or les députés anglais — seize, on s'en souvient — prétendirent que, dans une colonie anglaise, l'orateur devait être choisi parmi les députés de langue et de nationalité anglaises.

Les nôtres tinrent bon, et Panet fut élu par dix voix de majorité.

Quelle langue adopter?

Quelle langue adopterait-on pour la rédaction des lois, la langue française ou la langue anglaise ? Jusque-là, la langue française avait toujours été en usage dans les actes officiels, le pays étant composé presque exclusivement de Français. Mais en 1792, les descendants des vainqueurs prétendirent qu'il fallait introduire la langue anglaise au pays "pour attacher plus sûrement les Canadiens à la Grande-Bretagne".



Doué d'une stature imposante, d'une voix sonore et pleine, d'une éloquence vraiment extraordinaire, Joseph Papineau protesta vigoureusement contre ce qu'il appelait une injustice criante, et Pierre Bédard l'appuya, disant:

"Si la langue anglaise est nécessaire pour attacher les colonies au Roi d'Angleterre, pourquoi les Etats-Unis d'Amérique, où la langue anglaise est la langue dominante, se sont-ils révoltés et soustraits à la domination de la Grande-Bretagne, leur mère-patrie? N'est-il pas ridicule de vouloir faire consister la loyauté d'un peuple uniquement dans sa langue?"

Vif débat

"Rappelons-nous l'année 1775, continua Chartier de Lotbinière, qui s'était déjà rendu à Londres pour défendre les droits de la langue française. Ces Canadiens qui ne parlaient que le français ont montré leur attachement à leur souverain de la manière la moins équivoque. Ils ont aidé à défendre toute cette province. Cette ville, cette muraille, ont été en partie sauvées par leur zèle et par leur courage.

"On les a vus se joindre aux fidèles sujets de Sa Majesté et repousser les attaques de gens qui parlaient bel et bien l'anglais. Ce n'est donc pas l'uniformité de la langue qui rend les peuples plus fidèles ni plus unis entre eux."

Le débat dura trois jours. A force de luttes, Lotbinière, Bédard et Papineau obtinrent que les lois seraient rédigées en français et en anglais. C'était leur deuxième victoire: une victoire dont les répercussions durent encore aujourd'hui, puisque les deux langues ont toujours droit de cité, non seulement à Québec, mais même au parlement fédéral d'Ottawa.

Du bon et du moins bon

Nous allions bénéficier désormais d'une forme de gouvernement plus en rapport avec nos besoins et nos aspira-

tions. Nous possédions des députés de notre choix, moins craintifs et plus indépendants que les conseillers précédents.

Maintenant qu'on nous accordait le droit de vote, il devenait plus facile de montrer à tous que nous étions, dans la province au moins, l'immense majorité.

Par ailleurs, le gouverneur restait assez indépendant et conservait un pouvoir personnel très étendu. Qui, par exemple, nommait aux fonctions publiques? Le gouverneur et son Conseil. C'est dire que, dans la pratique, les fonctionnaires jouissaient de pouvoirs plus étendus que nos députés et c'était dangereux pour la bonne administration du pays.

Tant que le gouverneur demeurait juste et bon, tout allait bien; mais quand il venait à se montrer défavorable aux Canadiens, comme ce sera bientôt le cas pour sir James Craig, il fallait s'attendre au pire.



Notre premier journal, "Le Canadien"

Il était question, vers 1805, de fonder un journal canadien qui exposerait les idées de la majorité et défendrait sa cause, journal semblable au *Mercury* des Anglais. Mais à cette simple rumeur, le *Mercury* protesta:

"Cette province est déjà beaucoup trop française pour une colonie britannique. La défranciser autant qu'il est possible devrait être notre but primordial. Le moment actuel est-il bien opportun pour lancer des publications tendant nécessairement à rendre la province encore plus française quand elle l'est trop? Et cela en opposition à un journal anglais dont les effets bienfaisants sont générale-

ment reconnus... Après quarante-sept ans de possession britannique, il est temps que la province de Québec devienne anglaise!"

Le journal annoncé n'en parut pas moins pour la première fois le 23 novembre 1806 [1]. Fièrement intitulé *Le Canadien,* il fit tout de suite preuve d'une grande vigueur. Son apparition marquait une date dans notre histoire politique.

Nouveau gouverneur

Telle était la situation du pays quand, au mois d'octobre 1807, débarqua sur nos rives sir James Craig, le nouveau gouverneur de la province.

Craig était un soldat de carrière, poli, affable, et très digne d'allure; cependant son caractère autoritaire allait compromettre son action chez nous.

2. Attaques du gouverneur Craig

Craig n'entendait partager le pouvoir avec personne. Rien d'étonnant qu'il se soit montré l'ennemi de cette Chambre d'Assemblée qui représentait un petit peuple vaincu, catholique et français.

Pour comble de malheur, le nouveau représentant du roi embrassa les vues de trois individus qui cherchaient alors à dominer l'Eglise et la Chambre d'Assemblée : l'évêque anglican Mountain, le secrétaire Ryland et le juge Sewell.

Premières impressions favorables

Le pays fit tout de même une impression favorable sur le nouveau gouverneur qui, dans ses lettres à Londres, parlait

(1) Au premier rang des fondateurs du "Canadien" figurait Pierre Bédard.

volontiers d'*extrême cordialité,* de *vif esprit de loyauté,* d'*excellente disposition des esprits.*

Dès la première session cependant, deux incidents firent tout de suite présager des jours orageux. Les députés canadiens voulaient disqualifier Ezéchiel Hart, député de Trois-Rivières et Juif de naissance, qui ne jouissait pas du titre de citoyen canadien. Ils en voulaient aussi à M. P.-A. de Bonne, qui faisait partie de la Chambre depuis 1792, et qui avait d'abord témoigné beaucoup de zèle à défendre la cause canadienne.

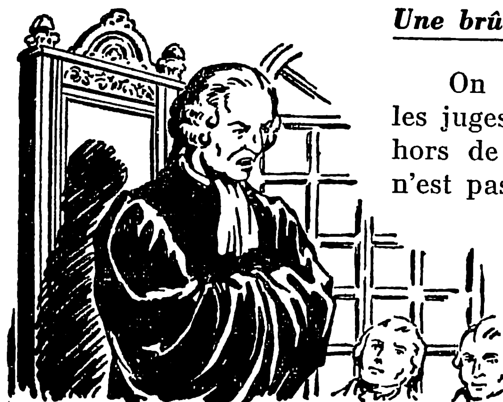
Or à partir de 1796, M. de Bonne assuma également les fonctions de juge de la cour du Banc du Roi et de conseiller législatif, et depuis cette date, il s'était tellement désintéressé de ses compatriotes qu'il finit par proposer un anglais, M. Young, comme président de la Chambre, à la place de M. Jean-Antoine Panet.

Où il est question de salaire pour les députés

Les députés ne recevant alors aucune compensation pour leurs dépenses de voyages ou autres, la charge devenait onéreuse, surtout pour les Canadiens, pas riches, et souvent tentés de s'absenter de la session pour s'adonner plutôt à leurs propres affaires.

C'était un mal, évidemment, et qui pouvait avoir des conséquences désastreuses pour l'avenir de la nation. C'est pourquoi les chefs du parti canadien, MM. Bédard, Joseph Papineau et Louis Bourdages, proposèrent d'accorder une indemnité aux députés qui demeuraient loin de Québec et devaient payer de leur poche leurs frais de déplacement ou de pension.

Mais les députés anglais, ordinairement plus fortunés que leurs collègues canadiens, s'opposèrent à cette motion; et le juge de Bonne se rangea de leur côté. Alors nos députés soulevèrent la question de l'*inéligibilité des juges.*



Une brûlante question

On admet aujourd'hui que les juges doivent se tenir en dehors de la politique et que ce n'est pas à eux de faire les lois du pays. Il n'en était pas de même en 1807, alors que M. de Bonne était en même temps député, juge, et membre du Conseil.

A la session de 1808, M. Bourdages proposa d'exclure les juges de la Chambre d'Assemblée, et M. de Bonne, qui se sentait visé personnellement, se défendit avec vigueur. Le procureur général Sewell, député de Sorel, lui prêta main forte, tandis que Pierre Bédard appuyait la motion de Bourdages.

La Chambre adopta finalement la motion par onze voix de majorité, mais le Conseil législatif la rejeta.

Elections mouvementées

Les élections de 1808 furent particulièrement violentes. *Le Canadien* s'en prit à ces fonctionnaires qui, comme le juge de Bonne, occupaient plusieurs postes et recevaient également plusieurs salaires.

Le gouverneur Craig fut tellement froissé de la campagne que venait de mener *Le Canadien*, qu'au lendemain des élections, le 16 juin 1808, il enleva leurs fonctions d'officiers de la milice à MM. Panet, Bédard, Taschereau, Borgia et Blanchet.

A la première session du nouveau parlement qui s'ouvrit le 9 avril 1809, J.-A. Panet fut réélu président de la Chambre d'Assemblée, au vif mécontentement des adversaires. Bourdages proposa de nouveau l'expulsion du juif Hart et du

juge de Bonne, et la lutte recommença de plus belle. Elle se prolongea jusqu'au jour où l'on vit entrer un messager du gouverneur, qui invitait les députés à se rendre immédiatement à la salle du Conseil.

Double coup d'Etat

Très en colère, Sir James Craig prétendit que les députés canadiens venaient d'outrepasser leurs pouvoirs. Entourés d'officiers en armes, il fit un discours violent qui se termina par la dissolution de la Chambre, ou le renvoi des députés.

Il y eut de nouvelles élections, mais le peuple élut à peu près les mêmes députés, qui revinrent à la session de 1810 avec la même résolution: "P.-A. de Bonne étant juge de la cour du Banc du Roi, ne peut ni siéger ni voter dans cette Chambre".

Craig éclata de nouveau. Non seulement il renvoya les députés une seconde fois, mais il profita de la circonstance pour faire envahir par ses soldats les bureaux du *Canadien,*



pour saisir les papiers les plus compromettants, et pour jeter en prison, sans aucune forme de procès, les patriotes Bédard, Blanchet et Taschereau.

Réelection en bloc

Pour la seconde fois, le peuple montra qu'il désapprouvait la conduite du gouverneur en réélisant les mêmes députés, y compris Bédard et Blanchet.



On remarquait aussi, parmi les élus, Joseph Papineau, J.-A. Panet, Louis Bourdages, et deux hommes qui deviendront bientôt les deux chefs politiques de la nation: Louis-Joseph Papineau et Denis-Benjamin Viger.

Projet d'union des deux Canadas

Incapable de dominer la Chambre d'Assemblée, le gouverneur manda son secrétaire Ryland et le juge en chef Sewell. Tous trois en vinrent aux conclusion suivantes:

"Si on ne transforme pas au plus tôt la province de Québec en pays anglais, l'Angleterre la perdra.

Qu'on fasse venir un grand nombre d'Anglais qui engloberont la population canadienne.

Qu'on unisse les deux Canadas en un seul, pour en arriver plus promptement et plus sûrement à dominer les Canadiens."

Le programme était certes intéressant, et Craig dépêcha son secrétaire à Londres pour hâter l'heureuse conclusion de l'*affaire*.

Même religion pour tous

Dans le long mémoire que le gouverneur expédiait en Angleterre, il se plaignait aussi de ce que la religion catholique s'exerçât au grand jour en terre canadienne:

"L'évêque catholique nomme à toutes les cures de la province, disait-il, et déplace les curés suivant son bon plaisir. Son patronage est au moins égal à celui du gouvernement, et il l'exerce sans restriction. Le gouvernement n'en a d'autre connaissance qu'une liste communiquée une fois par année des changements opérés pendant les douze mois précédents. En réalité, l'évêque catholique exerce maintenant une autorité beaucoup plus grande que sous le gouvernement français..."

"Le danger est pressant", continuait le gouverneur tout en s'attaquant à Mgr Plessis qu'il disait habile, ambitieux, et pas facile à dominer. Il ajoutait que le salaire d'évêque était insuffisant, et que le meilleur moyen de soumettre le prélat récalcitrant, c'était peut-être de lui donner de l'argent...

Menace d'exil

Dans une longue entrevue qu'il eut avec le digne prélat, Craig essaya même de l'intimider en lui racontant que l'évêque de la Havane venait d'être déporté en Floride, pour avoir persisté dans sa résolution de nommer les curés de son diocèse, malgré la défense formelle que lui en avait fait le gouverneur de la colonie.

"Il ne m'en coûterait pas d'être mis à bord d'un vaisseau de guerre et déporté sur une terre étrangère, répondit simplement l'évêque de Québec, plutôt que de trahir ma conscience!"

L'évêque et le gouverneur se séparèrent; ils ne devaient plus se revoir. Le premier partait, deux jours plus tard, pour sa visite pastorale dans la région du golfe Saint-Laurent, et le second s'apprêtait à repasser la mer.

Echec de Ryland

Par bonheur, la mission de Ryland en Angleterre échoua sur toute la ligne. Oui, il y aurait encore deux Canadas, et l'on continuerait de parler français dans le Bas-Canada.

Un grand homme d'Etat anglais, le futur Robert Peel, fit poliment remarquer à Ryland que la province du Bas-Canada renfermait *deux cent cinquante mille* Canadiens et *vingt mille* Anglais seulement; qu'il fallait respecter les droits de la majorité... Il l'invita même à se montrer bienveillant pour les Canadiens parce qu'on pressentait une nouvelle guerre avec les Etats-Unis, guerre au cours de laquelle, on aurait encore bien besoin des fils de la vieille France.

Un autre personnage d'Angleterre avait aussi déclaré que l'évêque de Québec n'était pas un étranger au Canada, qu'il était le chef d'une religion pouvant être pratiquée librement, qu'il pouvait réclamer et recevoir des catholiques les dîmes et droits ordinaires, et qu'enfin ce serait une entreprise fort délicate que celle d'intervenir dans les affaires de la religion catholique à Québec.

Craig se radoucit

Sir James Craig se radoucit à la session de 1811. Il invita même les deux races à vivre dans la concorde et la paix, et fit relâcher les députés Blanchet et Taschereau. Seul Pierre Bédard persistait à rester en prison jusqu'à ce qu'on lui eût



intenté un procès en bonne et due forme. Comme il aimait l'étude, il avait profité de ses douze mois de réclusion pour approfondir les mathématiques.

Non seulement le gouverneur refusa le procès demandé, mais il ordonna que l'on contraignît le prisonnier à sortir du cachot. Le patriote hésitait: "Laissez-moi au moins terminer mon problème!" disait-il en badinant.

Mais à la fin, Craig reconnut qu'il s'était trompé. Atteint d'une maladie grave — il devait mourir l'année suivante — il demanda et obtint son rappel en Angleterre.

Jours meilleurs

Le gouvernement de sir George Prévost, successeur de Craig, allait amener une heureuse détente. Non seulement Prévost congédia le secrétaire Ryland, mais il rétablit dans leurs fonctions les officiers de milice destitués par le gouverneur Craig. Il obtint même pour Mgr Plessis la reconnaissance officielle de son titre d'*évêque catholique de Québec.*

C'était en 1813, et Mgr Plessis put se dire qu'un grave péril venait d'être écarté pour l'Eglise de Dieu et que notre liberté religieuse recevait une nouvelle promesse d'avenir.

3. Trois lutteurs parlementaires : Panet, Papineau, Bédard

Jean-Antoine Panet

Issu d'une famille de quinze enfants, Jean-Antoine Panet combattit en 1775 les troupes américaines qui tentaient de s'emparer du Canada. C'est même à cette occasion qu'il obtint son grade de lieutenant-colonel.

D'abord notaire et avocat, il dut, à partir de 1785, se consacrer exclusivement à ses fonctions d'avocat alors qu'une loi défendit d'exercer simultanément les deux professions.

Poli, affable et fort bien vu de ses compatriotes, Panet fut réélu à chaque Parlement pendant vingt-deux années consécutives, soit dans Québec, soit dans Huntingdon, malgré tous les efforts réunis de ses adversaires politiques. Il garda toujours la confiance de la majorité et ne cessa pendant vingt-deux ans d'occuper avec autant de dignité que de fermeté le poste d'orateur à la Chambre d'Assemblée.

Réélu député en 1815, mais conscient d'avoir bien mérité sa retraite, Panet céda son poste d'orateur à Louis-Joseph Papineau, fils de Joseph Papineau. Il mourut à Québec le 17 mai 1815, laissant la réputation d'un de nos patriotes les plus éclairés, l'un de nos parlementaires les plus accomplis.

Le nom de Jean-Antoine Panet mérite de figurer avec honneur à côté de ceux des Papineau, des Bédard, des Taschereau, des Lotbinière, et de tous ces lutteurs qui contribuèrent si largement au maintien de la langue française en Amérique.

Joseph Papineau

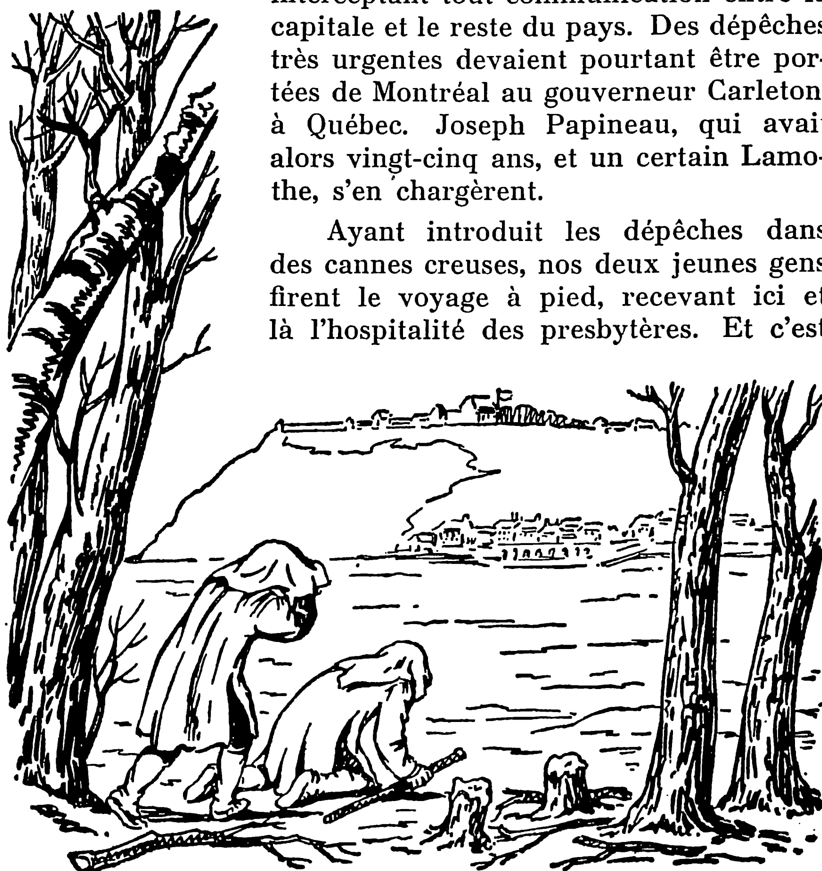
Joseph Papineau avait neuf ans lorsque fut signée la reddition de Montréal. Dans un groupe de gamins, il assista,

les petits poings serrés, à l'entrée en ville des habits rouges. Mais avant que le défilé fût terminé, il ne put en supporter davantage et courut, dit-on, se cacher dans un tas de foin pour pleurer.

Le papa, qui était tonnelier de son métier, avait hésité à faire de son fils un cultivateur ou un étudiant: ce dernier parti l'emporta, et Joseph fit de brillantes études au Séminaire de Québec, où il se distingua par sa facilité de parole et son habileté à défendre ses idées.

Puis un jour, les Américains vinrent assiéger Québec, interceptant tout communication entre la capitale et le reste du pays. Des dépêches très urgentes devaient pourtant être portées de Montréal au gouverneur Carleton, à Québec. Joseph Papineau, qui avait alors vingt-cinq ans, et un certain Lamothe, s'en chargèrent.

Ayant introduit les dépêches dans des cannes creuses, nos deux jeunes gens firent le voyage à pied, recevant ici et là l'hospitalité des presbytères. Et c'est



ainsi qu'ils parvinrent aux collines de Lévis, sur la rive sud du Saint-Laurent.

Mais comment traverser le fleuve gelé sans attirer l'attention des sentinelles ennemies? Lamothe et Papineau se couvrirent de leurs chemises et de leurs mouchoirs blancs. Ainsi camouflés, ils s'avancèrent en rampant parmi les glaces du fleuve avec lesquelles ils se confondaient.

Ils entrèrent à Québec, livrèrent leur message, et s'enrôlèrent aux postes les plus avancés de la défense, jusqu'à la levée du siège.

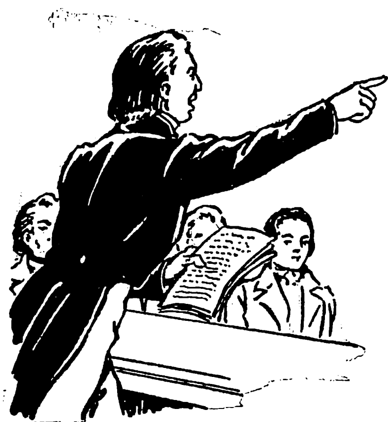
L'homme le plus populaire de son temps

Notaire et arpenteur, Joseph Papineau mesura la plupart des concessions aux alentours de Montréal et mérita si bien la confiance de ses concitoyens que la ville l'élut, en 1792, député à la Chambre d'Assemblée.

Papineau était au nombre de ceux qui demandaient à Londres une Chambre d'Assemblée formée de députés élus par le peuple et possédant le pouvoir suprême. S'il n'obtint pas tout ce qu'il souhaitait, il n'en continua pas moins de réclamer pour la Chambre des pouvoirs de plus en plus étendus.

On se transmettait ses discours de bouche en bouche, dit-on, afin d'attiser dans le peuple la flamme du patriotisme. C'est ainsi que Joseph Papineau mérita d'être l'homme le plus populaire de son temps.

Retiré en 1805 dans sa seigneurie de la Petite-Nation, sur la rivière Outaouais, il s'y fit construire un manoir rustique, bâtit un moulin seigneurial, et s'efforça d'y attirer une petite colonie canadienne. Il comptait bien y couler ses jours en paix, mais pour être utile à ses compatriotes, il revint défendre leurs droits menacés. On le vit, en 1812, proposer la levée d'une armée pour la défense de nos frontières menacées.



Joseph Papineau s'éteignit en 1841 à l'âge de quatre-vingt-dix ans. Son fils, *Louis-Joseph,* allait lui faire grand honneur, et mériter qu'on dise de lui un jour:

"Il fut toute une époque,
 et longtemps notre race
N'eut que sa voix pour glaive
 et son cœur pour cuirasse!"

Pierre Bédard

Elève au Séminaire de Québec, Pierre Bédard montrait beaucoup de facilité pour les mathématiques, qu'il continua d'approfondir toute sa vie.

Le discours de Bédard à la Chambre d'Assemblée, en décembre 1792, lui attira la sympathie de ses collègues et l'admiration du public. Ce jeune homme de trente ans à peine, avait de la voix, du souffle et du cœur. On devait s'en assurer encore mieux, plus tard, lorsque des questions d'un intérêt non moins palpitant viendraient à se débattre. On le vit surtout dans les vigoureux articles du journal *Le Canadien,* dont Bédard fut toujours l'âme.

"C'est à force de sagesse et de loyauté, affirmait Bédard à ses électeurs, que les Canadiens doivent faire tomber les préjugés de l'Angleterre."

Notre éminent compatriote avait raison. Il le vit bien quand sir George Prévost, voulant réparer les injustices commises à son égard, le nomma juge à Trois-Rivières.

Mais la santé de Bédard s'était passablement affaiblie pendant l'année passée en prison: aussi quitta-t-il bientôt la politique. Il fut le seul, avec Jean-Antoine Panet, qui réussit

à se faire réélire sans interruption depuis l'ouverture du premier Parlement en 1792.

Quelques semaines après la mort du grand patriote, la *Minerve* pouvait lui décerner le bel éloge suivant :

"Il fut le premier à comprendre et à faire comprendre le fonctionnement du régime parlementaire, le rôle véritable et les droits des représentants du peuple. Ce fut lui qui, le premier, fit sentir au pays la nécessité d'avoir un agent en Angleterre."

ACTIVITÉS PÉDAGOGIQUES

I. *Dramatisez :*

La première session du Bas-Canada :

a) Evénement extraordinaire.

b) La votation; nos premiers députés.

c) Du choix de l'orateur.

d) Quelle langue adopter ?

e) Vif débat; victoire des nôtres.

II. Du bon et du moins bon :

Pouvez-vous établir en regard les uns des autres les avantages et les inconvénients du nouveau mode de gouvernement ?

III. *Pour les chercheurs :*

Pouvez-vous, à l'aide de votre manuel, donner la signification exacte des expressions suivantes :

a) l'inégibilité des juges :

b) parfait bilingue :

c) droit de cité :

d) prélat récalcitrant :

e) dépêches urgentes :

IV. *Sujets de discussions : motivez votre réponse.*

1. Nos premiers députés ont-ils bien agi en s'opposant à l'élection du juge de Bonne ?

2. N'était-ce pas injuste de s'opposer également à l'élection d'Ezéchiel Hart?

3. Nos premiers députés faisaient-ils bien de réclamer un salaire?

4. Faut-il blâmer le journal *Le Canadien* d'avoir pris notre défense?

5. Est-il exact d'affirmer que le peuple désapprouva publiquement la conduite du gouverneur Craig? Comment?

6. Est-il possible de justifier le double coup d'état de sir James Craig ?

7. Mgr Plessis se laissa-t-il réellement intimider par les menaces de Craig?

V. Nos trois lutteurs parlementaires :

1. On vous a demandé à Radio-Collège de prononcer l'éloge de l'un de nos trois lutteurs parlementaires: Panet, Papineau, Bédard. Lequel de ces héros préférez-vous? Dites pourquoi.

2. Faites un tableau récapitulatif montrant les mérites de chacun de nos lutteurs parlementaires: Panet, Papineau, Bédard.

Exemple: *Jean-Antoine Panet* :

a) Lieutenant-colonel à la guerre de 1775.

b) Avocat poli, affable, très bien vu de ses compatriotes.

c) Orateur à la Chambre d'Assemblée pendant 22 ans consécutifs.

VI. *Journaliste au "Canadien"* :

Vous êtes journaliste, rédacteur au "Canadien", et vous appuyez les justes revendications des nôtres.

Qu'allez-vous dire sur la brûlante question des juges, sur celle du juif Hart, sur les colères du gouverneur Craig ... ?

VII. *Quelques questions d'intelligence* :

1. Comment se fait-il que lors de la première votation au pays les Canadiens élurent seize députés anglais sur cinquante?

2. Pourquoi les Anglais s'opposèrent-ils au choix de Panet comme orateur?

3. Est-ce vrai qu'il faut nécessairement parler l'anglais pour rester fidèle à l'Angleterre?

4. Les Canadiens de l'époque avaient-ils le droit de fonder un journal?

5. Craig avait-il raison de dissoudre la Chambre d'Assemblée?

6. Comment un grand homme d'Etat anglais (Robert Peel) s'y prit-il pour apaiser la susceptibilité du gouverneur Craig?

VIII. ***Le coin des citations :***

Pouvez-vous, aidé de votre manuel, réciter de la façon la plus expressive possible, les paroles ou les écrits se rapportant aux faits suivants:

a) Papineau proteste contre ce qu'il appelle une injustice criante (question de la langue).

b) Chartier de Lotbinière défend Sa Majesté la Langue française.

c) Le *Mercury* s'oppose à la fondation d'un journal français.

d) Conclusion des entretiens Craig-Ryland-Sewell.

e) Craig proteste à Londres contre l'autorité de l'évêque catholique.

f) La *Minerve* fait l'éloge de Pierre Bédard.

IX. ***Gare aux pièges ! Relevez les phrases inexactes :***

1. Quand il fallut élire un président de l'Assemblée, les nôtres proposèrent tout simplement un Anglais (ou: un homme de leur croyance et de leur nationalité).

2. Les députés anglais affirmaient que, dans une colonie britannique, la langue française avait aussi droit de cité (ou: que seule la langue anglaise avait droit de cité.)

3. A force de luttes, nos hommes politiques obtinrent que les lois seraient rédigées en français seulement. (ou: en anglais et en français).

4. Le journal *Le Canadien* parut pour la première fois en 1806. (ou: en 1906).

5. Craig était un homme doué d'un caractère heureux. (ou: il était affligé d'un caractère fâcheux).

6. En ce temps-là, les députés recevaient une compensation pour leurs dépenses de voyages. (ou: ils ne recevaient rien du tout).

7. Tout le monde admet aujourd'hui que les juges doivent se tenir hors de la politique. (ou: qu'ils doivent faire partie de la politique).

8. Il y eut de nouvelles élections au pays de Québec (après la dissolution des Chambres par Craig), et le peuple se choisit de nouveaux représentants. (ou: il réélut à peu près les mêmes députés).

X. *Vrai ou faux?*

1. La Proclamation Royale de 1763 avait été remplacée par l'Acte d'*Union.*

2. Les soldats de Murray envahirent les bureaux du *Canadien.*

3. Pierre Bédard fut jeté en prison sans procès.

4. Jean-Antoine Panet fut le premier orateur canadien-français de la Chambre.

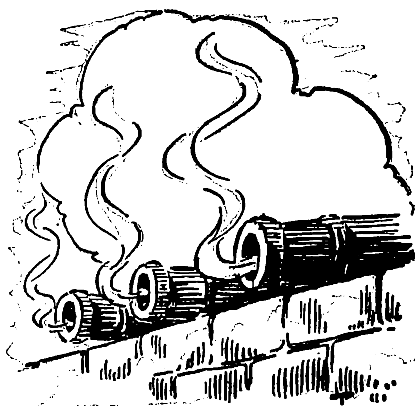
5. Pierre Bédard fut, en 1806, l'un des premiers fondateurs du *Canadien.*

6. Joseph Papineau se distingua, lui aussi, dans le débat sur la langue française.

XI. *Chants :* (La Bonne Chanson, de M. l'abbé Gadbois)

1. Le Baiser de la langue française, No 5.
2. Quand abordèrent nos rivages... No 12.
3. Vive la France ! No 14.

Jadis, la France sur nos bords,
Jeta sa semence immortelle,
Et nous, secondant ses efforts,
Avons fait la France nouvelle...



Vous savez maintenant que . . .

1. A la première session du Bas-Canada, en 1792, Jean-Antoine Panet fut élu président de l'Assemblée.

2. Après de longs débats, nos chefs politiques obtinrent que les lois seraient rédigées, non seulement en anglais, mais aussi en français.

3. Le journal *Le Canadien*, qui parut pour la première fois en 1806, fit tout de suite preuve d'une grande vigueur.

4. Sir James Craig, arrivé au pays comme gouverneur en 1807, était un homme distingué, mais affligé d'un mauvais caractère.

5. Sans motifs sérieux, Craig enleva leurs fonctions d'officiers de la milice à plusieurs Canadiens influents. Par deux fois, il renvoya les députés de la Chambre d'Assemblée, mais par deux fois, le peuple réélut à peu près les mêmes députés, au grand désespoir du gouverneur.

6. Craig fit envahir par ses soldats les bureaux du *Canadien* et jeter en prison, sans aucune forme de procès, les patriotes Bédard, Blanchet et Taschereau. Il voulut enfin, et à plusieurs reprises, s'opposer carrément à Mgr Plessis, l'évêque de Québec. Mais ici encore, il échoua et dut, à la fin, demander son rappel en Angleterre.

7. Parmi nos lutteurs parlementaires de l'époque, il faut citer les noms de Jean-Antoine Panet, Joseph Papineau et Pierre Bédard.

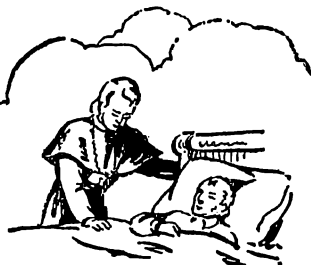




Chapitre 7

L'oeuvre immense de Mgr Bourget





1. Organisation religieuse du pays

Tandis que d'habiles parlementaires comme Panet, Bédard et Papineau s'employaient à fortifier notre vie politique, des prêtres et des évêques éminents travaillaient à l'organisation religieuse de notre pays. On remarque parmi eux le jeune Ignace Bourget, d'abord professeur au collège de Nicolet, secrétaire particulier de l'évêque de Montréal, puis évêque, à la mort de Mgr Lartigue (1840).

Visite du diocèse

Montréal était alors un diocèse immense, difficile à visiter, faute de moyens de communication; diocèse pauvre, au clergé zélé, mais pas assez nombreux, aux familles riches d'enfants, mais peu favorisées des biens de la terre.

Monseigneur se mit à la tâche avec ardeur. Il commença la visite de son diocèse par une grande randonnée dans le nord, sur les bords de l'Outaouais et de la rivière Gatineau : course de six cents milles, par des chemins de chantiers aux ornières profondes.

Il bénit quatre chapelles et planta huit croix, en attendant l'érection, à ces mêmes endroits, de nouvelles églises et de nouvelles paroisses, et s'entendit avec les bourgeois ou directeurs des chantiers, de manière que les missionnaires fussent toujours bien accueillis parmi les bûcherons et les draveurs.

Il parcourut aussi les Cantons de l'Est. A la vue des vastes terrains encore inexploités, il se dit qu'il exhorterait ses fidèles à s'y établir, plutôt que de se diriger chaque année, par milliers, vers les Etats-Unis.


L'OEUVRE DE MGR BOURGET
QUÉBEC
RIV. ST. MAURICE
TROIS-RIVIÈRES
NICOLET
LAC ST-PIERRE
RIV. GATINEAU
STE-SCHOLASTIQUE
STE-THÉRESE
ST-BENOIT
STE-ROSE
RIV. OUTAOUAIS
HULL
OTTAWA
RIGAUD
MONTRÉAL
BELOEIL
ST-HYACINTHE
SHERBROOKE
VALLEYFIELD

On manque de prêtres

Le diocèse manque de prêtres. Monseigneur traverse l'océan et frappe à la porte de Mgr de Mazenod, évêque de Marseille, qui vient de fonder une compagnie de prêtres et de frères à laquelle il a donné comme devise: "Dieu m'a envoyé évangéliser les pauvres".

L'évêque de Montréal demande hardiment des prêtres et des frères que le pieux fondateur ne peut refuser. C'est pourquoi le 2 décembre 1841, six Oblats de Marie-Immaculée, quatre prêtres et deux frères, descendent à l'évêché de Montréal. Un jeune prêtre, l'abbé Dandurand, va prévenir Monseigneur qui dit aux arrivants après les avoir bénis et embrassés:

"Il vous faut des novices pour augmenter votre nombre et faire, sur la terre canadienne, tout le bien que j'attends de vous; je veux moi-même vous présenter un novice et vous le donner tout de suite. Ce novice le voici: c'est M. Dandurand, qui n'y a peut-être pas songé lui-même, mais Dieu y a pensé pour lui."

Oblats de Marie-Immaculée

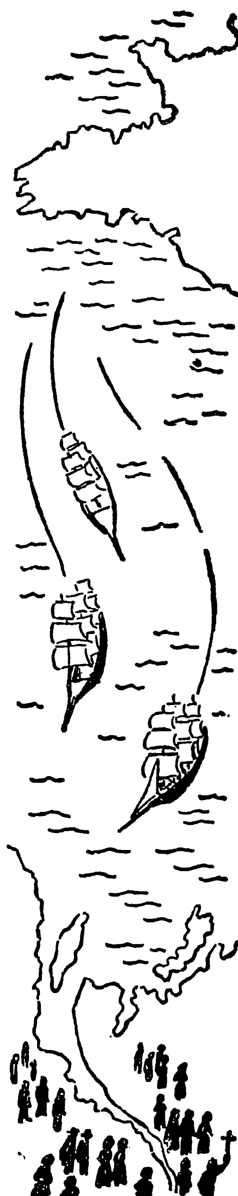
L'abbé Dandurand crut, en effet, que Dieu lui-même parlait par la bouche de son évêque, et le soir même, la branche canadienne des Oblats de Marie-Immaculée comptait son premier novice: l'abbé Dandurand.

Le lendemain, 3 décembre, fête de Saint François Xavier, patron des missionnaires et des missions, les séminaristes de Montréal virent à la cathédrale les nouveaux religieux Oblats de Marie-Immaculée. Le jeune Alexandre Taché, qui contemplait avec une attention particulière leur figure et leur croix de missionnaire, se sentit tellement attiré vers eux qu'il ne tarda pas à faire partie de leur communauté.

A quelque temps de là, le petit Père Taché — il était fort petit de taille — prit le chemin de la rivière Rouge, où

il devint dans la suite évêque, puis archevêque : le *premier archevêque* de Saint-Boniface du Manitoba.

Dès leur arrivée au pays, les Oblats se chargèrent aussi de prêcher la parole de Dieu dans les chantiers de Bytown (*Ottawa*) et dans les vastes régions de la baie d'Hudson. C'est ainsi qu'ils inauguraient la splendide chaîne de postes missionnaires dont, depuis un siècle, ils ont jalonné notre pays de l'Atlantique au Pacifique, jusqu'au cercle polaire arctique et même au delà.



Retour des Jésuites

Le dernier membre de la Compagnie de Jésus au Canada, le Père Casot, était mort en 1800, et Mgr Lartigue avait dit à son coadjuteur avant de quitter cette terre : "Si vous pouviez réintroduire les Jésuites dans le diocèse, ce serait un service immense rendu à la religion".

Monseigneur Bourget prit tellement l'affaire à cœur que, lors d'un voyage à Rome, il demanda la faveur d'être lui-même admis dans la Compagnie de Jésus. Mais notre saint Père le pape lui fit comprendre que sa démission comme évêque de Montréal eût été un malheur pour le diocèse.

Le vieux prélat revint à Montréal, mais il rêva de ramener sur nos bords ces missionnaires qui avaient tant illustré l'Amérique du Nord par leurs vertus et leur martyre :

"Oh ! je vous conjure, écrivait-il au général des Jésuites, de ne pas refuser cette grâce à un pays qui, de tous temps, a été cher à votre Ordre, et que l'on peut appeler l'enfant de sa douleur."

Six pères et trois frères Jésuites arrivèrent à Montréal en 1842, et parmi eux, le Père Martin, fondateur du collège Sainte-Marie.

Des maîtres pour les écoles

Si on manquait de prêtres au pays de Québec, on manquait aussi de maîtres d'école. Monseigneur Bourget s'intéressa tout particulièrement aux Frères des Ecoles chrétiennes venus chez nous en 1837, et dont il admirait la merveilleuse méthode d'enseignement.

Il fit aussi venir les Clercs de Saint-Viateur qui fondèrent un collège à Joliette, une institution de Sourds-Muets à Montréal, et un autre collège à Rigaud: le Collège *Bourget.*

Monseigneur offrait aux Religieuses du Sacré-Cœur une maison toute prête, avec ferme, et promettait aussi des novices et du bien à faire. Quatre Religieuses du Sacré-Cœur arrivèrent à la mi-décembre 1842. Elles ont aujourd'hui des maisons à travers tout le Canada.

L'évêque de Montréal voulait des religieuses du Bon-Pasteur d'Angers, qui travailleraient à la réhabilitation des jeunes filles repenties. Il réussit à réunir les fonds voulus pour payer le voyage des premières religieuses répandues aujourd'hui non seulement au Canada, mais en Amérique Centrale et jusqu'en Amérique du Sud.

L'infatigable prélat obtint aussi des pères, des frères et des sœurs de Sainte-Croix fondés en France par le Père Moreau. Il vint en aide aux communautés déjà existantes: les Sœurs Hospitalières de l'Hôtel-Dieu, celles de la Congrégation de Notre-Dame, et enfin les Sœurs Grises de Mère d'Youville.

Retraites paroissiales

Après avoir encouragé la retraite annuelle pour ses prêtres, Monseigneur Bourget voulut aussi procurer le même bienfait à ses diocésains, particulièrement à ceux de Montréal, ville de 40 000 âmes, qui acquérait beaucoup d'importance, mais qui avait aussi beaucoup souffert des troubles de 1837.

Il fallait absolument renouveler Montréal au moyen d'une retraite populaire qui remuerait les consciences et ramènerait les âmes à Dieu. Par bonheur, un grand français de passage en Amérique, Mgr de Forbin-Janson, évêque de Nancy, accepta de prêcher cette retraite.

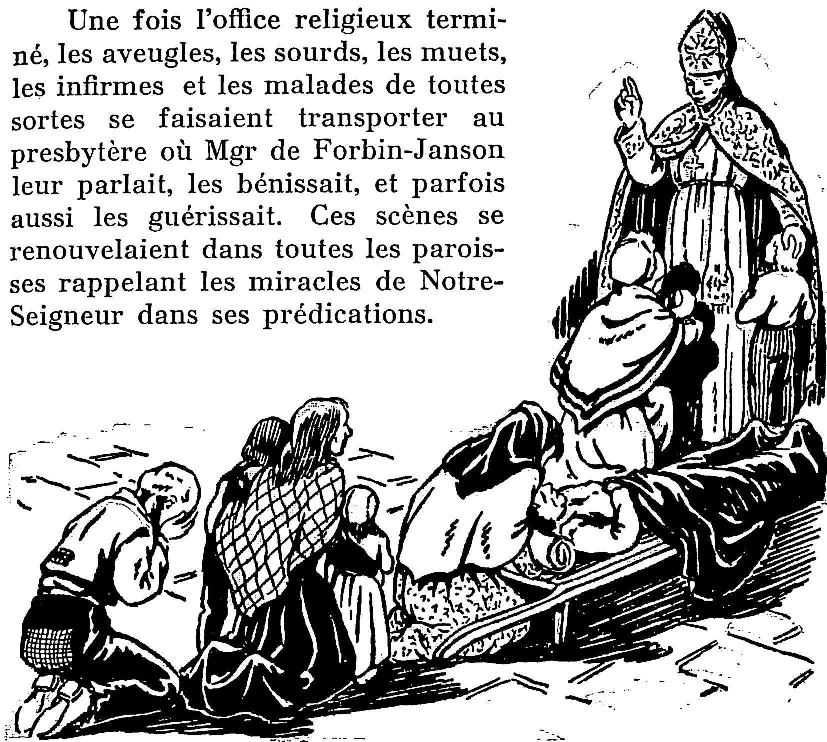
Succès prodigieux

Le succès de la retraite fut prodigieux. L'un de ses principaux mérites fut d'avoir réveillé le sentiment religieux à Montréal et dans toute la région, car la campagne voulut aussi profiter des avantages de la retraite. Toutes les paroisses du diocèse demandèrent à monseigneur de leur envoyer des missionnaires. Les fidèles sentaient le besoin de revenir à Dieu et de réparer pour les fautes passées. Monseigneur Bourget et plusieurs prêtres ou religieux du diocèse durent se faire, eux aussi, prédicateurs de retraites.

Ainsi Sainte-Scholastique eut sa retraite, Saint-Benoît aussi, et puis Sainte-Rose, Sainte-Thérèse, etc. Quand il n'y avait plus de place dans les villages pour loger les retraitants, les bonnes gens transformaient leurs granges en dortoirs de fortune.

Les églises elles-mêmes avaient peine à contenir la foule qui se répandait jusque dans le sanctuaire et la sacristie, formant une masse si pressée qu'on ne distinguait plus les allées, ni les bancs, ni la balustrade, et qu'il était difficile de se rendre de la sacristie à l'autel ou à la chaire, sans le secours du sacristain.

Une fois l'office religieux terminé, les aveugles, les sourds, les muets, les infirmes et les malades de toutes sortes se faisaient transporter au presbytère où Mgr de Forbin-Janson leur parlait, les bénissait, et parfois aussi les guérissait. Ces scènes se renouvelaient dans toutes les paroisses rappelant les miracles de Notre-Seigneur dans ses prédications.



Erection d'une croix-souvenir

C'était alors la coutume en France de terminer la retraite paroissiale par l'érection d'un calvaire ou d'une simple croix. Monseigneur de Forbin-Janson voulut introduire cette bonne habitude chez nous en invitant les Montréalais à élever quelque part une grande croix "comme souvenir perpétuel de la retraite et des grâces abondantes que le ciel venait de verser sur la ville pendant ces jours de salut".

La ville de Marie répondit avec enthousiasme au vœu du prélat: "Choisissons cette circonstance, dit un chroniqueur de l'époque, pour lui témoigner la gratitude que lui doit le pays. Erigeons ce monument afin de perpétuer le souvenir

heureux de son passage au milieu de nous et pour redire à nos arrières-neveux ses travaux et son zèle."

Il fut décidé qu'on irait planter la croix au mont Belœil, sur l'un des pics les plus fréquentés; que la croix mesurerait quatre-vingts pieds de hauteur, et qu'elle serait recouverte d'une matière éclatante, afin qu'elle pût être vue de loin. Le seigneur de l'endroit — Hertel de Rouville [1] — fit don du terrain nécessaire à l'érection du monument et à l'ouverture d'une route carrossable pour l'atteindre.

Fixée au 6 octobre 1841, la cérémonie se déroula sous un ciel splendide. "C'était un spectacle ravissant, dit encore l'historien de la fête, que celui de cette longue file de pèlerins gravissant ce nouveau Golgotha, tantôt disparaissant dans les profondeurs d'un ravin, tantôt se perdant à un détour du chemin pour reparaître bien loin à travers les grands arbres. On eût dit une vaillante armée montant à un rude assaut; ou plutôt, on songeait à cette sainte montagne qu'est le ciel, et au sommet de laquelle sont suspendues les couronnes immortelles promises à ceux qui, marchant avec courage et persévérance dans le chemin de la croix, vont saintement les ravir."

Après un éloquent sermon de Mgr l'évêque de Nancy et quelques mots de remerciement de la part de Mgr Bourget, la foule des dix à quinze mille pèlerins s'écria, transportée d'enthousiasme: "Vive Monseigneur l'évêque de Nancy! Vive Monseigneur l'évêque de Montréal!"

La procession s'était mise en marche à neuf heures du matin, il était trois heures de l'après-midi quand elle redescendit la montagne au chant du *Te Deum*.

Lutte contre l'intempérance

Un autre mérite de la retraite paroissiale fut de provoquer la fondation d'une *Société de Tempérance* dont le

(1) *Hertel de Rouville,* descendant du héros du même nom.

besoin se faisait rudement sentir, car à la faveur de nos longs hivers canadiens, l'intempérance s'était implantée chez nos gens.

Les médecins de l'époque prescrivaient facilement l'alcool, en hiver, *pour réchauffer,* et en été, *pour stimuler*! Et comme tous les marchands de village vendaient le *whisky blanc* à bon compte, chaque foyer possédait sa cruche traditionnelle, et "le petit coup de politesse" en entraînait bien d'autres.

Monseigneur Bourget voyait de ses yeux les ravages de l'intempérance, c'était la grande plaie du pays ! Il savait la détresse des familles où, parfois, le papa *buvait la terre* pendant la saison morte, pour être ensuite réduit à s'exiler aux Etats-Unis avec sa femme et ses enfants.



Sur les instances de Mgr Bourget, Mgr de Forbin-Janson prêcha partout la tempérance et excita ses auditeurs à prendre la *croix-noire*: croix bénite à l'église, et qu'il fallait ensuite fixer bien en vue, au foyer familial comme pour dire aux parents et amis: "Ici, on ne touche pas à la boisson forte!"

Cette lutte contre l'intempérance, Monseigneur Bourget la poursuivit toute sa vie. Des prédications se succédaient dans toutes les paroisses. Il y déployait encore la même ardeur en 1875 qu'en 1840, à cause surtout des nombreux péchés dont l'ivrognerie est la source:

"Tant que le péché mortel ne sera pas éloigné de mon Eglise, semblait-il dire, je ne consentirai jamais à cesser le combat."

Fondateur de communautés religieuses

Monseigneur Bourget avait déjà tant fait pour son diocèse qu'il eut peut-être été en droit de se reposer. Mais non: Montréal ne comptait pas encore suffisamment d'hospices ni d'écoles. C'est pourquoi Monseigneur fonda quatre nouvelles communautés; les Sœurs de la *Providence,* de la *Miséricorde,* des *Saints-Noms de Jésus et de Marie,* et de *Sainte-Anne.*

Monseigneur avait espéré recevoir l'aide des Filles de Saint-Vincent-de-Paul, de Paris, mais à la dernière minute, les charitables religieuses destinées au Canada avaient dû prendre la direction de l'Afrique. L'évêque de Montréal résolut alors de fonder, avec l'aide de la vertueuse veuve Gamelin, une communauté canadienne absolument semblable, à laquelle il donnerait le beau nom de *Providence.*

Quand aux Sœurs de la Miséricorde, interrogez-les sur l'origine de leur communauté, et elles vous diront: "C'est du grand cœur de Monseigneur Bourget, source féconde de tant de belles œuvres, que jaillit l'Institut des Sœurs de la Miséricorde, dont le but est de soulager toutes les misères, et plus spécialement les filles tombées, de recueillir les enfants sans foyer et de leur assurer le baptême et la protection."

Aux alentours de 1840, on comptait environ seize cents écoles sans maîtres, et quarante mille élèves que les malheurs de l'époque avaient jetés dans la rue. Etait-ce trop de deux nouvelles communautés religieuses enseignantes? Comme les Sœurs de la Providence ou de la Miséricorde, les Sœurs des Saints-Noms de Jésus et de Marie et celles de Sainte-Anne connaîtront des succès toujours grandissants, si bien que les établissements et les œuvres de ces quatre communautés excitent aujourd'hui l'admiration des étrangers.

L'épidémie de 1847

Bien des Irlandais qui souffraient de faim dans leur île d'Europe vinrent chez nous par milliers, en 1847. Le

typhus s'étant déclaré à bord des navires qui les transportaient, six mille de ces malheureux périrent en mer. Les survivants débarquèrent à la Grosse-Ile, station de quarantaine en bas de Québec, où à la Pointe Sainte-Charles, en haut de Montréal. A l'appel de Mgr Bourget, les vaillantes Sœurs Grises accourent aux hangars de la Pointe Saint-Charles, transformés en hôpitaux.



Quand les Sœurs Grises tombèrent, épuisées de fatigue, les Sœurs de la Providence et les Hospitalières de l'Hôtel-Dieu les remplacèrent. "Il est beau, disait un témoin, de voir chaque matin des prêtres, des religieuses et des laïcs voler au secours des infortunés avec plus d'empressement que les amateurs de jouissances ne courent aux fêtes et aux spectacles."

En tête des volontaires

Bravant la maladie et la mort, Monseigneur Bourget donnait l'exemple du plus sublime dévouement. Le fléau venait d'atteindre un médecin protestant, le docteur Schmidt. Mon-

seigneur le soigna avec un tel esprit de renoncement, qu'une fois revenu à la santé, le docteur se convertit et fit don à l'Eglise de Montréal de l'un de ses fils, qui devint Jésuite.

Et comme l'épidémie continuait de sévir, Monseigneur se tourna vers la très sainte Vierge Marie qu'il aimait tant. "Je m'engage par vœu, lui disait-il, à faire tous mes efforts pour rétablir le pieux pèlerinage à Notre-Dame-de-Bon-Secours. Je vous promets aussi d'exposer en ex-voto, dans ce sanctuaire où vous avez établi votre demeure, un tableau qui représentera le typhus cherchant à pénétrer dans la ville, mais arrêté à la porte par votre puissante protection. O Marie, s'il faut de nouvelles victimes au Dieu qui nous frappe, conjurez-le d'accepter l'offrande que je lui fais de moi-même, mais, de grâce, qu'il épargne mon peuple!"

Dieu sembla prendre au mot son fidèle serviteur, car le soir même, l'évêque de Montréal se sentit atteint du typhus. Mais tant de prières furent lancées au ciel pour sa prompte guérison qu'il revint bientôt à la santé.

L'incendie de 1852

Les grandes épreuves ne manquèrent pas à l'évêque de Montréal. Après celle de l'épidémie, ce fut l'incendie: un incendie comme Montréal n'en avait jamais vu de semblable et qui, par une chaude journée de juillet 1852, détruisit en quelques heures la cathédrale, l'ancien évêché et le nouveau, qu'on venait à peine de terminer, de même que tout un quartier de la ville.

Le désastre jetait sur le pavé *mille sept cent vingt-sept familles*, ou neuf mille personnes, qui se lamentaient, disant: "Ah! si notre évêque était avec nous (il faisait sa visite pastorale à Vaudreuil), il arrêterait le feu par ses prières. Le bon Dieu profite de son absence pour nous châtier!"

Quand Monseigneur apprit la catastrophe, il ne put s'empêcher de verser des larmes. Mais il trouva vite le courage de dire: "C'est le bon Dieu! que son saint nom soit

béni!" Et quand il sut que l'élément destructeur avait épargné le cher asile de la Providence, rempli de pauvres infirmes, il ajouta: "Merci, mon Dieu, d'avoir épargné vos pauvres!"

Revenu en hâte à Montréal, Monseigneur s'entendit avec les autorités militaires de la ville pour loger au plus tôt les sans-abri sous des tentes. Lui-même se retira chez les Sœurs de la Providence, où la chapelle de la communauté lui servit longtemps de cathédrale. Il vécut ainsi pauvre au milieu des sinistrés qu'il encourageait de sa présence et de son exemple de résignation.

Nouveaux diocèses

En attendant que la cathédrale fût reconstruite, Monseigneur continua de bénir des églises et des chapelles, soit, en vingt ans, une bonne cinquantaine en dehors de l'île, et une dizaine à Montréal même.

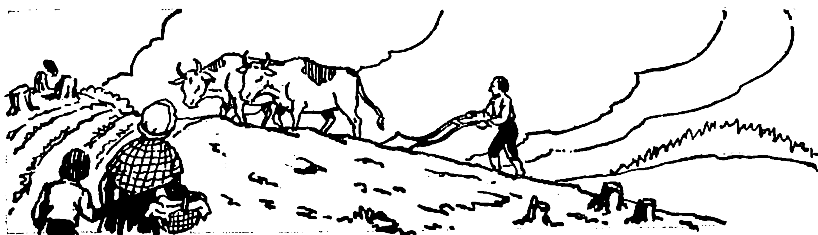
Le diocèse de Montréal donnait aussi naissance aux diocèses d'Ottawa (1847), de Saint-Hyacinthe (1852), de Sherbrooke (1874), et de Valleyfield (1892).

Monseigneur ordonnait des prêtres et consacrait des évêques, des évêques-missionnaires même, comme Mgr Norbert Blanchet et son frère, Mgr Magloire Blanchet, tous deux apôtres chez les Indiens de l'Ouest américain.

Prêt à secourir les missionnaires dans le besoin, Monseigneur envoyait des Sœurs Grises au Manitoba, des Sœurs de Sainte-Anne et des Oblats de Marie-Immaculée en Colombie Canadienne, et des Sœurs de la Providence au lointain Orégon de Mgr Norbert Blanchet.

Il s'intéressait aux sourds-muets, aux aveugles, aux jeunes délinquants, à qui il procurait une maison de réforme; aux aliénés, qu'on accueillit à l'asile Saint-Jean-de-Dieu de la Longue-Pointe.

Il prônait non seulement la dévotion à la Sainte Famille, ou aux Quarante-Heures, mais aussi le retour à la terre. Il



jeta les fondements de l'Université de Montréal, demanda et obtint l'entrée des évêques dans le Conseil de l'Instruction publique.

Au secours du Pape

Rempli de vénération pour notre Saint-Père le Pape de Rome, Monseigneur Bourget apprit avec douleur que des mains sacrilèges venaient de confisquer les Etats du souverain Pontife.

Les catholiques du diocèse de Montréal, encore bien pauvres, pouvaient-ils raisonnablement lever à leurs frais des régiments de soldats pour combattre les ennemis de l'Eglise? Peut-être pas. Et cependant, Monseigneur l'évêque de Montréal n'hésite pas un instant.

Tandis qu'il invite les jeunes gens à faire le sacrifice même de leur vie pour le Père commun des fidèles, il exige des prières et des aumônes de la part des vieillards et des enfants, des pauvres et des malades, comme des riches et des bien portants.

Monseigneur pense à tout, même aux agrafes et aux boutons. Il demande aux religieuses de confectionner les costumes militaires, et aux enfants, de sacrifier leurs étrennes ou leurs prix de fin d'année; aux grandes personnes, de fuir les divertissements du carnaval par égard pour le Saint-Père dans le deuil.



Les principales villes de la province offrent des volontaires: Montréal, Québec, Trois-Rivières, Saint-Hyacinthe: au total, sept détachements de zouaves pontificaux canadiens, dont la moitié du seul diocèse de Montréal.

"Aime Dieu et va ton chemin!" Telle est la devise de ces héroïques gars de chez nous, dont les premiers contingents s'embarquèrent à New-York au printemps de 1868.

Long et fructueux apostolat

A 73 ans, Monseigneur travaillait encore comme au temps de sa jeunesse. En 1873 tout de même, Rome lui accorda un coadjuteur. Trois ans plus tard, miné par la maladie, les épreuves et les travaux d'un demi-siècle, Monseigneur donna sa démission, comme évêque de Montréal. "Enfin écrivait-il à son ami Mgr Laflèche, évêque de Trois-Rivières, je vais pouvoir prier un peu avant de mourir."

Secrétaire, coadjuteur, ou évêque de Montréal depuis *cinquante-cinq* ans, il avait mérité ce bel éloge d'une septuagénaire, madame Côme Cherrier: "Pauvre évêque! il n'est pas surprenant qu'il soit si fatigué: il a toujours marché vent devant!"

Retiré à la maison Saint-Janvier du Sault-au-Récollet, il ne quitta sa retraite qu'en deux ou trois circonstances. A quatre-vingt-un ans, par exemple, il reprit la voiture et parcourut une dernière fois le diocèse en tendant la main pour les besoins de l'évêché, dont les finances n'étaient pas en très bonne posture.

Ce fut un voyage pénible, à cause des routes souvent très mauvaises; mais ce fut aussi un voyage triomphal, qui

valut au diocèse la somme vraiment extraordinaire pour l'époque de cent mille dollars ($100 000.00).

Quand Mgr Bourget s'éteignit à 86 ans, un journaliste écrivit: "Dieu vient de retirer de ce monde un des plus saints personnages dont il ait favorisé l'Eglise du Canada".

ACTIVITÉS PÉDAGOGIQUES

I. *L'œuvre d'un homme de bien :*

Pouvez-vous, aidé de votre manuel, dresser simplement la liste de tout ce que Mgr Bourget fit pour l'Eglise canadienne, et plus spécialement pour l'Eglise de Montréal ? Vous serez agréablement surpris de constater que cette liste est longue et que nous avons bien raison d'intituler le chapitre: *"L'œuvre immense de Mgr Bourget"*.

II. *Parallèle entre Mgr Bourget et Mgr de Laval :*

Bourget et Laval: deux grandes figures de l'Eglise canadienne. Pouvez-vous, après avoir au besoin repassé les pages consacrées au Fondateur de l'Eglise canadienne, établir un parallèle entre ces deux éminents prélats? Dites en quoi ils se ressemblent; ce qui les distingue; les vertus caractéristiques de chacun.

III. *Racontez à votre façon :*

1. L'arrivée des Oblats de Marie-Immaculée à Montréal.
2. Le retour des Jésuites au Canada.
3. Le succès prodigieux des retraites paroissiales au temps de Mgr Bourget.
4. La grandiose cérémonie de la plantation d'une croix-souvenir.
5. La lutte contre l'intempérance.
6. Les secours au Pape de Rome.

IV. *Nous reconnaissez-vous? Dites qui a prononcé ou aurait pu prononcer cette parole.*

1. "Je commencerai la visite de mon diocèse par une grande randonnée dans le Nord, sur les bords de la rivière Outaouais et de la Gatineau." (..........)

2. "C'est entendu, Monseigneur, les missionnaires seront toujours bien accueillis parmi nos coupeurs et nos flotteurs de bois." (.........)

3. "Je viens de fonder une compagnie de prêtres et de frères à laquelle j'ai donné comme devise: *Dieu m'a envoyé évangéliser les pauvres !* (..........)

4. "Je crois, en effet, que Dieu lui-même parle par la bouche de mon évêque; je consens à devenir, ce soir même, novice Oblat de Marie-Immaculée." (..........)

5. "La croix et la figure des nouveaux missionnaires m'attirent tellement que je ne tarderai certainement pas à faire partie de leur communauté." (..........)

6. "Dès notre arrivée au Canada, nous avons aussi accepté de prêcher la parole de Dieu dans les chantiers de Bytown (Ottawa)." (..........)

7. "O Marie, s'il faut de nouvelles victimes au Dieu qui nous frappe, conjurez-le d'accepter l'offrande que je lui fais de moi-même, mais de grâce, qu'il épargne mon peuple !"

8. "Ah ! si notre évêque était avec nous, il arrêterait le feu par ses prières. Le bon Dieu profite de son absence pour nous châtier." (.........)

V. *Etes-vous curieux? Répondez!*

1. Qui fut le premier évêque de Montréal ? Et le second ?

2. Qui l'emporta en 1837, les patriotes ou les troupes de Sa Majesté ?

3. Pourquoi l'immense diocèse de Montréal était-il si difficile à visiter?

4. Mgr Bourget voulut faire un cadeau aux Oblats de Marie-Immaculée dès leur arrivée à Montréal; quel fut (ou qui fut) ce cadeau?

5. Quels missionnaires dirigent aujourd'hui chez nous une splendide chaîne de postes missionnaires de l'Atlantique au Pacifique?

6. Qui avait défendu aux Jésuites de se recruter au Canada ?

7. Par quel grand geste de foi Mgr de Forbin-Janson voulut-il terminer ses retraites paroissiales au Canada?

8. Bien des gens moururent du typhus en 1847: de quelle nationalité étaient-ils ?

10. Quelle catastrophe frappa la ville de Montréal en juillet 1852?

VI. *Lisez si possible un des ouvrages suivants :*

1. Mgr Bourget, par le Père F. Langevin, S. J.
2. Mgr Bourget et Mgr Taché, par L.-O. David.
3. Autour de Mgr Bourget, par le P. Barabé, O. M. I.
4. Mgr Bourget, plaquette de la collection "Ville-Marie".

VII. *Collectionner :*

Les images, photographies ou cartes postales de nos églises, celles de notre province, de notre diocèse, de notre ville, de notre village... et peut-être même quelques-unes de Rome.

Les images du Pape, de l'évêque du diocèse, de S. E. le Cardinal de Montréal, des évêques de la province, ou même des évêques du Canada. Savoir au moins leur nom : on les trouvera dans le *Canada Ecclésiastique* ou dans l'*Almanach du Peuple.*

Les articles ou photographies concernant nos Séminaires ou nos diverses communautés religieuses d'hommes ou de femmes dans le diocèse.

VIII. Monument Bourget :

a) *Spécial aux Montréalais*: Rendre visite au magnifique monument à Mgr Bourget, en face de la cathédrale de Montréal.

b) *Pour les autres* : dessiner le monument ou relire à haute voix la description donnée ci-après.



Vous savez maintenant que . . .

1. Pendant 55 ans, Mgr Bourget se dépensa sans compter pour le bien de son immense diocèse.

2. Montréal manquait de prêtres, de religieux et de religieuses; Monseigneur fit venir des Oblats, des Jésuites, des Clercs de Saint-Viateur, des religieuses du Sacré-Cœur, des Pères, des Frères et des Sœurs de Sainte-Croix.

3. Il fonda lui-même quatre communautés de religieuses pour l'éducation de la jeunesse ou le soin des malades, et vint en aide à celles qui existaient déjà.

4. Il voulut renouveler la ville et le diocèse au moyen des retraites paroissiales. Mgr de Forbin-Janson accepta de prêcher cette croisade, dont le succès fut prodigieux.

5. Un autre mérite de la retraite fut de procurer la fondation d'une Société de Tempérance, dont le besoin se faisait sentir chez nos gens.

6. Rempli de vénération pour notre Saint-Père le Pape, Mgr Bourget leva quatre régiments de zouaves pontificaux qui s'en allèrent à Rome défendre l'auguste Pontife.

7. Quand Monseigneur s'éteignit à 86 ans, un journaliste écrivit: "Dieu vient de retirer de ce monde l'un des plus saints personnages dont il ait favorisé l'Eglise du Canada."

Lecture

L'évêque au grand cœur

Des vieillards, des hommes dans la force de l'âge, mais abattus par la douleur, des femmes, des jeunes gens gravissaient tous les jours les marches de pierre de l'évêché de Montréal; ils allaient demander des consolations ou des secours à leur pasteur, le refuge des affligés.

"Tard dans la nuit, on voyait souvent une lumière briller à une fenêtre de l'évêché; c'était l'évêque de Montréal qui prenait sur son sommeil les heures dont il avait besoin pour compléter ses laborieuses journées. Et cette lumière se rallumait à quatre heures du matin: le dernier au sommeil; le premier à la prière et au travail!



De loin venait une mère à la figure rougie par les larmes, aux yeux creusés par l'insomnie. Son enfant était atteint d'une maladie que les médecins disaient incurable. Elle venait le porter à Monseigneur pour qu'il le guérisse. Le bon évêque l'accueillait avec bienveillance. Il comprenait ces inquiétudes maternelles et s'appliquait à les dissiper. Ces pauvres mères s'en retournaient consolées et rassurées. Plus d'une attribua la guérison de son enfant aux prières de Mgr Bourget.

Un exemple entre mille de sa bonté. Un jour, Mgr Bourget fut surpris par l'un de ses prêtres, à quatre heures du matin, allumant la fournaise de l'évêché. A celui qui lui demandait avec étonnement ce qu'il faisait, Monseigneur répondit qu'il avait cru devoir remplacer le chauffeur malade afin de lui permettre de se reposer, de se lever plus tard que d'habitude." (1)

Monument Bourget à Montréal

Sur la place publique, en face de la cathédrale de Montréal se dresse la statue de Mgr Bourget: témoignage de la

(1) D'après L.-O. David.

piété des diocésains, et œuvre du sculpteur Philippe Hébert; elle fait réellement revivre l'histoire du bâtisseur et du saint que fut Mgr Bourget.

Monseigneur y est représenté dans tout l'éclat de ses vêtements épiscopaux, adressant la parole au peuple. Sa figure est tournée vers le Mont-Royal. D'une main, il tient un manuscrit, et de l'autre, il accentue d'un geste les paroles qu'il prononce.



Le souvenir que nous conservons en effet de Mgr Bourget est celui d'un évêque pieux, du *saint évêque,* comme on avait coutume de l'appeler; d'un évêque très digne et majestueux dans sa tenue épiscopale. Son sourire et sa modestie lui ouvraient les cœurs. Sa bienveillance paternelle lui gagnait l'affection et un respect universels.

Les paroissiens du Sault-au-Récollet (aux jours de la retraite de Monseigneur) lui vouaient presque un culte. Aux offices du dimanche, auxquels Monseigneur aimait assister, droit et blanc sur son prie-Dieu de la grande allée, l'église se faisait pleine à craquer. On voulait revoir cette figure de bon papa, où soixante années de sacerdoce avaient buriné une sainteté douce et souriante. Et au sortir de l'église, on se pressait pour recueillir une bénédiction, un bon mot.

Mais la figure de la statue porte aussi l'empreinte du zèle et de l'énergie; énergie à propager la saine doctrine; zèle à défendre

l'Eglise de Dieu, à étendre le règne du Christ jusqu'aux confins du monde.

A la base du monument, le sculpteur a créé deux figures allégoriques: *Religion* et *Charité*.

Religion et Charité

"*Charité* a les yeux tournés vers le ciel avec une trace de tristesse résignée sur la figure. D'une main, elle soutient un enfant, et de l'autre elle désigne, d'un geste suppliant, une femme amaigrie par la misère autant que par l'âge, et à qui elle vient de donner une miche de pain.

Quant à la *Religion*, elle est triomphante. D'une figure sereine, elle embrasse d'un regard le monde entier. A côté d'elle est un vieillard moribond. Il attend sa fin prochaine, une petite croix à la main. Au-dessus de sa tête, la Religion lève son bras dans un geste de prédication. La tête porte la couronne de la victoire et son pied écrase le serpent.

Les bas-reliefs rappellent divers épisodes de la vie de Mgr Bourget, et spécialement sa visite au camp des zouaves canadiens à Rome. En arrière du monument sont gravées les dernières paroles de Mgr Bourget dans son mandement d'adieu: "Mes enfants, gardez le dépôt sacré des traditions; souvenez-vous de mes labeurs!"

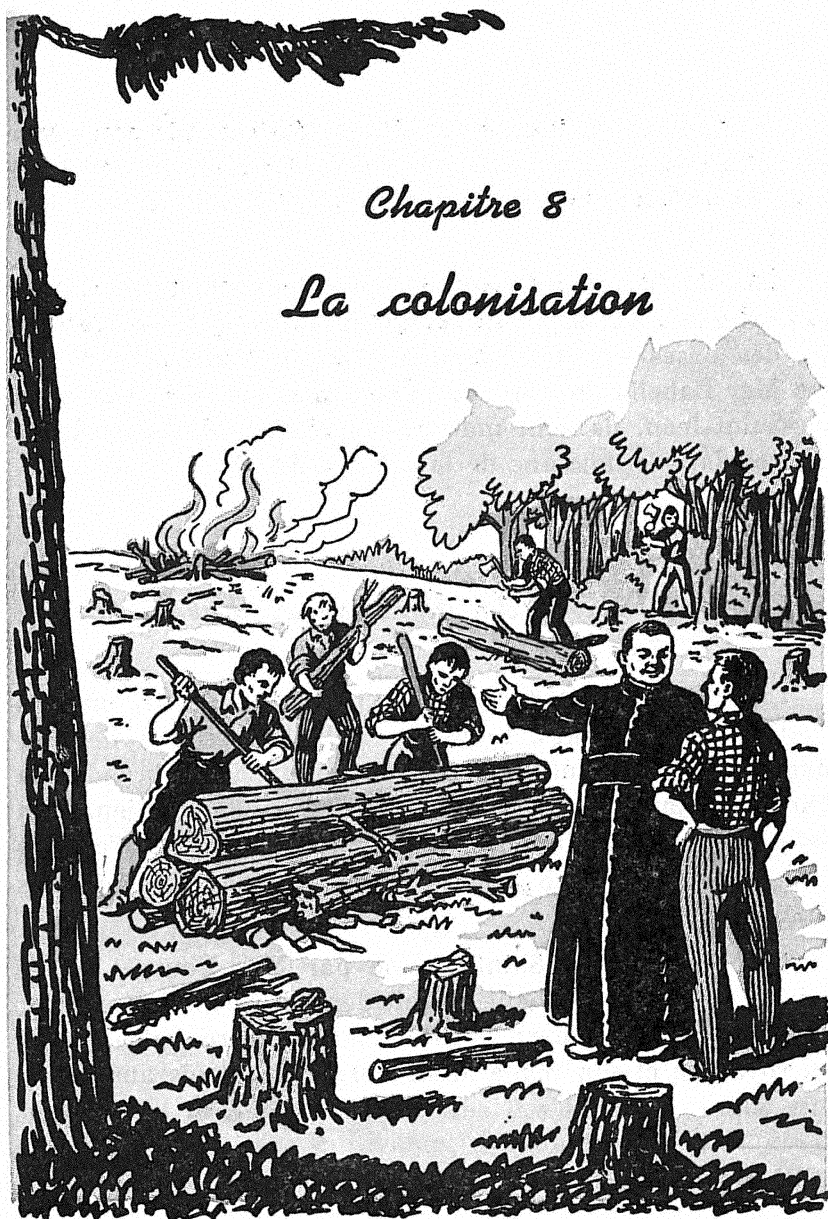
Puisse Montréal reconnaissant ne jamais oublier les labeurs de celui qui a réellement fait son diocèse, et cultiver l'espoir de l'appeler un jour le *Saint de Montréal!* [1]

---

(1) D'après le "Messager Canadien", Montréal, 1942.

Chapitre 8

La colonisation



Après la conquête, nos ancêtres s'étaient mis courageusement à leur tâche de reconstructeurs. Ils avaient aussi lutté pour la défense de leurs droits menacés: langue, religion, patrie.

Sous la direction de leurs évêques, les Briand, les Plessis, les Lartigue, les Bourget, ils réorganisèrent l'Eglise du Canada sur des bases solides. Stimulés par d'ardents apôtres tels que Mgr Labelle au nord de Montréal et le curé Hébert au Lac-Saint-Jean, ils vont maintenant réaliser de magnifiques progrès dans le domaine de la colonisation [1].

1. L'oeuvre de Monseigneur Labelle

Curé de Saint-Antoine-Abbé, puis de Lacolle, sur les frontières américaines, monsieur Labelle souffrait de voir chaque année des milliers de ses compatriotes prendre la route des Etats-Unis à la recherche du pain quotidien. "Eh quoi! s'exclamait-il indigné, la province de Québec n'est-elle donc pas assez riche pour contenir et nourrir tous ses enfants?"

Nommé curé de Saint-Jérôme par Mgr Bourget, le 15 mai 1868, monsieur Labelle entrait dans sa véritable carrière: celle du curé-fondateur; le futur *Roi du Nord* entrait dans son royaume et son règne allait durer vingt-trois ans.

---

(1) Voir *Histoire du Canada*, 5e année, ch. 9.

Emparons-nous du sol!

Dès l'année 1869, monsieur Labelle entreprit l'inspection du Nord qu'il visita régulièrement deux ou trois fois par été. Chaque fois, il plantait des croix aux meilleurs endroits pour marquer le site des futures églises: Saint-Jovite, Saint-Faustin, La Nativité (aujourd'hui *Labelle*), la Conception, L'Annonciation, Nominingue, et trente autres paroisses ou missions qui allaient bientôt surgir en pleine forêt.

"Bâtissons une chapelle, répétait-il à qui voulait l'entendre; mettons-y un prêtre qui ait le courage de vivre pauvre, le reste viendra tout seul. La cloche sonnera; elle attirera le pionnier, et Dieu y sera glorifié."

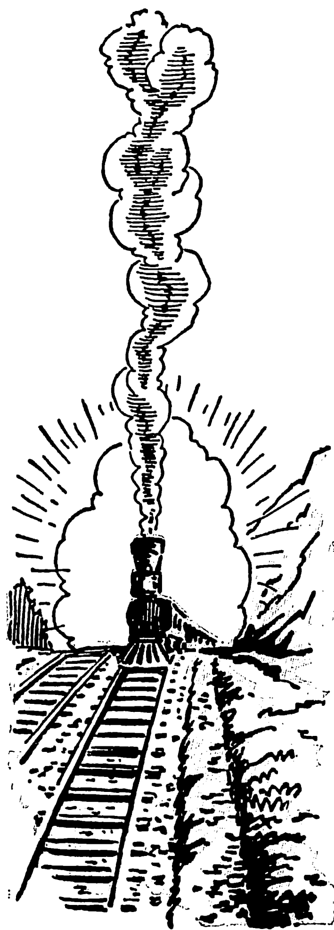


Ce pays si vaste et si pittoresque, monsieur le curé Labelle voulut le peupler de Canadiens, et ses mots d'ordre se résumèrent à ceci: "Emparons-nous du sol! A la place des pruches et des épinettes, mettons des hommes. Nous cultiverons ce qui sera cultivable. Quant aux rochers et aux montagnes, si riches en points de vue magnifiques, ils feront

la joie des touristes. Nous allons jeter là des milliers de Canadiens qui savent brandir la hache et abattre des arbres. Oui, nous allons forcer le Nord à sortir de son éternel silence..."

Des chemins d'abord

Il fallait coloniser, oui, mais il fallait aussi s'occuper de l'importante question des chemins: des chemins de fer surtout. C'est pourquoi monsieur Labelle entreprit de nombreux voyages vers les grands centres — Montréal, Québec, Ottawa — pour gagner à sa cause les hommes de la finance ou du gouvernement.



"Tâchez donc, disait un ministre de Québec à M. Chapleau, député de Terrebonne et ministre lui-même, de nous débarrasser de votre encombrant curé de Saint-Jérôme!

"C'est inutile d'y penser, lui répondait en souriant M. Chapleau; s'il vous ennuie trop, donnez-lui ce qu'il vous demande. Autrement, vous n'en serez jamais débarrassé."

A ses braves gens de Saint-Jérôme, M. Labelle fait souscrire $25 000 pour l'œuvre du chemin de fer; de la ville de Montréal, il obtient, non pas simplement $100 000, mais *un million!*

Puis il continue de remuer ciel et terre. Il se dépense, il voyage,

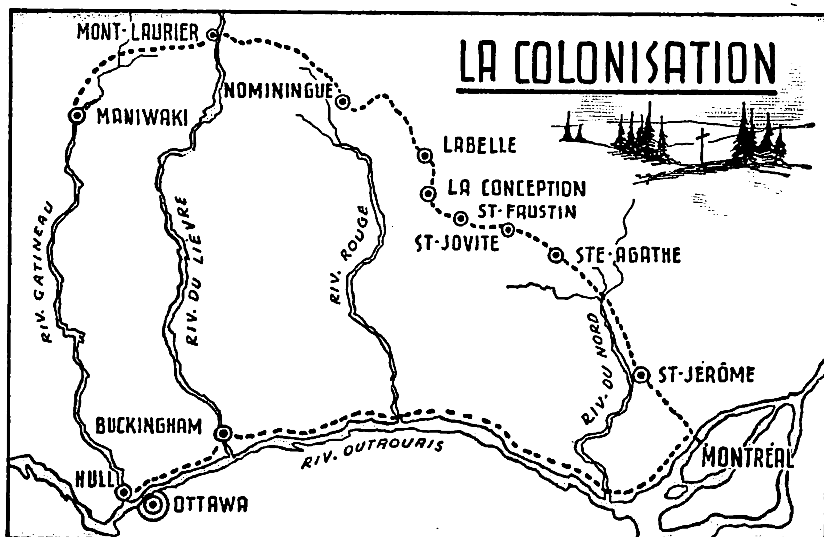
il parle, il écrit, il travaille, et le chemin de fer finit par relier Saint-Jérôme à Montréal. Mais ce n'est pas suffisant. Monsieur le Curé veut que *son* chemin de fer atteigne Sainte-Agathe, puis Nominingue, et enfin Maniwaki.

"Donnez-moi ça, dit-il de sa voix de stentor aux ministres québécois visiblement ennuyés et je vous laisse tranquilles pour dix ans !"

Lourde besogne

On le devine, la besogne ne manque pas au presbytère de Saint-Jérôme. "Je suis plus occupé que jamais, dit le curé à l'un de ses intimes; le ministère paroissial, la colonisation, les chemins de fer, l'industrie des mines, l'encouragement à l'agriculture, la correspondance que tout cela exige, voilà qui mange en partie mon temps, de sorte que je n'ai même pas le loisir d'étudier deux heures par jour.

"Il me faut aligner des rapports, écrire des articles de journaux, même pour défendre le Pape et son autorité ! En un mot, je suis mêlé à tout, et je ne suis rien... Quand je prie, j'ai mille distractions. Elles fondent sur moi comme



des nuées de moustiques de la *Rouge*. Je te demande si j'en aurai long à souffrir en purgatoire, à moins que je ne m'amende..."

L'homme d'une idée

L'église de Saint-Jérôme est plutôt petite, mais on y fait de beaux offices. Monsieur le curé y prêche des sermons pleins de feu, où il est souvent question de la *Rouge*, de la *Nord*, de la *Lièvre*, des chemins de fer et de la colonisation, et où l'orateur soulève facilement l'enthousiasme de ses auditeurs.

Vous discutez avec lui une autre question. Soudain, il s'arrête et ne répond plus. L'œil est fixé dans un angle de la salle, la main gesticule, le pied remue. Soyez tranquille: il a pris le chemin du Nord, il ne tardera point à débarquer au lac Nominingue. Il finira tout haut sa pensée par des paroles comme celles-ci: "Quelle belle langue de terre qui s'avance dans le lac!"

Ou encore, il s'arrêtera à mi-chemin et fera une colère contre un député, voire contre un ministre, trop lent à servir son pays, à ouvrir des chemins surtout.

Dans les forêts du nord

C'est qu'il la connaît, le curé Labelle, cette vallée de l'Outaouais! Il a traversé ses forêts, escaladé ses montagnes, visité l'un après l'autre ses vallons, remonté et descendu ses rivières, parcouru ses lacs nombreux.

Et si le curé de St-Jérôme aime tous ses concitoyens, il chérit spécialement ces braves colons qui ne craignent pas de s'enfoncer dans la forêt. Il s'informe de leurs succès, souffre de leurs peines, distribue conseils ou encouragements.

"Dans ces forêts du nord, on ne se demande pas quels sont les ministres qui gèrent les affaires du pays; on se demande ce que pense le curé Labelle. On ne menace plus le créancier des juges; on déclare qu'on informera le curé La-



belle. Son nom est synonyme de justice. Le curé de Saint-Jérôme semble habitué à cet état de choses. Il regarde ce pays comme son patrimoine. En bon père il le distribue par larges morceaux à ses enfants, c'est-à-dire à ses colons." (*Abbé Rouleau*).

Voyage en Europe

A la demande du gouvernement fédéral, monsieur Labelle traversa l'Atlantique une première fois en 1885, afin d'y recruter des colons, non seulement pour le nord de Montréal, mais aussi pour le Témiscamingue et pour l'Ouest de Mgr Taché.

Reçu partout avec les plus grands honneurs, le curé Labelle parcourut la France et la Belgique en faisant connaître notre pays sous son jour le plus favorable: "Nulle part sur la terre, messieurs, disait-il en son langage fortement imagé, la vie et la propriété ne sont plus en sûreté que chez nous au Canada, car voyez-vous, nos hommes de police et nos soldats, ce sont les commandements de Dieu et de l'Eglise."

Monsieur Labelle venait de donner à Paris une très intéressante conférence sur le Canada, et les auditeurs, fort

nombreux, posaient différentes questions. "Pensez-vous, lui dit l'un d'eux (qui était d'ailleurs un tout petit homme), que votre Canada, dont le climat est si froid et si rude, puisse nourrir une population forte et dense?

"Mais, mon ami, riposta le curé-colosse, un pays qui produit des hommes comme moi devrait, ce me semble, nourrir des milliers d'aigrefins comme vous!"

Le monsieur, qui avait de l'esprit, accepta la plaisanterie en riant, et l'auditoire aussi.

Beau témoignage

Le grand Canadien revint au pays avec une importante délégation de Français et de Belges, qui admirèrent surtout trois *choses* au Canada: les chutes Niagara, la foi du bon peuple canadien, et... le curé Labelle!

"Le Canada tout entier, écrivait l'un d'eux, M. de la Brière, proclame la grandeur des services rendus à son pays par ce pasteur de campagne. Son nom résonne partout comme celui d'un victorieux. Je ne crois pas qu'on puisse rencontrer quelque part un souverain plus populaire.

"Il vous empoigne, et il est vraiment irrésistible. Sa verve ne l'abandonne pas un instant quand il parle de la colonisation. Il faut nous boucher les oreilles pour éviter d'être trop convaincus et pour échapper aux lots à prendre sur ses vastes terres, qu'il veut absolument vous attribuer.

"Prononcez son nom, que l'on vous voie dans son sillage, que l'on vous sache son ami, et toutes les portes, et toutes les mains s'ouvrent devant vous!"

Sous-ministre de l'Agriculture et de la Colonisation

Comme si tant de besogne ne suffisait pas à l'infatigable apôtre de la colonisation, voici que le 15 mai 1888, l'honorable Mercier, premier ministre de la Province de Québec, demandait à M. Labelle de le rejoindre à l'Hôtel du Gouvernement

pour y remplir les fonctions de sous-ministre de l'Agriculture et de la Colonisation.



Le Roi du Nord ne pouvait pas refuser de rendre service à sa Province. Dès lors, il vécut surtout à Québec, tout en restant curé de Saint-Jérôme, où il revenait passer le dimanche tous les quinze jours, et où il chantait la messe, prêchait et confessait comme par le passé.

Le lendemain, il reprenait la route de Québec, où il s'adonnait à ses fonctions de sous-ministre avec le même entrain qu'il apportait jadis à ses explorations le long de la *Lièvre,* de la *Rouge* ou de la *Nord.*

Monseigneur Labelle

Monsieur le curé Labelle n'était sous-ministre que depuis un an, lorsqu'une lettre venue de Rome lui apprit que le Saint-Père connaissait les vertus du curé de Saint-Jérôme et surtout "le travail très utile qu'il avait fourni dans l'institution et la fondation de tant de paroisses établies à la gloire de Dieu et dans l'intérêt du salut éternel des âmes."

En récompense de tant de travaux, le Saint-Père accordait à son très cher fils, Antoine Labelle, le titre et les privilèges de *Monseigneur* ou de *prélat domestique.* Quand on remit au nouveau dignitaire son costume violet, sa bague et sa mitre blanche, il ne put s'empêcher de dire: "Ce que ça va être embarrassant de m'affubler de toutes ces belles affaires!"

A Québec et dans les milieux officiels, on ne parla plus désormais que de *Monseigneur Labelle,* mais à Saint-Jérôme, on continua de s'adresser plutôt au *curé* Labelle. Et à un visiteur de marque qui s'en étonnait, M. Labelle répondit tout simplement:

"Ceux qui me connaissent bien et m'aiment vraiment m'appellent toujours monsieur le Curé. Je préfère cela. Le Saint-Père m'a fait l'honneur de m'élever à la prélature et de me créer monseigneur. Je lui en suis très reconnaissant. Mais pour mes bons Canadiens, je reste toujours *le curé Labelle...*"

En janvier 1890, les gouvernements de Québec et d'Ottawa l'invitèrent à parcourir une seconde fois l'Europe dans l'intérêt de la colonisation. Il revint souffrant d'une sérieuse maladie, qui devait l'emporter quelques mois plus tard.

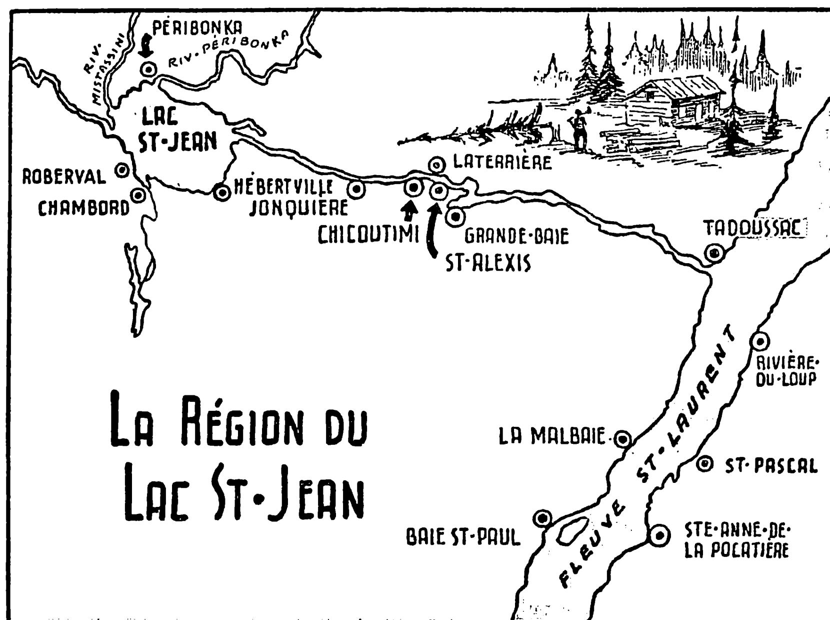
"Quand on écrira l'histoire de ce temps, disait l'honorable Mercier, premier ministre du Québec, on verra ce qu'un prêtre catholique canadien peut faire pour Dieu et son pays."



2. Au Royaume du Saguenay

Société des Vingt et Un

La grande œuvre du curé Labelle au nord de Montréal devait avoir ou avait eu déjà son pendant magnifique en divers coins de la Province : dans la région du Saguenay, par exemple.



A l'automne de 1837, des colons de la Malbaie fondaient la Société des Vingt et Un, qui entreprenait de tirer des forêts du Saguenay soixante mille pins blancs pour le compte de William Price. Bûcherons de circonstance, nos rusés pionniers caressaient l'arrière-pensée de s'établir ensuite dans ce vaste territoire jusque-là fermé à la colonisation.

La forêt saguenéenne, composée alors de pins, dont soixante-dix pour cent dépourvus de nœuds, fournissait à l'Europe des mâts et des madriers fort recherchés dans la construction des navires. (1)

Au cœur de la forêt saguenéenne

Dès le printemps de 1838, un premier contingent de vingt-sept colons se mit en route sous la direction de Thomas Simard, propriétaire d'une goélette bien au courant de la navigation fluviale. Les vingt-sept s'arrêtèrent à l'Anse Saint-Jean. Au mois de juin suivant, quatorze d'entre eux abordèrent à la Grande-Baie, dans cet enfoncement si bien connu sous le nom de baie des Ha! Ha!, où devait commencer la colonisation du "royaume".

Le pin semblait beau, mais pas aussi fourni qu'on l'avait espéré. Les bûcherons se mirent quand même à



(1) Le pin a presque disparu aujourd'hui du Saguenay. Le bois dominant est l'épinette, qui croît plus rapidement et qui, heureusement, convient très bien à l'industrie de la pulpe et du papier.

l'œuvre avec ardeur. D'autres vinrent les rejoindre, si bien qu'au bout d'un an le nombre des familles atteignait déjà vingt-neuf, et celui des personnes, trois cent trente-six, dont quatre-vingts enfants.

La Grande-Baie prenait figure de paroisse, grâce surtout à son chef, Alexis Simard, qui mérita d'être appelé le *patriarche du Saguenay.* Simard construisit la première cabane, et à l'exemple de Louis Hébert sur le rocher de Québec, jeta la première semence d'avoine, qui lui rapporta cent minots.

Les dimanches et fêtes

En attendant l'arrivée du prêtre, les fidèles se groupaient chaque dimanche dans la maison d'Alexis Simard pour entendre des lectures pieuses et pour prier. Madame Simard eut l'ingénieuse idée de louer les meubles qui pouvaient servir de sièges: banc, chaise berçante, huche, table... Elle se procura ainsi l'argent nécessaire à l'achat d'une belle statue de la Vierge à manteau bleu, statue que l'on conserve aujourd'hui comme relique dans l'église *Saint-Alexis* de la Grande-Baie.

Les sommes recueillies à la quête dominicale atteignirent cent cinquante piastres, et permirent l'érection d'une modeste chapelle en bois rond, avec cloche, clocher et sacristie, qui allait servir en même temps de résidence



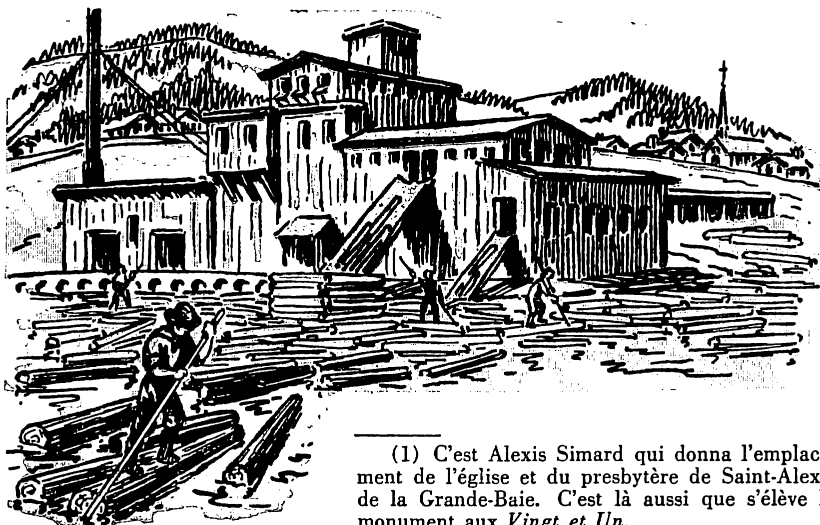
au premier curé de la Grande-Baie, l'abbé Charles Pouliot, auparavant vicaire à la Malbaie. [1]

Revers et succès

Les pionniers du Saguenay connurent de bien lourdes épreuves. Au printemps de 1840, la crue des eaux rompit l'estacade qui retenait les "billots" de pin à l'embouchure de la rivière Ha! Ha!, et les billes furent entraînées vers la mer, de sorte qu'en l'espace de quelques minutes, tout le travail de l'hiver fut anéanti.

Les colons se remirent au travail, et le printemps suivant, le même malheur se reproduisit. Et comme si de pareils accidents ne suffisaient pas à éprouver le courage des fondateurs, un épouvantable incendie encercla tout à coup les habitations elles-mêmes, qu'il aurait certainement dévorées si l'orage n'était venu juste à temps pour étouffer la conflagration.

Le courage ne manquait pas au Saguenay: les pionniers subirent leurs malheurs sans fléchir, mais leur entreprise



(1) C'est Alexis Simard qui donna l'emplacement de l'église et du presbytère de Saint-Alexis de la Grande-Baie. C'est là aussi que s'élève le monument aux *Vingt et Un.*

industrielle fut si compromise qu'ils durent céder leurs moulins à William Price pour acquitter les obligations contractées envers lui.

L'exploitation du bois connut ensuite une période d'activité très intense. Sur toutes les rivières qui s'y prêtaient, on installa des scieries autour desquelles surgissaient les villages "au fin clocher d'argent".

Fondation de Chicoutimi

Dès 1842, naquit la ville de *Chicoutimi,* dont le nom montagnais signifie "jusqu'où c'est profond", parce que Chicoutimi marque, en effet, la tête de la navigation fluviale et maritime.

Dix ans plus tard, vingt navires européens venaient chaque année prendre leur cargaison de bois à Chicoutimi et dix à la Grande-Baie. Certains n'emportaient pas moins de vingt-sept mille madriers de trois pouces d'épaisseur, de onze pouces de largeur et de douze pieds de longueur.

Une centaine de goélettes expédiait aussi à Québec ou aux Etats-Unis des bardeaux, des planches et des lattes pour une somme de vingt mille dollars.

L'ère de la grande colonisation

Ainsi le Saguenay, longtemps reconnu comme le royaume de la fourrure, devint le royaume du bois. Mais à mesure que la forêt reculait devant la hache du bûcheron, elle libérait la bonne terre nourricière, toute prête à recevoir la semence: l'ère de la grande colonisation commençait.

Quand, en 1842, la Compagnie de la Baie d'Hudson voulut renouveler son bail pour la traite des fourrures, le Gouvernement lui signifia qu'il conservait désormais le droit de livrer les terres à la colonisation.

Alors un véritable courant d'immigration amena au Saguenay des gens de partout. Et les paroisses se multiplièrent: Saint-Alexis de la Grande-Baie, l'Anse Saint-Jean, Chicoutimi,

Saint-Alphonse, Saint-Fulgence, Sainte-Anne, Laterrière, Jonquière, où s'élèvent aujourd'hui les deux villes jumelles de Jonquière et de Kénogami.

Autour du lac Saint-Jean

Partie des rives du Saguenay, la colonisation devait bientôt atteindre les bords du lac Saint-Jean: magnifique nappe d'eau douce de vingt milles de largeur, de vingt-six milles de longueur, et d'une superficie totale de quatre cents milles carrés.

C'est même autour de cette mer intérieure que la colonisation devait prendre le plus de développement. Au centre d'une plaine fertile, la Saint-Jean draîne un territoire de cinq millions d'acres, auquel la qualité du sol a mérité le titre de *Grenier de la Province.*

Société de Monsieur Hébert

L'Association des comtés de L'Islet et de Kamouraska pour la colonisation du Saguenay, fondée à Sainte-Anne de la Pocatière, ne tarda pas à s'appeler la *Société de monsieur Hébert,* à cause du rôle considérable qu'y joua l'ancien curé de Saint-Pascal de Kamouraska.

Choisi comme agent général de la Société, monsieur l'abbé Hébert obtint pour elle deux cantons entiers, qu'il explora lui-même avec quelques hommes de confiance. Une fois le site choisi, il y conduisit une équipe de défricheurs. Le premier arbre abattu servit à l'érection d'une croix, au pied de laquelle le prêtre célébra la messe.

C'était au printemps de 1849. Il fut entendu que les terres, défrichées en commun, ne seraient partagées qu'une fois le travail terminé, soit au bout de cinq ans.

Divisés en équipes, se réunissant à l'heure des repas et du coucher, les défricheurs dormaient dans une longue cabane couverte d'écorce de bouleau. Au fond, la chapelle, qu'une cloison séparait du reste de la salle, et où l'on célébrait la

messe le dimanche et même sur semaine. La prière du soir s'y faisait en commun, prière suivie d'un cantique et parfois d'une pieuse exhortation.

Hébertville

Quand on fit la distribution finale des terres, en 1854, la paroisse prit le nom d'*Hébertville,* en l'honneur de son intrépide curé-fondateur. [1]

D'Hébertville, la colonisation s'étendit par bonds, sur le pourtour du lac, du côté sud d'abord, puis jusqu'aux limites des terres cultivables. C'est ainsi que naquirent Roberval, Chambord, Saint-Jérôme, Saint-Gédéon, Saint-Joseph d'Alma, et plus tard, Péribonka, que Louis Hémon sut immortaliser dans son chef-d'œuvre: "Maria Chapdelaine".

3. Au Témiscamingue

Les colons du curé Labelle avaient eu leur large part de sacrifices, ainsi que les compagnons d'Alexis Simard au Saguenay et ceux du curé Hébert au lac Saint-Jean. Ceux du Témiscamingue devaient souffrir surtout de l'éloignement, car le Témiscamingue est tellement éloigné du reste de la Province qu'on l'avait d'abord surnommé le *Nord aux neiges éternelles !*

Et comme on ne pouvait s'y rendre qu'en canot, le voyage devenait très pénible à cause des nombreux portages rencontrés sur la route, et dont certains, entre Mattawa et le lac Témiscamingue, par exemple, peuvent atteindre huit milles de longueur.

Quelquefois, à la descente, on franchissait les rapides en canots, mais non sans danger, comme le relate l'abbé Proulx dans le récit d'un voyage qu'il fit au Témiscamingue en 1881. [1]

(1) Depuis 1926, un beau monument en pierre et en bronze rappelle au passant les faits héroïques du curé Hébert et de ses courageux pionniers.

(1) Voir ce récit dans les *Activités pédagogiques,* à la fin du chapitre.



Puissance de l'exemple

Au Témiscamingue comme au Saguenay, on s'était longtemps contenté de couper le bois de pulpe ou de construction. Mais un jour de mai 1879, un religieux convers des Oblats de Marie-Immaculée, le Frère Moffet se mit en frais de propager la colonisation par la parole et par l'exemple. Et à l'endroit même où s'élève aujourd'hui Ville-Marie, sur les bords du lac Témiscamingue, il jeta le bon blé qui, à l'automne, transforma l'endroit en une vraie plaine d'épis dorés.

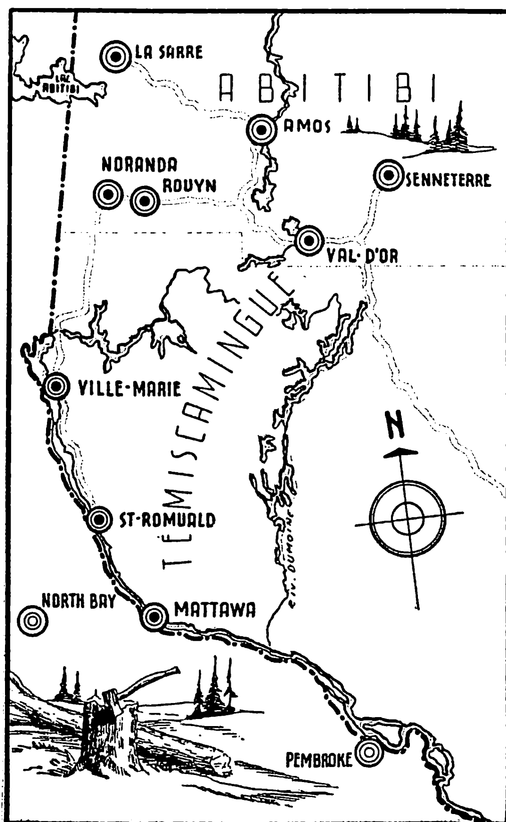
De nombreux colons voulurent imiter le Frère Moffet. Ils vinrent au Témiscamingue malgré des difficultés de toutes sortes, dont la principale était toujours l'absence de chemins convenables.

Quarante nouvelles paroisses

Petit à petit, de nouvelles paroisses surgirent au Témiscamingue, qui en compte plus de quarante aujourd'hui. Mais le Témiscamingue, alors difficile à atteindre, n'en constituait pas moins une vraie *terre promise* pour ceux qui se sentaient le courage d'y monter.

Le sol est d'une richesse sans égale. Sur des étendues de vingt à trente milles carrés, on ne rencontre pas une seule pierre: rien que de la bonne terre grise, noire et jaune.

Les colons du Témiscamingue souffrirent à maintes reprises des feux de forêt. Une fois, entre autres, dix hommes se trouvèrent tout à coup cernés par l'incendie. La fumée était si dense qu'ils ne distinguaient même plus leur chemin. Par bonheur, ils étaient armés de pelles et de haches, qui leur servirent à se creuser une tranchée.



Une source coulait non loin de là. Pendant des heures, ils se roulèrent dans l'eau et dans la boue pour éteindre le feu qui prenait à leurs habits ou à leurs cheveux. Ce furent des heures angoissantes :



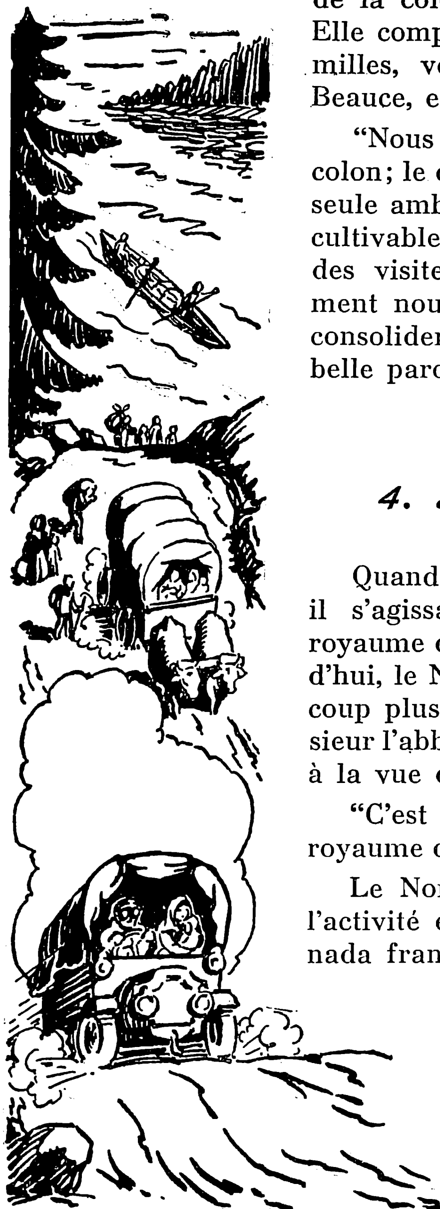
"La terre tremblait, dit l'un d'eux, et mes compagnons, à genoux dans la boue de la tranchée, invoquaient avec moi tous les saints du paradis. Nous demeurâmes accroupis toute la nuit dans notre refuge et ne pûmes sortir que le lendemain de la forêt dévastée. Nous étions épuisés, ressemblant plutôt à des bêtes qu'à des hommes."

Encore des colons

"Cessons les pleurs et reconstruisons!" disaient les gens du Témiscamingue au lendemain d'un incendie. Ils construisirent, en effet, et reconstruisirent. Puis un jour, le gouvernement de la Province de Québec s'avisa d'accorder une prime de six à sept cents dollars aux colons des vieilles paroisses qui consentaient à monter aux pays d'en haut.

Ils vinrent nombreux. Alors que les pionniers du Témiscamingue étaient arrivés en canots, puis en charrettes tirées par des bœufs, les derniers venus s'amenèrent en camions-automobiles. On leur avait dit qu'au point de vue du sol et du climat, le Témiscamingue figurait au tout premier rang de nos régions de colonisation: ils purent vérifier sur place l'exactitude de l'affirmation.

L'une des nouvelles paroisses prit le nom de *Saint-Romuald-de-Moffet* en l'honneur du Frère Moffet, pionnier



de la colonisation au Témiscamingue. Elle compta bientôt cinquante-cinq familles, venues presque toutes de la Beauce, et dont on pouvait écrire:

"Nous avons là le véritable type du colon; le défrichement de la terre est sa seule ambition. Il agrandit son terrain cultivable, au point d'attirer l'attention des visiteurs. L'arrivée d'un groupement nouveau au printemps prochain consolidera ce coin et en fera une très belle paroisse."

4. Et jusqu'en Abitibi!

Quand on parlait autrefois du Nord, il s'agissait de Saint-Jérôme et du royaume du curé Labelle. Mais aujourd'hui, le Nord de la Province est beaucoup plus loin: c'est l'*Abitibi* de monsieur l'abbé Proulx qui s'enthousiasmait à la vue du sol fertile et qui disait:

"C'est toute une province, tout un royaume de bonne terre.

Le Nord, voilà le champ ouvert à l'activité et au développement du Canada français.

Il sera notre domaine, la forteresse de notre nationalité.

La zone de glaise est une immense lisière de pays, capable de nourrir des millions d'habitants.

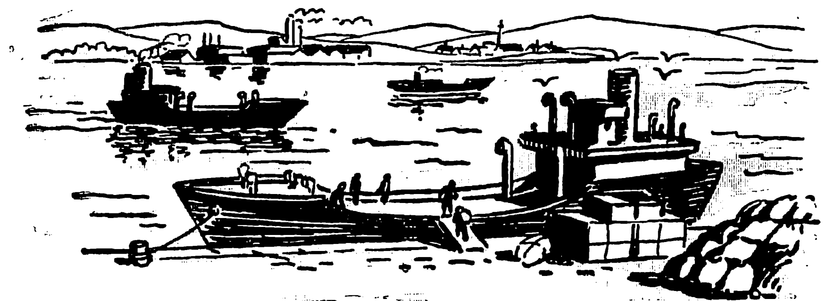
C'est le domaine de nos gens; ils n'ont qu'à le vouloir pour s'emparer de cet héritage.

O Canadiens, continuez de vous avancer vers le Nord en bataillons serrés; croissez et multipliez-vous: l'espace ne manque pas!

Dans cent ans, la race canadienne aura étendu ses rameaux jusque dans cette partie éloignée de ses domaines.

Ces beaux lacs seront entourés de riches campagnes aux moissons dorées; ces rivages seront bordés de villages florissants, de villes superbes.

Ces eaux seront sillonnées de bateaux à vapeur, qui écouleront les produits d'un commerce considérable..."



Grâce au chemin de fer

La prophétie de monsieur l'abbé Proulx est bien près de se réaliser, grâce surtout au chemin de fer transcontinental que notre grand homme d'Etat, sir Wilfrid Laurier, fit construire en Abitibi.

Il était alors question d'établir un nouveau chemin de fer destiné à favoriser le développement de l'Ouest canadien. La plupart voulaient le faire passer au sud de la Province, comme le premier, mais sir Wilfrid qui voyait loin, proposa de le faire s'avancer plutôt au cœur même de l'Abitibi. Son point de vue l'emporta et son grand geste patriotique fut une bénédiction pour l'Abitibi.

L'Abitibi n'existait encore que depuis dix ans que Mgr Latulippe, son premier évêque, s'émerveillait des changements opérés dans la région. La forêt reculait partout; les maisons de bois rond faisaient place à de coquettes demeures.

"Croissez et multipliez-vous, chers colons de l'Abitibi, répétait-il avec l'abbé Proulx; c'est pour vous et pour vos enfants que Dieu a fait ce ciel, cet air vivifiant et ce sol fertile!"



Cent mille âmes

L'Abitibi comptera bientôt cent mille âmes, échelonnées dans des villes prospères comme Amos, Val d'Or, Rouyn-Noranda. Grâce à ces villes qui consomment sur place les produits de la terre, les colons besogneux d'aujourd'hui seront demain de riches agriculteurs.

Cent cinquante églises ou chapelles honorent le bon Dieu dans cette région, grande comme l'Italie, et où, en une seule année (1937), le gouvernement construisit soixante-dix écoles "remplies de petits enfants qui balbutient l'alphabet français", 1 400 maisons de colons, sept écoles-chapelles, huit presbytères et douze maisons de gardes-malades.

S'il fut un temps où l'on était presque excusable de s'exiler aux Etats-Unis pour gagner sa vie, il n'en est plus de même aujourd'hui, et le mot d'ordre du curé Labelle conserve toute son actualité : *"Emparons-nous du sol!"*

ACTIVITÉS PÉDAGOGIQUES

I. ***Lectures :***

Le monument Labelle, à Saint-Jérôme

De dix pieds carrés à sa base, et de vingt-six pieds de hauteur, le monument Labelle a superbe et fière allure : il parle à l'âme en même temps qu'aux yeux. Il s'orne naturellement de deux statues en bronze, coulées à Paris, et de deux bas-reliefs sculptés dans le granit de Stanstead.

Le curé Labelle est debout, au sommet du monument, dans son attitude d'apôtre de la colonisation. D'un geste large et puissant, son bras se tend vers le nord, comme pour indiquer à son peuple que c'est là qu'il faut aller s'emparer du sol. La figure expressive et vivante, sous le masque froid du bronze, est magnifique d'énergie et de force, de conviction et de décision. On sent qu'il faut lui obéir.

Plus bas, hache à l'épaule, le défricheur est déjà en marche, semble-t-il, vers ce nord plein de promesses que le curé lui montre là-haut.

Sur un écusson de protonotaire apostolique se lisent ces mots de la devise du curé-apôtre, devenu prélat, devise qu'il avait sans plus jetée sous une gerbe de blé pour constituer ses armes : *Pater meus agricola.*

Les deux bas-reliefs ne sont pas moins expressifs, non plus que finement ciselés. Le premier représente un colon à l'ouvrage, tenant d'une main l'antique faucille, et offrant de l'autre une gerbe de blé en hommage au curé. Le second n'est autre que la courageuse femme du colon : notre incomparable *femme d'habitant.*

Derrière le piédestal enfin, on a inscrit dans la pierre, cette dédicace qui résume toute la vie de notre héros :

"Emparons-nous du sol !" (Le curé Labelle)

Monument
érigé à la mémoire de l'apôtre de la colonisation
par ses compatriotes reconnaissants.

A cet endroit même, il a prêché sa croisade en faveur
de la colonisation.
D'ici rayonna, de 1868 à 1891, l'action bienfaisante
de ce prêtre patriote.

(D'après l'abbé Auclair)

Les fêtes du monument Hébert au Lac-Saint-Jean (6 juillet 1926)

(Extraits du discours de circonstance par M. l'abbé Jean Bergeron, lui aussi ardent apôtre de la colonisation.)

L'œuvre accomplie par nos pères dans le Royaume du Saguenay depuis soixante-quinze ans tient du prodige. Jamais la génération actuelle, et encore moins les nouveaux venus, ne comprendront les merveilles de courage, d'énergie, de privations et d'endurance déployées par les fondateurs de cette "petite province" qu'on appelle le Royaume du Saguenay.

Cette œuvre merveilleuse, nos pères ont pu l'accomplir parce qu'ils étaient mus par trois forces irrésistibles: l'amour de Dieu, l'amour de la famille et l'amour du sol. Ces trois amours ont fait des miracles partout où elles ont régné. Ce sont elles qui ont fait le "miracle canadien".

Si nous avons pu résister au vainqueur; si nous avons pu rester ce que nous sommes; si les quelque soixante mille Français abandonnés sur les bords du Saint-Laurent ont pu devenir deux millions et trois quarts sans perdre leurs qualités ethniques, c'est que nos pères habitaient la campagne; c'est qu'ils étaient restés attachés au sol.

L'amour de la terre — *la grande Amie,* comme l'appelle Pierre l'Ermite — la mère nourricière du genre humain a décuplé les forces de nos pères et leur a permis de tailler dans la forêt vierge, à deux cents milles de Québec, à cinquante et soixante-quinze milles de la navigation, un des plus riches domaines cultivés du Canada.

En soixante-quinze ans, plus de 300 000 acres de terre ont été mis en culture, donnant un revenu annuel de douze millions de dollars, ce qui représente un capital de tout repos de *deux cents millions.* En soixante-quinze ans, nos pères et nous, avons édifié cinquante églises et presbytères d'une valeur de quatre millions de dollars, des communautés religieuses et d'enseignement pour deux millions et trois quarts.

En soixante-quinze ans, ces quelques poignées de bon grain jetées sur les rives du Saguenay, à la baie des Ha ! Ha ! et dans les forêts d'Hébertville ont produit un peuple de cent mille Canadiens de pure race française et catholique; un clergé de cent soixante prêtres et plus de quatre cents religieux ou religieuses, tous choisis par Dieu dans les familles de cette région.

A qui, après Dieu, revient la gloire d'une œuvre aussi belle et aussi colossale? Aux fondateurs de cette paroisse, aux soixante-quinze colons venus de Kamouraska, et à tous les pionniers venus de tous

les coins de la Province, mais surtout de Charlevoix. Ils n'avaient pas d'argent, ces pionniers, mais ils avaient un capital bien plus précieux que l'or; ils avaient le courage, la santé physique et morale, la foi en Dieu. S'ils avaient eu de l'argent, ils n'auraient jamais accompli l'œuvre que nous admirons aujourd'hui. En ce temps-là comme aujourd'hui, ceux qui avaient de l'argent ne prenaient de l'arbre de la forêt, que la *bûche du pied*. Mais il restait à ceux qui n'avaient pour toute richesse que l'amour du sol et le courage, la pénible tâche de brûler les branches et d'arracher les souches...

Ce pays est donc bien à vous, Messieurs, ou par droit de conquête ou par droit d'héritage. Toutes ces belles terres que vous possédez forment, pour ainsi dire, partie de vous-mêmes, car chaque motte en a été pétrie avec vos sueurs ou les sueurs de vos pères. Le capital de deux cents millions que représente la région, ce sont les fatigues, les privations, les actes de courage cristallisés et incorporés dans vos fermes.

Ce n'est donc pas au premier venu, qui n'a jamais arrosé de ses sueurs un brin d'herbe, qui n'a jamais cultivé une échalotte, à fixer la valeur de vos terres. Prenez sans gêne, cultivateurs du Saguenay, la moitié du trottoir, car vous êtes bien chez vous...



II. *Le saviez-vous?*

Savez-vous, au juste, ce que c'est que de sauter les rapides en canot ? Monsieur l'abbé Proulx, qui revenait du Témiscamingue en 1881, va vous le décrire en termes saisissants :

"Nous avions pris sept heures pour monter le Long-Sault. Nous le descendîmes, je crois en une demi-heure. Notre bateau se lance au milieu des bouillons et est emporté avec la rapidité de la flèche; il fournit une course des plus effrénées.

Les mains saisissent fortement la planche du siège, le regard se fixe sur l'abîme, les lèvres sont muettes, et le cœur palpite d'émotion. Chaque fois que le bateau, comme pour s'effondrer, descend dans une cave, nos guides indiens poussent du fond de leur poitrine un cri de joie sourd; le frisson vous passe par tout le corps.

Vous diriez que l'embarcation, emportée à l'épouvante, va aller se briser sur un rocher. Déjà, elle n'est plus qu'à quelques pieds, mais d'un coup de rame, nos guides l'ont virée bout pour bout, et elle continue sa route sautant, bondissant, longeant un autre abîme, montant et descendant sur le dos des vagues, qui l'emportent comme des chevaux au galop.

Nos guides sont devenus d'autres hommes. Ils ont perdu leur allure lente et un peu nonchalante; l'œil dominateur, la tête haute, la chevelure au vent, l'air inspiré, ils sont debout à leur poste. Leur commandement est bref, leurs mouvements sont vifs et saccadés.

Ils se penchent sur leurs rames, ils se baissent, ils se relèvent, d'un bond, ils sautent d'un bord à l'autre du bateau. Puis quand le pas périlleux est passé, quand l'abîme est franchi, il faut voir comme ils se dressent dans leur fierté, une main sur la rame, le poing sur la hanche, triomphants; ils sont sublimes.

Une fois dans ma vie, j'aurais désiré être guide de grand canot; ç'aurait été pour sauter le Long-Sault."

Allons ! Livre fermé, pourriez-vous, maintenant, redire à vos camarades ce que c'était, autrefois, que d'être *guide de grand canot ?*

III. *Sketch à préparer :*

On vous a toujours dit que le curé Labelle était passionné pour la colonisation; qu'il ne pensait guère qu'à la colonisation. Montez le sketch suivant: "Le curé Labelle vante les mérites de son Nord devant un groupe de gens de Saint-Jérôme. Pour vous y aider, voici le propre récit du futur docteur Wilfrid Grignon, qui faisait un jour partie d'un semblable "groupe de jeunes gens"?

"Un jour de juillet 1873, le curé Labelle arrivait à Saint-Jérôme d'une excursion de trois semaines dans les régions du Nord. Je venais

moi-même d'être admis à l'étude de la médecine, et je commençais à me croire un homme important. Je me trouvais, ce jour-là, avec plusieurs autres, dans le bureau de l'avocat de Montigny.

On vit bientôt le curé, qui avait à peine mis pied à terre devant sa maison, se diriger vers ce bureau. Il s'en venait en parlant tout seul, en gesticulant et en souriant. Soudain, s'étant arrêté, il devint songeur, sérieux, serra les dents et les poings. Mais cette crise fut de courte durée et il nous arrive avec un air de triomphe.

"Oh ! quel beau pays ! quel beau pays !" répétait-il sans cesse. Puis il se mit en frais de nous raconter son voyage d'exploration avec ses compagnons, William Scott, et le grand Narcisse Ménard, à qui il avait fait boire l'eau du lac... Sa soutane noire, d'étoffe du pays, était tellement grise de poussière, que quelqu'un l'appela "Son Eminence Grise". "Fin, fin..." répartit-il.

Il était environ deux heures de l'après-midi quand le curé commença son récit de voyage. Les heures succédèrent aux heures, et il parlait toujours. On entendit sonner six heures, sept heures... Les gros bonnets du village, qui étaient là, se retiraient prudemment les uns après les autres ... 'Nous ne fûmes bientôt que trois étudiants à écouter les histoires du curé, retenus plutôt par révérence que par plaisir.

Monsieur Labelle allait toujours. "Quant on pense, s'écria-t-il, que toute cette belle région du nord sera un jour habitée et traversée par une voie ferrée qui transportera, de New-York, de Boston et de Montréal, les voyageurs à pleins "chars" !...

Mes deux compagnons éclatèrent de rire et s'esquivèrent. "Deux fous, deux innocents !" dit le curé, et il continua. J'étais seul maintenant, avec lui, me mordant la langue, les lèvres et les doigts pour ne pas rire. "Toi au moins, mon Grignon, fit le curé, tu me parais intelligent; tu as l'air de comprendre: écoute-moi bien."

Dépliant pour la 20e fois ses cartes, il me montra une fois de plus le parcours de la *Rouge,* de la *Diable,* (que j'aurais voulu voir au diable, en effet) et recommença toute son histoire de colonisation. L'heure avançait toujours. A présent, c'est pour ne pas bailler et ne pas dormir que je me mordais les lèvres. Comme je pensais à toute autre chose que ce dont me parlait le curé, j'étais silencieux et n'approuvais ni ne désapprouvais.

"Enfin, me dit-il en me regardant avec de gros yeux, qu'en penses-tu ? Est-ce que je n'ai pas raison? Y a-t-il un gouvernement au monde qui va me refuser de l'argent pour ouvrir des chemins dans cette belle région?"

Poussé au pied du mur, il fallait bien me prononcer. En 1870, j'étais allé à Sainte-Adèle et j'avais trouvé les rochers si puissants et les montagnes si grosses, que j'en avais remporté un mauvais souvenir. "Ne pensez-vous pas, monsieur le Curé, osai-je lui dire, qu'il serait préférable de garder toutes ces belles forêts vierges pour l'exploitation du bois de commerce?...."

Ah! mes amis, la scène qui s'ensuivit! Elle est pour moi indescriptible. Le curé brisa sa longue pipe de plâtre avec ses dents et la lança sur la table avec un formidable coup de poing, qui fit si bien danser les verres et le pot à eau, que le tout se brisa par terre. Mesurant l'étendue de ma bêtise, je ne fus pas lent à déguerpir, et ça marchait du côté de chez nous !...

"Innocent ! me criait le curé, et dire que ça veut être docteur !..."

IV. ***Sujets de discussion :***

1. Mgr Labelle avait-il raison de tant insister sur la colonisation?

2. A-t-il bien fait de s'intéresser toute sa vie à la question des chemins de fer?

3. En versant un million de dollars, la ville de Montréal rendait un grand service à la région du nord, mais ne prenait-elle pas également ses propres intérêts?

4. Que pensez-vous du curé Labelle comme curé de campagne?... comme sous-ministre de la colonisation?... comme agent-recruteur de colons en Europe?

V. ***Cartographie :***

Esquissez la carte:

a) du *nord de Montréal*; indiquez-y quelques-unes des paroisses fondées par le curé Labelle; les rivières que remontait l'apôtre de la colonisation ...

b) du *Saguenay*; montrez où commença la colonisation au printemps de 1838; indiquez les progrès de la colonisation le long du Saguenay et autour du lac Saint-Jean.

c) Faites de même pour les régions du Témiscamingue et de l'Abitibi.

VI. ***Dramatisez ou racontez à votre façon :***

1. Les idées du curé Labelle relatives aux chapelles à bâtir en pleine forêt; aux épinettes à remplacer par des colons; à nos hommes de police au pays de Québec ...

2. L'emprise du curé Labelle sur ses gens.
3. La fondation de la Grande-Baie par Alexis Simard.
4. La fondation d'Hébertville.
5. L'exemple du Frère Moffet, O.M.I., au Témiscamingue.
6. L'Abitibi en raccourci.

VII. ***Causerie :***

A l'occasion d'une fête champêtre organisée par le Ministère d la Colonisation, vous êtes prié de raconter l'histoire de l'une des ré gions suivantes:

a) Le nord de Montréal.
b) Le Témiscamingue et l'Abitibi.
c) Le Saguenay et le lac Saint-Jean.

Qu'allez-vous dire ?

Vous savez maintenant que . . .

1. Parmi les grands apôtres de la colonisation au siècle dernier, il faut citer le curé Labelle, qui avait adopté pour devise, semble-t-il,

"Canadiens, mes frères, emparons-nous du sol!"

2. L'œuvre du curé Labelle au nord de Montréal avait eu son pendant magnifique en divers coins de la Province, et plus spécialement au Saguenay et au Lac-Saint-Jean; c'est même autour de cette mer intérieure que la colonisation devait prendre le plus de développement.

3. Au Témiscamingue, de nombreux colons voulurent imiter l'exemple du Frère Moffet, O.M.I., qui semait du blé à l'endroit où s'élève aujourd'hui Ville-Marie; le nombre des paroisses dépasse aujourd'hui quarante.

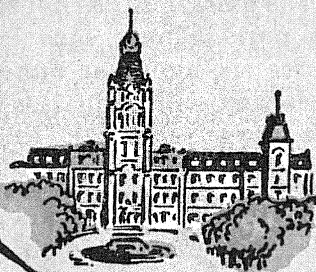
4. Grâce au chemin de fer, une autre région s'ouvrit encore dans le nord de la Province; l'Abitibi, qui comptera bientôt cent mille âmes, échelonnées autour de centres florissants comme Amos, la Reine, Val d'Or.

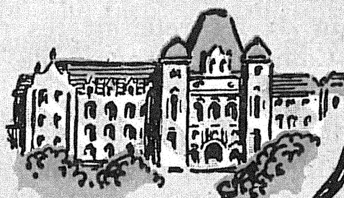


Chapitre 9

D'un océan à l'autre







1. La Confédération; les "Pères"

Aux alentours de 1860

Un siècle après la conquête, le Canada ne comprenait encore que les deux provinces centrales, Québec et Ontario, réunies depuis 1840 sous un seul gouvernement et appelées *Canada-Uni.*

Le reste du pays, c'est-à-dire le Nouveau-Brunswick, la Nouvelle-Ecosse, l'Ile-du-Prince-Edouard, Terre-Neuve, la Colombie-Britannique, appartenait à l'Angleterre ou à la puissante Compagnie de la Baie d'Hudson.

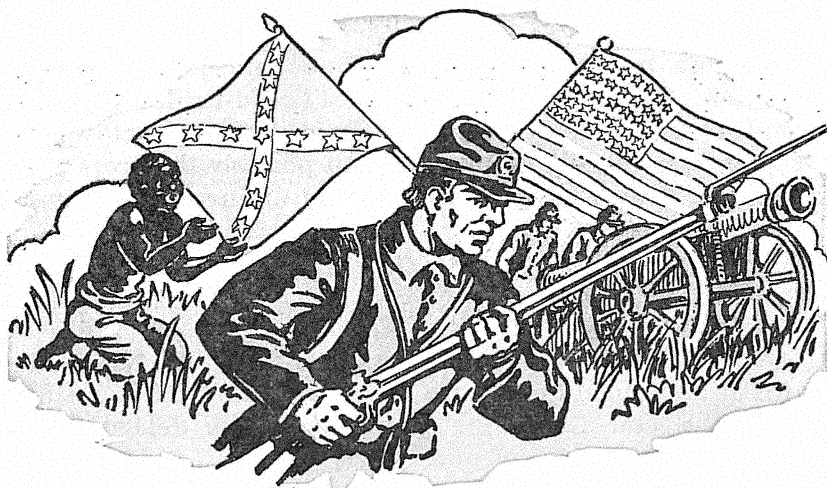
Aucune route ne reliait ces diverses colonies entre elles.

Premiers projets d'union

Quelques politiciens influents se dirent que le Canada deviendrait un grand pays si les diverses colonies consentaient à se grouper autour d'un gouvernement central. L'un d'eux, monsieur Galt, répétait à qui voulait l'entendre:

"Si les provinces maritimes s'unissaient à nous, nous obtiendrions du même coup les ports d'hiver sans lesquels nous sommes isolés de l'Angleterre six mois par année. Un chemin de fer relierait ces ports aux villes du Bas et du Haut-Canada, et l'ensemble du pays résisterait mieux à l'attraction américaine."

Dès l'année 1861 éclatait aux Etats-Unis la longue guerre civile qui devait ensanglanter le pays pendant cinq ans et qui devait provoquer chez nous ces salutaires réflexions: "Que ferions-nous si les Américains cherchaient à s'emparer



du Canada? Comment leur résister lorsque nous n'avons aucun gouvernement central, aucune route convenable, aucun chemin de fer, ni même de service postal uniforme à travers le pays?"

Une impasse

Les deux partis politiques qui se disputaient le pouvoir, possédaient un nombre à peu près égal de députés: soixante libéraux votaient parfois contre soixante conservateurs; il devenait impossible d'administrer le pays.

En 1864, certains députés, libéraux ou conservateurs, résolurent de mettre franchement de côté leurs divergences d'opinions politiques de manière à ne former qu'un seul gouvernement qui étudierait sérieusement le projet de confédération.

L'un de nos plus brillants compatriotes, Georges-Etienne Cartier, fit preuve d'une telle ténacité en cette circonstance que son collègue anglais, John A. Macdonald, ne put s'empêcher de s'écrier: "Il est aussi courageux qu'un lion!"

Bonne nouvelle

Or il se trouva qu'en cette même année, le Nouveau-Brunswick, la Nouvelle-Ecosse et l'Ile-du-Prince-Edouard avaient résolu d'envoyer des délégués à Charlottetown le 1er septembre, afin d'y discuter l'union possible des trois provinces. Les deux Canadas l'apprirent et obtinrent, eux aussi, d'y envoyer des représentants.

Conférence de Charlottetown

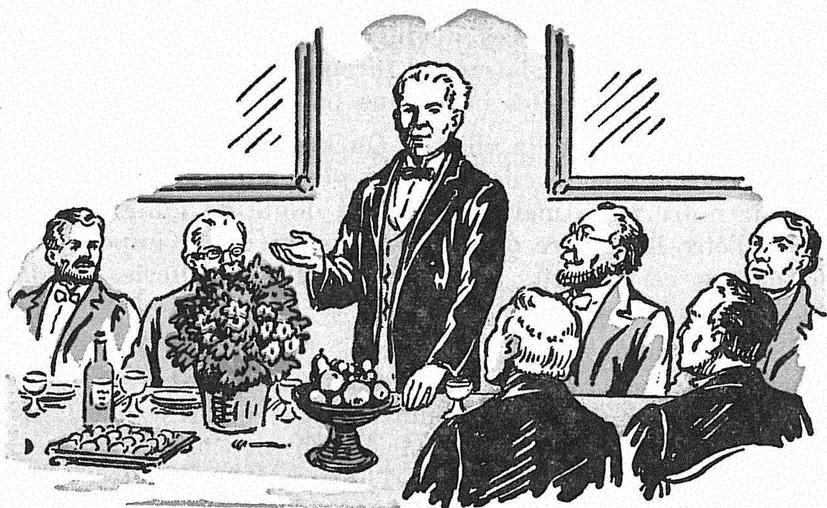
Quatre ministres haut-canadiens, Macdonald, Campbell, Brown et McDougall, et quatre du Bas-Canada, Cartier, Galt, McGee et Hector Langevin, rencontrèrent les délégués des Maritimes à la date convenue.

"Messieurs, leur dit Cartier avec son franc parler, vous ne devez pas être effrayés parce que nous venons du Canada, et que ce pays-là l'emporté sur le vôtre par sa population et par son étendue. N'ayez pas peur de nous; ne rejetez pas nos propositions. Les promesses que nous vous faisons sont sincères et loyales, et en demandant l'union, nous voulons *votre* bonheur, autant que le nôtre."

Dès ces premières entrevues, on convint que les provinces du Haut et du Bas-Canada trouveraient un complément normal dans les provinces maritimes: "Nous achèterons votre poisson, disaient les délégués du centre, et vous achèterez notre farine; nous prendrons votre houille, et vous accepterez nos produits manufacturés".

On insista peu sur l'acquisition possible du Nord-Ouest; acquisition nécessairement coûteuse et dont les Maritimes n'attendaient guère de profits. La Confédération était donc





admise en principe, et la prochaine réunion se tiendrait à Québec même, en octobre suivant.

La conférence se termina par une série de démonstrations brillantes, de banquets et de réceptions, tant à Charlottetown même qu'à Halifax, Frédéricton et Saint-Jean.

"Nous savons tous, disait Cartier au banquet d'Halifax, que la séparation entraîne une certaine faiblesse, et il doit paraître évident que si nous pouvons être réunis sous un seul gouvernement, nous deviendrons plus forts. Nous avons une population totale d'environ trois millions et demi, et cela suffit pour former une nation. Notre territoire est celui d'un grand Etat. Un seul élément nous fait défaut: l'élément maritime. Or cet élément, vous l'avez: mettons en commun nos éléments de grandeur."

Conférence de Québec

La seconde conférence se tint à Québec, "dans les murs de cette ancienne capitale fondée jadis par le grand Champlain, disait un journal de l'époque (*Le Courrier du Canada,*

10 oct. 1864). Salut à ces distingués visiteurs, délégués de toutes les provinces anglaises qui furent autrefois la Nouvelle-France. Qu'ils soient les bienvenus parmi nous!

"Notre bonne vieille ville de Québec, qui a vu se dérouler autour d'elle les événements les plus importants de l'histoire de notre pays, mérite bien sans doute de jouir du privilège d'être le théâtre de ces conférences dont l'importance domine en ce moment toutes les petites criailleries de la politique étroite des partis..."

D'un commun accord, sir Etienne-Pascal Taché, premier ministre du Canada, fut choisi comme président de la conférence. Il était assisté d'hommes aussi célèbres que J. A. Macdonald, Geo.-E. Cartier, George Brown, Charles Tupper, Samuel Tilley, Alexandre Galt, Thomas d'Arcy McGee...[1] On les appelle les "Pères de la Confédération".

Après seize jours de séances laborieuses et de discussions prolongées, la Conférence de Québec avait achevé son œuvre, c'est-à-dire *soixante-douze* résolutions qui ont servi de base à l'*Acte de l'Amérique du Nord britannique* ou *Confédération.*

Nouvelle forme de gouvernement

Chaque province conservait le contrôle de ses affaires locales ou provinciales; par contre, on s'accordait à confier l'autorité supérieure à un gouvernement central ou fédéral qui devait s'occuper des affaires communes à toutes les provinces.

Un chemin de fer, *l'Intercolonial,* relierait les provinces maritimes aux deux Canadas, tandis qu'un réseau de canaux perfectionnerait et prolongerait la voie naturelle du Saint-Laurent vers l'Ouest.

Pour ce qui est de la langue, l'anglais et le français auraient également droit de cité au parlement fédéral et

(1) Au total, trente-trois membres, dont quatre Canadiens français: Taché, Cartier, Langevin et Chapais.

à la législature du Bas-Canada, ainsi que dans les cours fédérales et dans celles du Bas-Canada.

Ottawa devenait le siège du gouvernement général, Toronto, la capitale du Haut-Canada, et Québec, celle du Bas-Canada. Dans les autres provinces, il n'y avait rien de changé à ce sujet.

Fêtes et discours

Tout le temps que dura la conférence, l'hospitalité proverbiale des Québécois se manifesta par des bals, des banquets et des réceptions. Des fêtes semblables eurent ensuite lieu à Montréal, à Ottawa, à Toronto.



Les nombreux discours prononcés en ces diverses circonstances contribuèrent à impressionner favorablement l'opinion publique. Restait une dernière tâche à exécuter par chacun des délégués: celle de faire accepter la Confédération dans sa province respective.

Ce devait être une besogne pénible, plus ardue encore que celle même dont la conférence de Québec venait de voir l'heureux aboutissement.



A la Chambre des Canadas-Unis

Certains députés s'opposaient à la Confédération parce que, disaient-ils, le pouvoir central aura tendance à tout *centraliser,* à empiéter sur les droits des provinces et à mépriser leurs garanties. Etant le plus fort, il sortira toujours victorieux des conflits inévitables qui surgiront dans la suite, et ce sera "catastrophique" pour la province de Québec surtout.

Ces députés n'avaient peut-être pas complètement tort, mais à la session de janvier 1865, Cartier prit sur lui d'entraîner les hésitants à sa suite.

Pendant trois heures, l'ancien premier ministre démontra, avec beaucoup d'habileté d'ailleurs, et en français, que le projet n'avait pas été conçu ni poursuivi à la légère; qu'il y avait eu suffisamment de débats, de voyages de ministres et de conférences, et qu'on devait maintenant aller de l'avant.

Macdonald proposa le vote et la nouvelle constitution fut adoptée par *quatre-vingt-onze* voix contre *trente-trois*. Ce fut un moment solennel à la chambre des Canadas-Unis. Enthousiasmés, les députés se levèrent et entonnèrent le *God save the Queen! Dieu protège la Reine!*

Pour ou contre?

Le Bas-Canada restait plutôt tiède en face de la nouvelle forme de gouvernement: "L'Union ne pouvait produire que des fruits amers, écrivait le journaliste Cherrier; Dieu veuille que la nouvelle forme de gouvernement n'en produise pas de plus amers!"

Les provinces maritimes ne témoignaient guère plus de chaleur, puisque le gouvernement du Nouveau-Brunswick qui avait admis la Confédération en principe fut battu aux élections suivantes. Les adversaires de la loi se prirent à répéter que c'en était fait du nouveau mode de gouvernement.

Malgré l'opposition qui se manifestait ici et là, quatre provinces résolurent d'adopter la Confédération; ce furent le Québec, l'Ontario, la Nouvelle-Ecosse, et le Nouveau-Brunswick. Des délégués des quatre provinces se rendirent en Angleterre afin de mettre la dernière main à la rédaction de cette loi très importante qui porte dans l'histoire le nom de *l'Acte de l'Amérique du Nord britannique*.

"Puissance du Canada"

Quel nom donnerait-on au nouveau pays? Macdonald proposait de l'appeler *Kingdom of Canada, Royaume du Canada!* Mais pour ne pas éveiller inutilement la susceptibilité des Etats-Unis, qui avait établi chez eux une *République*, on convint de choisir le mot *Dominion* ou *Puissance* du Canada, "parce que ça sonne bien, disait Cartier, et que ça peut contribuer au prestige de la Confédération."



De retour au Canada le 16 mai 1867, Cartier fut l'objet de belles démonstrations populaires au cours desquelles il rappela que son homonyme, Jacques Cartier, avait autrefois découvert cette magnifique étendue de pays, et qu'il avait donné le nom de *Canada*, non seulement aux provinces centrales de Québec et d'Ontario, mais aux provinces du golfe aussi.

Si la vie est moins dure, à qui le devons-nous? C'est à nos ancêtres. C'est à eux que nous devons le cadeau de leurs belles qualités.

La Fête du Canada

Approuvée par le parlement de Londres au mois de mars 1867, la Confédération devait entrer en vigueur au Canada le 1er juillet de la même année. Et depuis cette date, le 1er juillet a toujours été fête légale au pays.

Le 1er juillet est en effet l'heureux anniversaire de notre immense pays, appelé jadis *Dominion* ou *Puissance* du Canada, et depuis 1952, bellement et simplement: *CANADA*.

2. Les Provinces

A mari usque ad mare

La Confédération de 1867 ne comprenait que le Québec, l'Ontario, la Nouvelle-Ecosse et le Nouveau-Brunswick. Mais il fut entendu qu'avec les années, les autres colonies anglaises de l'Amérique du Nord pourraient aussi faire partie du même organisme, à mesure qu'elles en feraient la demande et se soumettraient aux conditions imposées.

Et si les Pères de la Confédération s'arrêtèrent au mot *Dominion,* c'est qu'ils espéraient bien voir leur pays s'étendre un jour de l'Atlantique au Pacifique, comme l'indique aussi la phrase latine inscrite sur nos armoiries: *A mari usque ad mare — D'un océan à l'autre!*

Cartier l'avait d'ailleurs prédit clairement en 1866, à Ottawa, devenue la capitale du Canada: "Les nouveaux édifices du Parlement qui se dressent en haut de la ville, offrent un coup d'œil majestueux pour tous ceux qui les contemplent, et ils paraissent bien être, en effet, dignes d'avoir été destinés à devenir le lieu de réunion des sages législateurs d'un pays qui va s'étendre de l'Atlantique au Pacifique..."

Il fallait alors être animé de beaucoup d'optimisme et d'une grande foi en l'avenir pour formuler une pareille prédiction.

Territoires du Nord-Ouest

L'immense étendue de pays comprise entre les Grands Lacs et les Montagnes Rocheuses appartenait alors à la Compagnie de la Baie d'Hudson, qui avait même acheté la colonie de la Rivière-Rouge, fondée par l'Ecossais Selkirk.

CARTE DU CANADA

ALASKA
TERRITOIRES DU YUKON
TERRITOIRES DU NORD-OUEST
COLOMBIE ANGLAISE 1871
PRINCE RUPERT
ALBERTA 1905
SASKATCHEWAN 1905
MANITOBA 1870
BAIE D'HUDSON
ONTARIO 1867
QUÉBEC 1867
LABRADOR
TERRE-NEUVE 1949
ILE DU PRINCE-EDOUARD
CHARLOTTETOWN
NOUVEAU-BRUNSWICK 1867
NOUVELLE-ÉCOSSE 1867
HALIFAX
OCÉAN PACIFIQUE
OCÉAN ATLANTIQUE
ÉTATS-UNIS
KAMLOOPS
VANCOUVER
VICTORIA
VERNON
EDMONTON
CALGARY
LETHBRIDGE
PRINCE ALBERT
SASKATOON
REGINA
MOOSE JAW
WINNIPEG
BRANDON
ST BONIFACE
NORTH BAY
SUDBURY
OTTAWA
HULL
MONTRÉAL
QUÉBEC
CHICOUTIMI
FREDERICTON
SHERBROOKE
KINGSTON
TORONTO
HAMILTON
WINDSOR

Autour du fort Garry, devenu plus tard Winnipeg, principal fort de la Compagnie dans l'Ouest, se groupaient environ douze mille Blancs, dont quelques Anglais au service de la Compagnie, quelques Canadiens venus des provinces de l'Est, un certain nombre d'Ecossais, et surtout des Métis, ou descendants des anciens coureurs de bois, mariés à des Indiennes.



Aucun chemin ne reliait les gens de la Rivière-Rouge au reste du pays. Le commerce se faisait surtout avec les Etats-Unis, ou directement avec l'Angleterre par le moyen de la Baie d'Hudson. La traite des fourrures, la chasse au buffle et la culture d'un lopin de terre capable de nourrir la famille, voilà qui suffisait au bonheur des paisibles colons de la Rivière Rouge. Mais ils foulaient un sol beaucoup trop riche pour qu'on le laissât plus longtemps inutilisé.

L'acquisition du Manitoba et des Territoires de l'Ouest

Même avant la Confédération, il avait été question d'annexer les riches territoires du Nord-Ouest. Après 1867, on étudia de nouveau le projet au parlement fédéral, et comme la Chambre reculait devant la dépense relativement insignifiante de cinq à six millions de dollars qui permettait d'éten-

dre le Dominion jusqu'à la Colombie, sir Georges-Etienne Cartier (il avait été créé baronnet au lendemain de la Confédération) cita l'exemple des Etats-Unis qui venaient d'acheter l'Alaska:

"Depuis que les Etats-Unis sont devenus une nation, leur politique a toujours été de s'agrandir par l'annexion de nouveaux territoires. Quand on apprendra, en Europe, que nous avons acquis ces immenses territoires, vous verrez un grand courant d'émigration se diriger vers notre pays."

Chargé avec McDougall d'aller en Angleterre négocier l'achat des Territoires, Cartier nous revint très fier d'annoncer au peuple que le Canada s'était porté acquéreur des Plaines de l'Ouest, nommées depuis le *Grenier de l'Empire.*

Et jusqu'en lointaine Colombie

La Colombie-Britannique n'avait alors aucun rapport avec le reste du pays. La découverte de pépites d'or dans l'eau de ses rivières avait provoqué une période d'activité extraordinaire, mais quand la fièvre de l'or se fut calmée, la population baissa considérablement; et la colonie qui s'était endettée aux jours de grande prospérité se vit tout à coup dans l'impossibilité de rencontrer ses obligations.

Deux solutions possibles s'offraient aux dirigeants de la Colombie: l'entrée dans la Confédération canadienne, ou l'annexion aux Etats-Unis. La première l'emporta. On y mettait une seule condition: "que le chemin de fer de l'est



traversât les Prairies et atteignît les Rocheuses; pour le reste du trajet, on se contenterait d'un simple chemin de colonisation."

Cartier s'opposa à la dernière partie de la clause: "Non, dit-il, cela ne suffira pas. Demandez un chemin de fer *jusqu'à la mer*, et vous l'aurez!" C'était en 1871.

"Notre politique, est une politique de chemins de fer", disait encore Cartier, l'ardent promoteur du rail au Canada. La seule vue du projet de loi qui donna naissance à la Compagnie du Pacifique Canadien l'enthousiasmait.

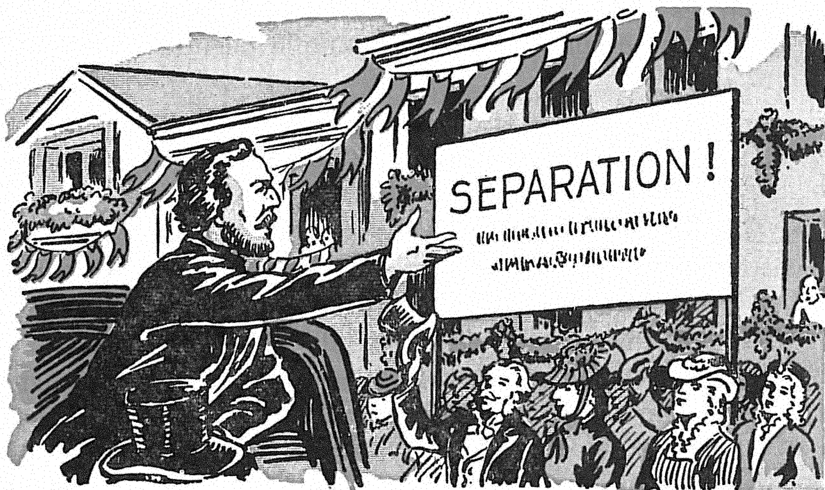
Quand la Chambre eut voté la loi du Pacifique Canadien, il se leva, comme mû par un ressort, et au milieu des acclamations, lança la phrase restée célèbre: *"En route pour l'Ouest!"*

L'Ile-du-Prince-Edouard

A l'autre extrémité du pays, l'Ile-du-Prince-Edouard, où s'était cependant tenue la conférence de 1864, ne faisait pas encore partie de la Confédération. Mais en 1873, elle se trouvait aux prises avec des questions particulièrement épineuses.

La colonie possédait déjà son propre chemin de fer, mais elle ne réussissait guère à en défrayer le coût d'installation et d'entretien. D'autre part, la majorité des terres appartenaient à des richards d'Angleterre, qui les avaient reçues en cadeau de leur roi un siècle auparavant, et qui continuaient de percevoir une rente annuelle au grand détriment des colons.

Or le Canada consentit à endosser la dette de l'Ile, à garantir un service de traversier, et promit enfin de racheter le sol même des mains de ses lointains propriétaires pour le revendre en bonne et due forme au peuple du Prince-Edouard. C'était en 1873, et l'Ile devint la septième province du Dominion.



Le Canada s'étendait enfin de l'Atlantique au Pacifique, et l'on pouvait en toute vérité, dire avec Cartier: *"D'un océan à l'autre!"*

La question du chemin de fer

Quand en 1871, sir John A. Macdonald, alors premier ministre du Canada, promit à la Colombie-Britannique qu'avant dix ans le chemin de fer atteindrait l'océan Pacifique, bien des gens haussèrent les épaules, disant qu'un petit peuple de quatre millions d'âmes ne pourrait jamais remplir une telle obligation.

Ainsi, le terrain était souvent si spongieux qu'en un certain endroit, six rangées de rails s'enlisèrent les unes après les autres. La septième tint bon cependant, et c'est sur elle que glissent aujourd'hui les locomotives géantes du Pacifique Canadien dans leur course échevelée d'Halifax à Vancouver.

Sir John lui-même, non plus que son ami Cartier, n'étaient sûrs de pouvoir remplir leurs promesses, mais ils savaient une chose: la Confédération ne pouvait pas subsister sans

un chemin de fer de l'est à l'ouest du pays. Donc, impossible de reculer!

Macdonald fut cependant incapable de remplir sa promesse à temps, puisqu'il fut battu aux élections de 1873, en même temps que Cartier. Les cinq années qui suivirent n'amenèrent aucun progrès dans la question du chemin de fer, et le peuple de la Colombie s'en montra si mécontent qu'il tourna de nouveau ses regards vers les Etats-Unis.

Quand lord Dufferin, gouverneur général du Canada, se rendit jusqu'à Victoria, il put lire sur une grande pancarte le mot offensant: *Séparation!* "Non, mes bons amis, dit-il aux gens de Victoria; ne parlez pas de séparation, mais bien plutôt de *réparation,* puisque le Gouvernement du Canada entend bien réparer les négligences des dernières années."

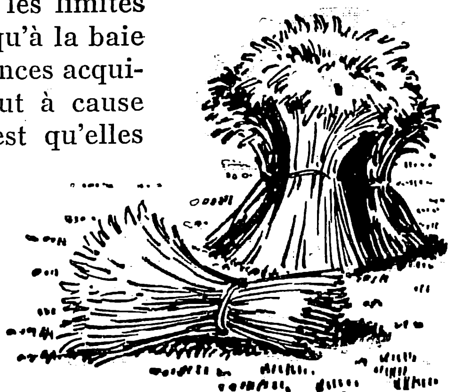
Revenu au pouvoir en 1878, sir John reprit avec une nouvelle ardeur la construction du Pacifique Canadien. On manquait souvent d'argent à cause des sommes énormes que l'entreprise engloutissait chaque jour. Mais quand la Compagnie n'avait plus un dollar sonnant, elle s'adressait à sir John, qui trouvait toujours le moyen d'amener le Parlement à voter une nouvelle somme d'argent pour... l'œuvre du chemin de fer!

Deux nouvelles provinces (1905)

Terminée en 1885, la ligne du Pacifique Canadien devait attirer de nombreux colons dans l'Ouest. De 1896 à 1913, par exemple, il en vint trois millions, dont un million des Etats-Unis et deux millions de l'est du Canada, des Iles Britanniques ou de divers autres pays de l'Europe.

Le nombre des nouveaux venus était déjà si grand en 1905, que le gouvernement canadien jugeait à propos de créer deux nouvelles provinces à même le territoire des prairies. et ce furent la *Saskatchewan,* avec capitale à *Régina,* et l'*Alberta,* capitale, *Edmonton.*

Avec le Manitoba, dont les limites furent, en 1912, reculées jusqu'à la baie d'Hudson, les nouvelles provinces acquirent vite la célébrité, surtout à cause de ce fameux blé de l'Ouest qu'elles récoltèrent bientôt en quantité fantastique, le blé *Marquis,* longtemps considéré comme le meilleur au monde, et qui de nos jours n'a pas perdu les qualités qu'on lui avait trouvées à son apparition.



La dixième province

Pendant près d'un demi-siècle, de 1905 à 1949, le Dominion du Canada ne compta que neuf provinces, mais le 1er avril 1949, les journaux du pays publiaient en grandes manchettes l'heureuse nouvelle qu'on pouvait ainsi résumer:

"A compter de ce matin, les petits Canadiens devront apprendre que leur pays est formé de dix provinces, et non plus de neuf...

"Que le territoire du Canada, porté à plus de 3 800 000 milles carrés, dépasse légèrement celui de l'Europe entière, et que sa population a ainsi franchi le cap des 13 000 000 d'âmes.

"Que *Saint-Jean,* la capitale de la nouvelle province est probablement la plus vieille ville de l'Amérique du Nord; et que l'île fut jadis découverte par Jean Cabot, cinq ans à peine après que Colomb eut atteint notre continent.

"Que ce territoire, qui englobe aussi le Labrador, est célèbre pour ses *"bancs"* de morue, fréquentés régulièrement depuis cinq ou six siècles.

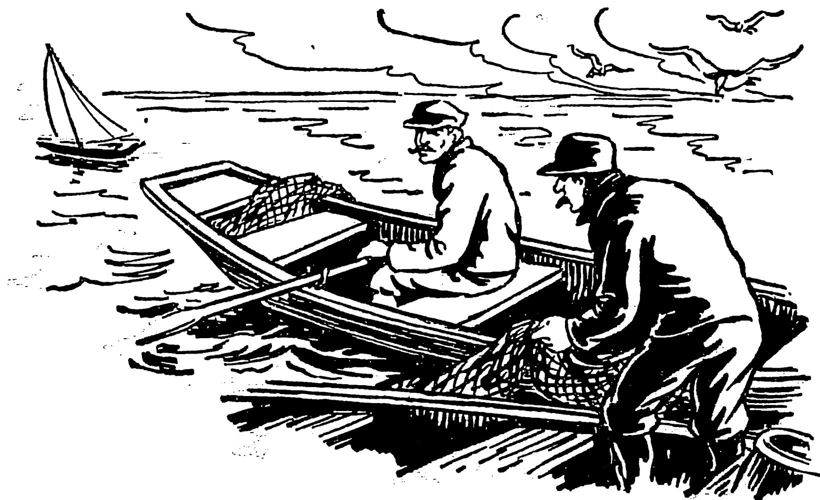
"Que l'île de Terre-Neuve compte aussi d'importantes usines de pulpe et de papier, surtout à *Corner Brook*; de

riches mines de fer et deux des plus grands aéroports mondiaux: *Gander et Goose Bay.*"

Ainsi, la plus ancienne colonie anglaise de l'Amérique du Nord devenait la plus jeune province du Canada.

Et du sommet du Mont-Royal, où il dort de son dernier sommeil, sir Georges-Etienne Cartier peut se lever et crier, avec encore plus de vérité que par le passé:

"D'un océan à l'autre! A mari usque ad mare!"



ACTIVITÉS PÉDAGOGIQUES

I. ***Questions faciles : Pouvez-vous répondre aux questions suivantes ?***

1. Qui surtout désirait le changement de constitution vers 1860: le grand public canadien-français ou simplement nos hommes d'Etat?

2. Où se tint la première conférence relative au projet de Confédération? Et en quelle année eut-elle lieu?

3. Où se tint la seconde conférence relative au même projet ? Qui en était le président?

4. Connaissez-vous maintenant quelques-uns des Pères de la Confédération ?

5. A quelle date se célèbre aujourd'hui la fête du Canada? Et depuis exactement combien d'années se célèbre-t-elle?

II. ***Choisissez !***

1. A son origine, la Confédération comprenait dix provinces (ou: quatre provinces)?

2. Notre immense pays s'étend aujourd'hui de l'Atlantique au golfe de Californie (ou: à l'océan Pacifique).

3. De vastes territoires du Nord-Ouest faisaient alors le commerce avec les Etats-Unis (ou avec le Canada).

4. La Colombie-Britannique choisit finalement l'annexion aux Etats-Unis (ou: l'entrée dans la Confédération canadienne).

5. Le chemin de fer du Pacifique Canadien atteint l'océan Pacifique (ou: s'arrête simplement aux Montagnes Rocheuses).

III. ***Vrai ou faux ?***

1. Le Canada refusait en 1873 d'endosser la dette de l'Ile-du-Prince-Edouard.

2. Après bien des vicissitudes, la ligne du Pacifique Canadien fut enfin terminée en 1885.

3. Le blé "Marquis" de l'Ouest fut longtemps considéré comme le meilleur au monde.

4. Terre-Neuve fit son entrée dans la Confédération en 1905.

5. Ainsi la plus ancienne colonie britannique de l'Amérique du Nord devenait la plus jeune province du Canada.

6. Les armoiries du Canada portent l'inscription latine: *A mari usque ad mare.*

IV. ***Gouvernement fédéral et gouvernement provincial : En vous servant de votre Manuel d'Histoire, de votre Géographie, ou de tout autre volume scolaire, pourriez-vous compléter les phrases suivantes :***

1. Le gouvernement du Canada se compose d'un gouverneur ... et de dix gouvernements ....

2. Un gouvernement fédéral s'occupe plus spécialement du service des postes, des chemins de fer, de la guerre ou de la paix à signer, de ..., de ..., de ...,

3. Le gouvernement provincial se réserve les questions d'éducation, le soin des asiles et des hôpitaux, l'entretien de la voirie, le ..., la ..., ..., ..., ...

4. Notre système de gouvernement est copié sur celui d'une grande nation de l'Europe qu'on appelle l' ... .

5. Le gouvernement fédéral est formé d'un gouverneur général, d'une Chambre haute ou ..., dont les membres sont nommés à ..., et d'une Chambre basse ou Chambre des ..., dont les membres sont élus tous les quatre ou cinq ans par le ....

V. *Etes-vous malin ? Allons, répondez !*

1. Au fédéral comme au provincial, le chef du parti au pouvoir porte le titre de ....

2. Le premier ministre est entouré de plusieurs autres ministres qu'il choisit parmi les membres de son ....

3. Le premier ministre et les ministres réunis forment ce que l'on appelle le ....

4. La province de Québec a toujours le même nombre de députés à Ottawa, soit exactement ....

5. Il est possible à une autre province d'obtenir un plus grand nombre de députés; cela dépend uniquement de sa ....

6. Le premier ministre fédéral s'appelle ....

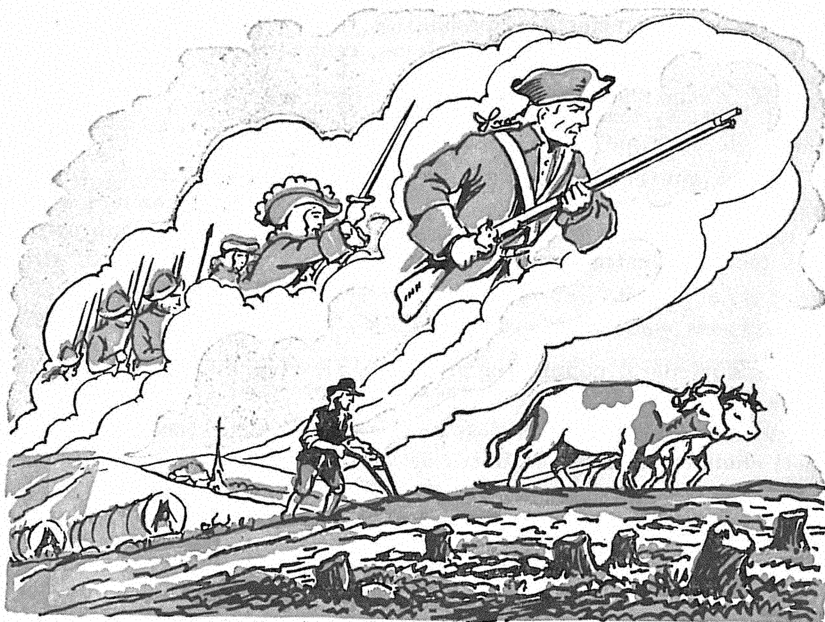
7. Le premier ministre provincial s'appelle ....

VI. ***Le coin des chercheurs: En feuilletant l'Almanach du peuple, ou tout autre album du genre, vous réussirez facilement à trouver la liste complète de :***

1. Nos députés provinciaux.
2. Nos députés fédéraux.
3. Nos ministres à Québec et le titre de leur ministère.
4. Nos ministres à Ottawa et le titre de leur ministère.

VII. ***Dessiner :***

1. Les armoiries de la Province et celles du Canada.
2. Le drapeau de la Province.
3. Le parlement fédéral: façade.
4. La carte du Canada: ses dix provinces, leur capitale, et la capitale fédérale; date d'entrée de chacune dans la Confédération.



VIII. ***Concours de "beauté": Organisez un concours de beauté entre les dix provinces du Canada. Dix élèves adopteront chacun une province, dont ils seront chargés de vanter les charmes et la richesse, Ils pourront utiliser à cette fin leurs Manuels d'Histoire (4e, 5e ou 6e année), leur Géographie, ou l'un ou l'autre des livres ou albums canadiens qu'ils pourront se procurer à la bibliothèque scolaire : le magnifique album de luxe "Le Canada", par exemple, de Jean Bruchési, dont on a pu écrire :***

"On dirait un film sur lequel parade chacune des dix provinces dans ses plus beaux atours... Les 50 premières pages donnent en abrégé l'histoire de ce pays de miracle et d'épopée... A feuilleter cet album qui ouvre des fenêtres sur toutes les provinces, on se sentira plus fier d'être C A N A D I E N."

IX. ***Exposition scolaire : Apporter en classe :***

Cartes routières de la Province: bulletins touristiques ou dépliants de toutes sortes sur le Canada, le Québec, l'Ontario, le Nouveau-Brunswick ... Il en existe de magnifiques, que l'on peut toujours se procurer gratuitement dans la plupart de nos villes, et plus spécialement à Québec, (106, Grande Allée).

Si vous avez déjà commencé une collection de timbres, il vous sera facile de repasser ceux qui concernent la Confédération et ses principaux personnages: Macdonald, Cartier, McGee... Peut-être aussi pourriez-vous emprunter une collection, ou en commencer une, oh ! bien modestement ... Cette collection — comme la plupart des collections d'ailleurs — vous amusera, vous intéressera, et vous instruira.

X. *Sujets de rédaction :*

Notre grand homme d'Etat, sir Wilfrid Laurier, (dont nous parlerons l'an prochain), prédit un jour que le 20e siècle serait le siècle du Canada. Croyez-vous qu'il eut raison d'affirmer cela ? Pouvez-vous donner quelques preuves de ce que vous avancez?

En vous servant de tout ce que nous avons dit cette année, pouvez-vous montrer que notre Histoire est réellement une *épopée,* une *épopée mystique?*

Ton histoire est une épopée,
Des plus brillants exploits !

XI. *Chant : O Canada ! (les quatre couplets)*

Vous savez maintenant que . . .

Aux alentours de 1860, la forme de gouvernement dite de l'Union ne donnait plus satisfaction, ni au Québec ni à l'Ontario.

Des hommes d'Etat des deux langues se réunirent à plusieurs reprises pour discuter sérieusement un projet de *Confédération* des provinces britanniques de l'Amérique du Nord.

Ces hommes d'Etat ont mérité l'appellation de *Pères de la Confédération.* Les plus célèbres sont *Macdonald* et *Cartier.*

Quatre provinces firent d'abord partie de la Confédération dès l'année 1867, et ce furent: Le Québec, l'Ontario, la Nouvelle-Ecosse et le Nouveau-Brunswick.

Le Canada compte aujourd'hui dix provinces et 15 000 000 de citoyens. Son territoire dépasse légèrement celui de l'Europe entière.

De l'Atlantique au Pacifique, nous sommes tous fiers de nous dire: CANADIENS ! *A mari usque ad mare* : d'un océan à l'autre !

XII. *Lecture: Les livres de bibliothèque ou albums de toutes sortes traitant du Canada, de sa grandeur, de sa beauté, de ses richesses et de son histoire, sont nombreux. Voici quelques extraits, glanés au hasard, qui pourront peut-être attiser chez vous le goût des lectures saines et patriotiques :*

Rien n'est si beau que son pays !

Il n'est guère au monde, que je sache, de spectacle plus émouvant que celui de la forêt canadienne, dans les splendeurs de ses automnes, lorsque les massifs de merisiers et d'érables, empourprés par les premiers froids, se dégagent violemment du fond noir des sapins, tandis que, aussi loin que porte la vue, du fond des ravins jusqu'au ciel, s'étend silencieux, velouté, l'immense tapis vert des feuilles.

Combien de fois, dans nos voyages à travers les grands bois, sur la route mobile des fleuves, n'avons-nous pas suivi le charme étrange de cette sauvage nature?

C'étaient d'abord de gracieux tableaux, des cabanes perchées sur le flanc de la falaise, des sentiers menant à l'eau, des canots d'écorce renversés, la quille en l'air, des pâturages à-demi défrichés, d'où descendaient les sonneries de troupeaux invisibles, des perdrix effarées qui se coulaient dans les buissons et, à l'arrière plan, l'impénétrable taillis, repaire des chevreuils et des ours.

Apparaissaient enfin les grands lacs, sans nom, où la barque glisse en silence sous les ombrages des îlots, où la truite bondit dans l'air vaporeux, où les chiens lâchés dans les futaies, glapissaient, rabattant vers la rive le chevreuil éperdu.

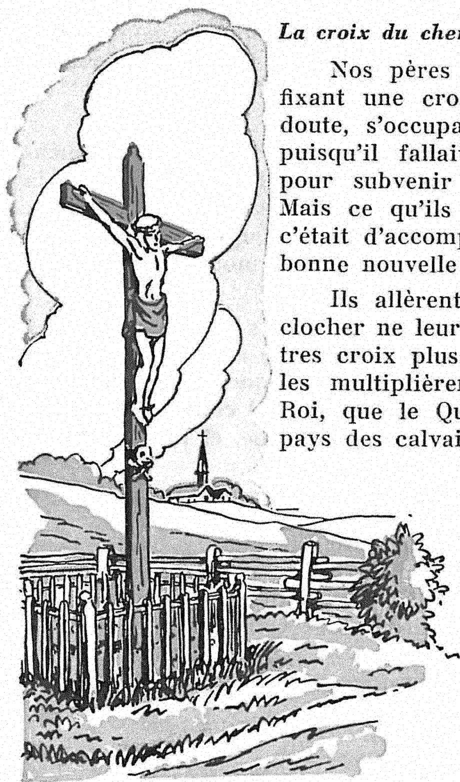
Puis le repos sous la tente, le retour, un beau soir, quand les derniers rayons du soleil se reflètent en vagues sanglantes sur les flots; les ombres qui descendent épaisses du haut des monts; les rapides que l'on saute, en cachant son émoi, sous un air détaché; la marche à l'aventure au choc cadencé des avirons. O merveilleux spectacles ! O délicieux souvenirs !

D'après *Le Canada héroïque et pittoresque*
du P. Alexis, O.F.M., Cap.

Notre drapeau.

L'azur de notre beau ciel nous en fournit le fond. La France, en guise d'étoile, y a semé ses lis. L'Eglise y a jeté sa croix toute blanche . . . .

Flotte donc, ô mon drapeau, dans nos jours de joie et de transquillité. Plane sur nos têtes pour écarter la foudre des vengeances divines. Reste avec nous dans nos jours d'orage. Sois alors un gage d'espérance et de résurrection ! (R. P. E. Piché)



La croix du chemin.

Nos pères prenaient possession du sol en fixant une croix sur la cabane-chapelle. Sans doute, s'occupaient-ils du trafic des fourrures, puisqu'il fallait bien amasser quelque argent pour subvenir aux besoins de la maisonnée. Mais ce qu'ils ambitionnaient, par-dessus tout, c'était d'accompagner le prêtre, messager de la bonne nouvelle et planteur de croix.

Ils allèrent encore plus loin. La croix du clocher ne leur suffisait pas. Ils voulurent d'autres croix plus grandes et plus près d'eux. Ils les multiplièrent tellement sur le chemin du Roi, que le Québec passe aujourd'hui pour le pays des calvaires et des croix.

La plupart vieillies, nos grandes croix se découpent pieusement sur le ciel bleu de la campagne laurentienne. D'autres peintes en or et en blanc, se sont enrichies des instruments de la Passion, des rayons de flamme, et d'une niche abritant une statuette. D'autres enfin, portent un grand Christ en bois, en plâtre ou en bronze.

Sous un dais bleu, parsemé d'étoiles, le corps blême du Christ, à l'air très doux, semble supplier silencieusement le Ciel de bénir les gens de la terre, leurs champs et leurs foyers. Une terre où les croix fleurissent comme de beaux arbres de vie, doit être chère à tous ceux qui l'habitent. Nos croix du chemin rendent plus précieuse à nos yeux, la patrie sainte que nos pères ont christianisée au prix de tant d'efforts et de si durs sacrifices.

D'après Mgr Albert Tessier: *Les beaux Albums "Tavi".*

A mari usque ad mare.

Les armoiries du Canada représentent la licorne, le lion et le drapeau de l'Angleterre, puis le drapeau fleurdelisé pour rappeler que si notre pays reconnaît aujourd'hui le roi d'Angleterre comme souverain, il fit jadis partie du royaume de France.

Outre la feuille d'érable, symbole de la nation, l'écusson central groupe les armoiries des quatre peuples qui colonisèrent le Canada: les fleurs de lis français, la harpe irlandaise, le lion écossais, et les trois lions passants d'Angleterre.

La devise *"A mari usque ad mare"* indique à elle seule l'immensité de notre pays. Egal à l'Europe en superficie, le Canada occupe la moitié de l'Amérique du Nord. C'est le plus grand Etat du monde, après la Chine. L'empire des Indes lui-même, peuplé de trois cents millions d'êtres humains, tiendrait deux fois sur notre territoire; la France, seize fois, et l'Angleterre, trente fois.

Pour rivaliser avec le Canada, les Etats-Unis devraient ajouter 500 000 milles carrés à leur domaine. Trois mille sept cent quarante milles séparent Halifax de Vancouver, en sorte que si nous posions un autre Canada sur les eaux, à partir d'Halifax, il couvrirait l'Atlantique, l'Angleterre, l'Espagne, la France, la Belgique, et ne s'arrêterait qu'à l'Allemagne.

D'après l'*Atlas-Géographie*, par les Frères Maristes

Restez dans la patrie où vous prîtes le jour,
Gardez pour ses combats votre ardeur enivrante,
Gardez pour ses besoins votre force puissante,
Pour ses saintes beautés, gardez tout votre amour !

Crémazie

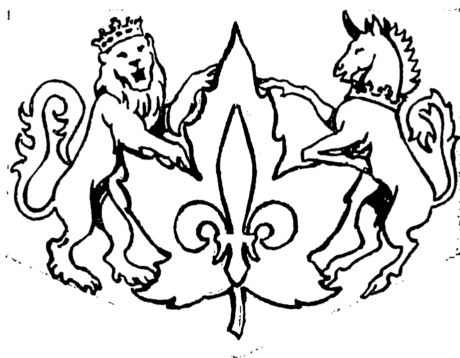


TABLE DES MATIÈRES

L'ÉPOPÉE CANADIENNE

A MARI USQUE AD MARE !

TABLE ANALYTIQUE

